

Le numéro : 50 F — Bimestriel n° 81-82 – 14e année – mai-août 1995

Bonnes Vacances !

SILENCE SUR DORA
QUAND DES ESCLAVES FABRIQUAIENT DES FUSEES — p. 1

ESPOIRS ET REVES D'UNE JEUNESSE A LA LIBERATION
par Gaby Kvasnevski — p. 10

COMMUNISME ET FRANC-MAÇONNERIE
par Denis Lefebvre — p. 17

RENCONTRE AVEC DES AUTEURS
François Furet et Stéphane Courtois
par Sylvain Boulouque — p. 23

REGIMES AUTORITAIRES ET ORDRE NAZI EN EUROPE DANUBIENNE ET BALKANIQUE (SUITE ET FIN)
par Julien Papp — p. 27

Intelligence de l'anticommunisme
lu par Sylvain Boulouque — p. 22

Orwell, anarchiste tory
lu par Jean-Jacques Gandini — p. 35

Medias
nouvelle rubrique de J.J. Ledos — p. 36

Histoire générale du Bund
lu par Sylvain Boulouque — p. 38

Le temps des livres — p. 39

L'amateur de livres — p. 48

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire

Numéro 81-82
Mai-Juin 1995

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 32.33.22.33

Directeur gérant :
Georges PELLETIER
Directeur de la publication :
Georges POTVIN
Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET
Secrétaire :
Françoise BERANGER
Avec la collaboration
pour ce numéro de
S. BOULOUQUE
J. BRUN
J. DELARUE
L. DOUSSIN
J.J. GANDINI
G. KVASNEVSKI
J.J. LEDOS
D. LEFEBVRE
J.L. PANNE
J. PAPP
G. PELLETIER
G. POTVIN

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Quand j'étais gamin (ça fait paie !) et Havrais de surcroît, on prenait l'Atlantique au sérieux. Il jouissait encore du même respect avec lequel Lautréamont, dans les *Chants de Maldoror,* l'abordait au refrain des strophes qui lui sont consacrées :

"Je te salue, vieil Océan !"

Rares étaient encore les bateaux de plaisance dans nos ports et on ne partait pas vers les Antilles avec une coque de moins de 20 mètres. Bien sûr, il y avait de temps en temps un aventurier un peu fou qui tentait le coup ; voire même le tour du monde en solitaire ; comme Alain Gerbault, héros romantique de l'époque. Mais c'était d'abord la lutte entre les grands paquebots pour le "Ruban bleu", surtout depuis le lancement de *Normandie* (1935) qui soulevait notre passion. Un jour, on apprenait que *Normandie* venait de rafler le prestigieux trophée, et les vitrines havraises s'ornaient de bleu. Quelque temps après, *Queen Mary* le reprenait pour l'Angleterre et c'est tout juste si le noir ne prenait pas la place du bleu dans les mêmes vitrines en signe de deuil. Lutte de prestige, mais servant aussi de publicité pour ce commerce de haut luxe, la Transat et la Cunard bénéficiaient tour à tour de cette ferveur populaire. Il faut dire qu'il n'y avait pas tromperie sur la marchandise : le Havre-New-York sur ces "palaces flottants", c'était une fête permanente, un festival de gastronomie (tout au moins sur la Transat), dans un cadre somptueux, une décoration jamais revue... Et tout cela lancé à 32 nœuds sur l'Océan.

Vint la guerre. Réquisitionnés comme transports de troupes, les paquebots furent d'abord dépouillés de leur luxe superflu pour loger quelques milliers de soldats à bord. Plusieurs paquebots devaient disparaître pendant la guerre, et d'abord le *Normandie* qui brûla et chavira dans le port de New-York durant les travaux. C'était la fin d'une époque, dans ce domaine comme dans tant d'autres.

Tandis qu'on éliminait peu à peu les rapides paquebots dépouillés de leur luxe, un constructeur américain créait les "Liberty ships", construits en quelques semaines, voire quelques jours en très grande série, ils étaient peu coûteux, robustes (l'un d'eux a traversé l'Atlantique pour les manifestations du Cinquantenaire du Débarquement) et d'une vitesse acceptable ; bref, parfaitement adaptés à leur mission. Lorsque la paix revint, ils formèrent une flotte à tout faire qui laissa aux architectes navals le temps de concevoir une flotte de navires spécialisés, pétroliers géants, porte-containers, cargos à vocation de fret unique : bananiers, pinardiers, méthaniers, etc, pourvus d'un équipage réduit dont l'objectif numéro un était de repartir au plus tôt, leur cargaison mise à terre dans un temps record. C'est sur ce plan que se livraient les plus farouches luttes, bien loin de la course au Ruban bleu. Et plus d'escales prolongées, cadre de tant de romans d'aventures !

Quant aux paquebots, on en vit encore, peu de temps, sur Le Havre-New-York. Construits au lendemain de la guerre, *France, United States,* furent les derniers. Victimes d'un choix économique plus nostalgique peut-être que réaliste, ils naviguèrent à perte (à lourde perte) avant d'être voués à la croisière. Ainsi disparurent-ils de la scène en tant que moyen de transport rapide et luxueux. Pour la rapidité, que pouvaient-ils faire face aux avions modernes de plus en plus performants, traversant en une demi-journée, en une poignée d'heures maintenant ? Et quant au luxe, à quoi bon sur un voyage de trois à quatre jours ? On retrouverait les palaces à l'arrivée...

La cause était entendue. Paquebot devint synonyme de croisière. Elles connaissent, dans notre civilisation des loisirs, un vrai succès populaire : réjouissons-nous que le plus grand nombre puisse accéder à ces vacances de luxe, tout en doutant qu'elles soient ouvertes aux chômeurs et même aux Smicards... Chassez l'inégalité, elle revient au galop.

La compétition étant un besoin pour l'homme (1), l'Océan ne resta pas vide de coursiers. La première course transatlantique fut anglaise, la suivante fut gagnée par Eric Tabarly... On était repartis sur la rivalité franco-britannique du Ruban Bleu ! Depuis, la haute compétition océanique a envoyé des flottes internationales sur tous les méridiens. Des budgets considérables lui sont consacrés. C'est en définitive la plaisance qui en profite, nous dit-on. Il est vrai que la voile est "démocratisée", mais, bien que je fusse adepte de ce sport-loisir inégalable, je ferai les mêmes réserves que pour les croisières.

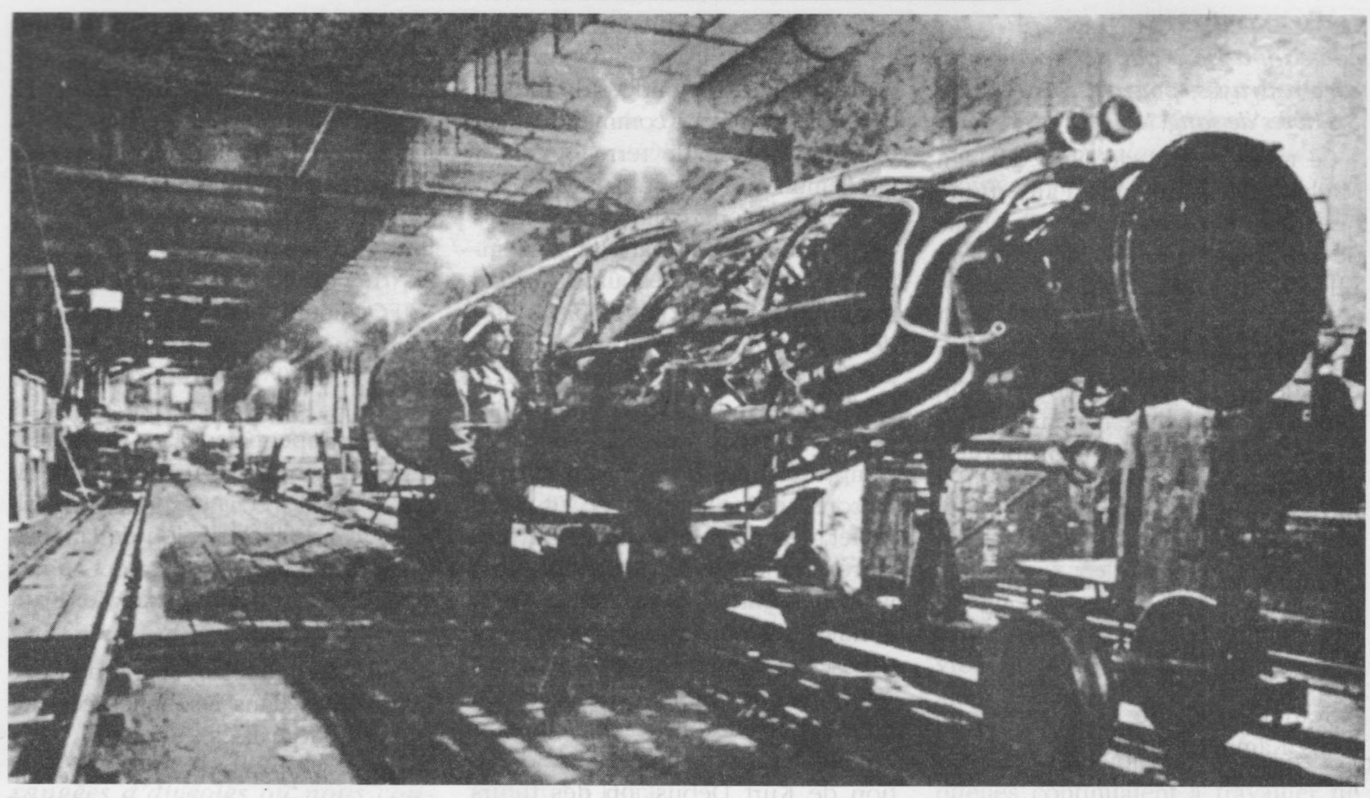
Il est vrai aussi que tout plaisancier possédant un voilier de 10 mètres se croirait deshonoré s'il ne se lançait pas quelque jours sur la route des Antilles. Ainsi envahi, l'Atlantique est par ailleurs traversé de part en part par tous les moyens possibles : canot à voile, mini-croiseurs, canot à rames, kayak, planche à voile, et même à la nage ! Cette audace humaine aurait pu dévaloriser l'Océan. Mais il sait de temps à autre pousser une petite colère qui rappelle les hommes au respect :

"Je te salue, vieil Océan !"

Georges POTVIN

(1) Et la femme ! Pardon Florence Arthaud, Isabelle Autissier...

Couverture : Retour du bain (Malo-les-Bains 1954).
Dernière page : Dessin de Steinlen, extrait du Gil Blas Illustré de 1892.



Un V2 photographié dans le tunnel à la libération du camp.

SILENCE SUR DORA

Cet article est dédié à la mémoire de notre camarade Maurice Perrais, victime des savants nazis.

Quand des esclaves fabriquaient des fusées

"Dora, au nom de femme si romantique, ne fut jamais un camp comme les autres...

Des personnages intimement liés à l'existence et au fonctionnement du camp sont aujourd'hui respectés, vénérés, encensés. Une immense conspiration s'est attachée à ce que les deux syllabes de la honte ne viennent pas souiller le culte dont font l'objet ces nouvelles idoles des temps modernes (...). On a jeté un voile pudique sur le fait – indiscutable, atroce – que cet esclavage, cette somme inouïe de souffrances, de misère et de mort furent mis, à Dora, au service de la fabrication de fusées qui n'ont pas permis à Hitler de gagner la guerre mais qui ont rendu possible plus tard la conquête de l'espace, quand Russes et Américains auront, sans aucune vergogne, récupéré les savants du Reich....

... Le XXe siècle finissant a réussi une performance digne de ses scientifiques hypocrisies : l'admirateur des pionniers de l'espace ne s'imagine même pas, face au V2 exposé au

Trop de folklore sur la déportation, le vrai problème, vieux comme le monde est celui de l'esclavage, pour produire sans débourser de salaires avec élimination des improductifs...

Maurice Perrais, lettre à Gavroche du 23 avril 1994

Vers le four crématoire...



musée de la N.A.S.A., qu'il fut construit à Dora par des cohortes de spectres rayés, pourchassés par des S.S. ivres de sang."

Ce texte, extrait du livre de Jean Michel, *Dora*, résume l'amertume que ressentent les rares survivants de cet enfer devant le silence complice d'un grand nombre d'historiens.

Au "Procès des Grands Criminels de Guerre" devant le Tribunal Militaire International de Nuremberg, les noms de von Braun, Dornberger, Foerschner (commandant du camp de Dora) n'ont jamais été mentionnés, pas plus que ceux de Helmut Gröttrup, responsable de la fabrication des A4 à Nordhausen, et de ses camarades qui allèrent travailler chez les Soviétiques.

Seul le nom de l'Obergrüppen Hans Kammler qui fut d'abord responsable de la construction des tunnels du camp de Dora, puis fin juillet 1944 chargé de la branche des bombes-fusées, fut cité deux fois par Albert Speer dans sa déposition du 19 juin 1946 pour rejeter sur lui la responsabilité de l'extermination des déportés par les déplorables conditions de travail et de vie.

Un peu plus tard, il sera question des usines souterraines, mais les noms de Dora, Ellrich, Nordhausen, ne seront jamais cités.

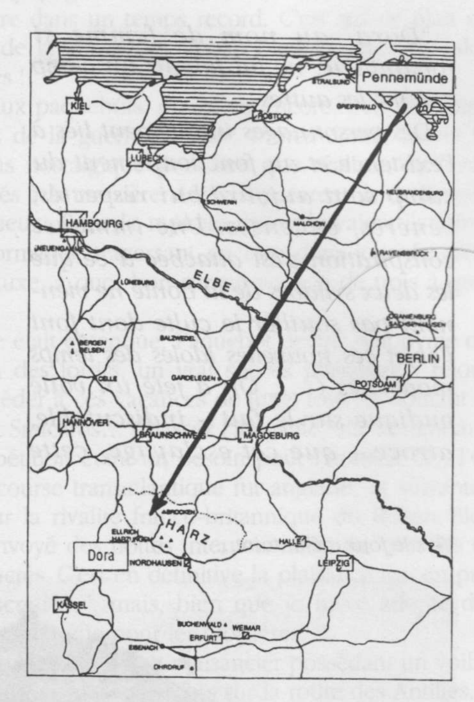
Ainsi les déportés de Dora ne laissent aucune trace au grand procès de Nuremberg, et l'image qu'a donnée Speer des conditions de vie des détenus est bien éloignée de la vérité.

Des fusées pour la guerre

Evoquant sa passion d'adolescent pour les fusées, von Braun assure que lui, et ceux avec lesquels il travaillait, n'avaient que des objectifs pacifiques : fusées postales, explorations spatiales... Or, les seules personnes qui se soient intéressées à leurs travaux furent toujours, et dès le début, des militaires. Les armées de terre et de l'air financèrent conjointement leurs recherches.

En 1939, alors qu'Hitler, qui ne croit pas à l'efficacité militaire des fusées, réduit leur budget de moitié, von Brautschitsch, commandant en chef de l'armée de terre envoie à Peenemünde 4 000 soldats. Des inspections sont périodiquement faites par les militaires et par Himmler lui-même en 1942. Dès août 1942, une fusée A4 (future V2) atteignit l'altitude de 5000 mètres.

C'est seulement le 7 juillet 1943, alors que depuis la bataille de Stalingrad le sort des armes a changé de camp, qu'Hitler donne la priorité à la construction des V1 et V2. Le 9 juillet, les premiers concentrationnaires français venant de Buchenwald arrivent à Peenemünde. Dans la nuit du 17 au 18 août, Peenemünde est bombardé par les Alliés. Les Allemands prennent alors la décision de construire les usines souterraines. Les laboratoires – alors sous la direction de Kurt Debus, un des futurs responsables de Cap Kennedy – restent à Peenemünde jusqu'au 17 janvier 1945 date à laquelle, devant l'avance des troupes russes, ils sont transférés à Cuxhaven, dans l'estuaire de l'Elbe.



La construction des usines souterraines

L'ordre d'Hitler du 23 août 1943 de rechercher des nouveaux lieux de production va entraîner l'utilisation de la main-d'œuvre concentrationnaire. Des déportés sont envoyés aussitôt du camp de Buchenwald à Dora pour commencer les travaux. C'est l'Office Central Economique de la S.S., le WVHA, qui est chargé de fournir la main-d'œuvre et de diriger les travaux sous le contrôle de la WIFO, une société d'Etat fondée en 1935 qui supervisait également depuis 1940 le pillage des pays occupés. Le WVHA charge alors l'Obergruppenfürer Hans Kammler, ingénieur et chef du groupe d'offices C - qui s'était occupé, en avril-mai 1943 de l'installation de la Gustloff-Werke à Buchenwald – de la construction du complexe Nordhausen-Dora-Ellrich.

Jean Michel relate les conditions inhumaines dans lesquelles ces travaux furent réalisés :

"Les cent premiers déportés débarquèrent à Dora le 23 août 1943. Il n'y avait pas d'installation dans le premier tunnel déjà creusé, sinon, alentour, quelques tentes et une guérite de bois pour la garde S.S. Ce tunnel, au début, ils le perçaient, l'agrandissaient, l'aménageaient, presque sans outils, avec leurs mains. Les transports de pierre et de machines étaient faits dans des conditions épouvantables. Le poids des machines était tel que ces hommes, à bout de force, d'énergie, ces squelettes ambulants mouraient souvent écrasés sous leurs charges. La poussière ammoniacale brûlait les poumons. La nourriture ne suffisait pas à permettre le vie organique la plus végétative. Les déportés trimaient 18 heures par jours (12 heures de travail, 6 heures de formalités et de contrôles). Ils dormaient dans le tunnel. On creusa des alvéoles : 1024 prisonniers affalés dans ces alvéoles étagés sur quatre hauteurs et sur une longueur de 120 mètres.

Les déportés ne voyaient le jour qu'une fois par semaine à l'occasion de l'appel du dimanche. Les alvéoles étaient continuellement occupés, l'équipe de jour chassant celle de nuit et vice-versa. Des ampoules électriques, très faibles, éclairaient des images de cauchemar. Il n'y avait pas d'eau potable. On se jetait où l'on pouvait trouver de l'eau, et où,

par exemple, goutte à goutte, se rassemblaient les condensations.

Dans le tunnel, froid et humidité étaient intenses. Transis, nous avions l'impression que nos corps décharnés moisissaient vivants. Des prisonniers devinrent fous, d'autres eurent les nerfs saccagés quand l'installation progressa : le vacarme inouï qui régnait en fut la cause. Bruit des machines, des marteaux-piqueurs, de la cloche de la locomotive, explosions continuelles, le tout résonnant et répercuté en des échos sans fin par le monde clos du tunnel. Pas de chauffage, pas de ventilation, pas le moindre bac pour se laver : la mort pesait sur nous par le froid, des sensations d'asphyxie, une pourriture qui nous imprégnait. Quant aux chiottes, ils étaient faits de fûts coupés par le haut sur lesquels une planche était installée. Ils étaient placés à chaque sortie des rangées d'alvéoles où nous couchions..." (1)

Les confirmations de cet atroce témoignage abondent :

"Dans le tunnel de Dora, il n'y avait pas la moindre installation nous permettant de nous laver" (2)

"... le pain est presque toujours immangeable, les grosses miches qu'on nous distribue – une pour 4 ou 5 – s'émiettent en grumeaux d'odeur fétide dès qu'on tente de les couper. Nous devons procéder au partage avec une cuiller" (3)

"Tous les quarts d'heure à peu près, une sonnette d'alarme retentit. Ceux qui se trouvent près du trou d'essai rentrent précipitamment dans la mine, dont on ferme alors les grandes portes de fer (...). Une formidable explosion retentit, suivie d'une immense gerbe de flammes d'environ une cinquantaine de mètres. Et malgré le trouble organique qu'elle peut déclencher sur nous (le sang jaillit chez certains par le nez et les oreilles), nous souhaitons cette détonation, car cette courte minute réalisée dans l'épouvante a causé une accalmie qui nous repose un peu."(4)

Michel Flieck décrit son arrivée au tunnel :

"Je me demande comment on peut arriver à dormir. C'est un vacarme infernal qui règne, les chefs de "box" qui hurlent au rassemblement pour la distribution ; les Kapos qui s'enrouent avec leur "Aufstehen" (debout) ; les poursuites effrénées sur le plancher de voleurs de ration ; les cris épouvantables de types recevant les 25 coups, punition unique pour tous les méfaits petits ou grands ; les disputes à propos de place dans les box, de couvertures chipées, de galoches disparues. Et par dessus tout cela le bruit assourdissant des explosions de dynamite qui creusent de nouvelles galeries, le tintamarre ferrailleur des pics à air comprimé, les tamponnements éclatants des wagonnets dans le tunnel, car quelques bâches à l'entrée du block nous séparent seulement du tunnel et cela dure 24 heures sur 24." (5)

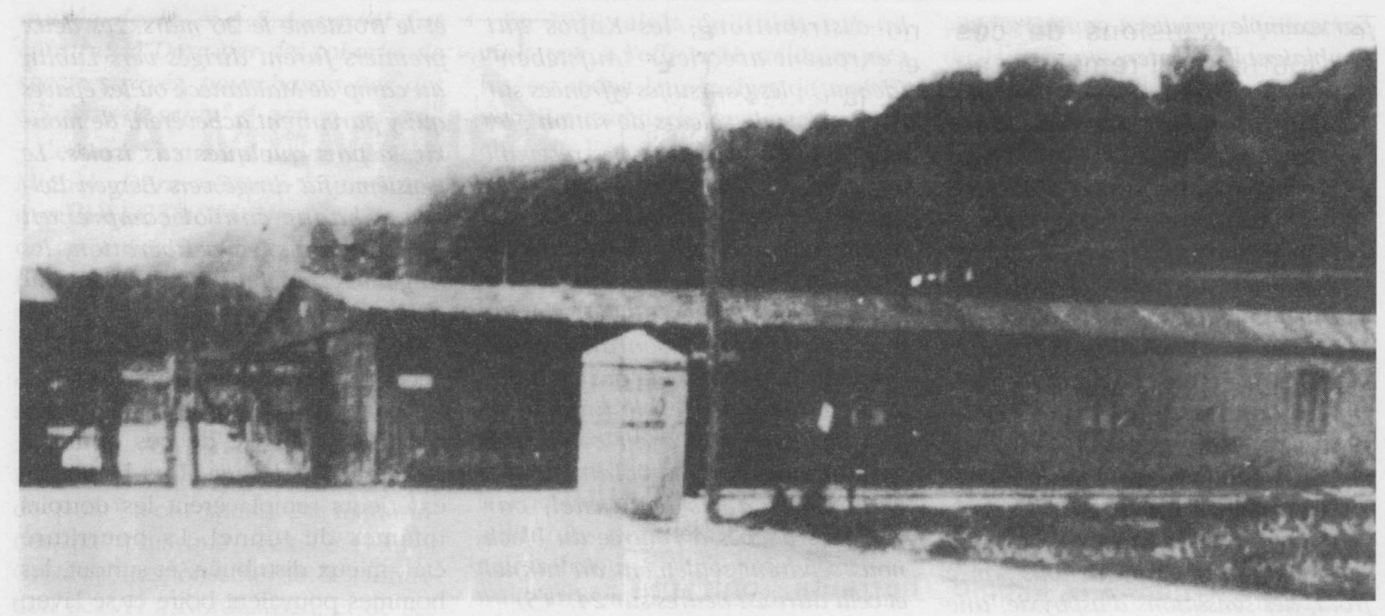
La mortalité était considérable. Chaque matin des tas de cadavres étaient chargés sur des tombereaux pour être expédiés à Buchenwald en attendant qu'un four crématoire soit construit à Dora.

"Pour libérer le tunnel de tous les "déchets humains" qui l'encombraient, trois convois (...) furent organisés. Le premier partit le 6 janvier 1944, le second le 6 février 1944 et le troisième le 26 mars. Les deux premiers furent dirigés vers Lublin au camp de Maïdaneck où les épaves qui y parvinrent achevèrent de mourir, à part quelques cas isolés. Le troisième fut dirigé vers Bergen Belsen. Chaque convoi comprenait mille détenus. A la libération, les Anglais recensèrent 57 survivants du dernier convoi" (6)

De mai à octobre 1944, devant la nécessité de produire plus et mieux, les nazis décidèrent d'améliorer les conditions de vie de ces hommes réduits à l'esclavage. Des bâtiments extérieurs remplacèrent les dortoirs infâmes du tunnel. La nourriture était mieux distribuée, et surtout, les hommes pouvaient boire et se laver. La ventilation du tunnel entra en service fin mai... et les V2 sortirent alors de façon régulière. Cette amélioration apparente ne doit pas masquer les conditions atroces dans lesquelles continuaient à travailler un grand nombre de détenus affectés au percement de nouveaux tunnels. Leurs cadavres étaient incinérés au crématoire de Dora désormais installé.

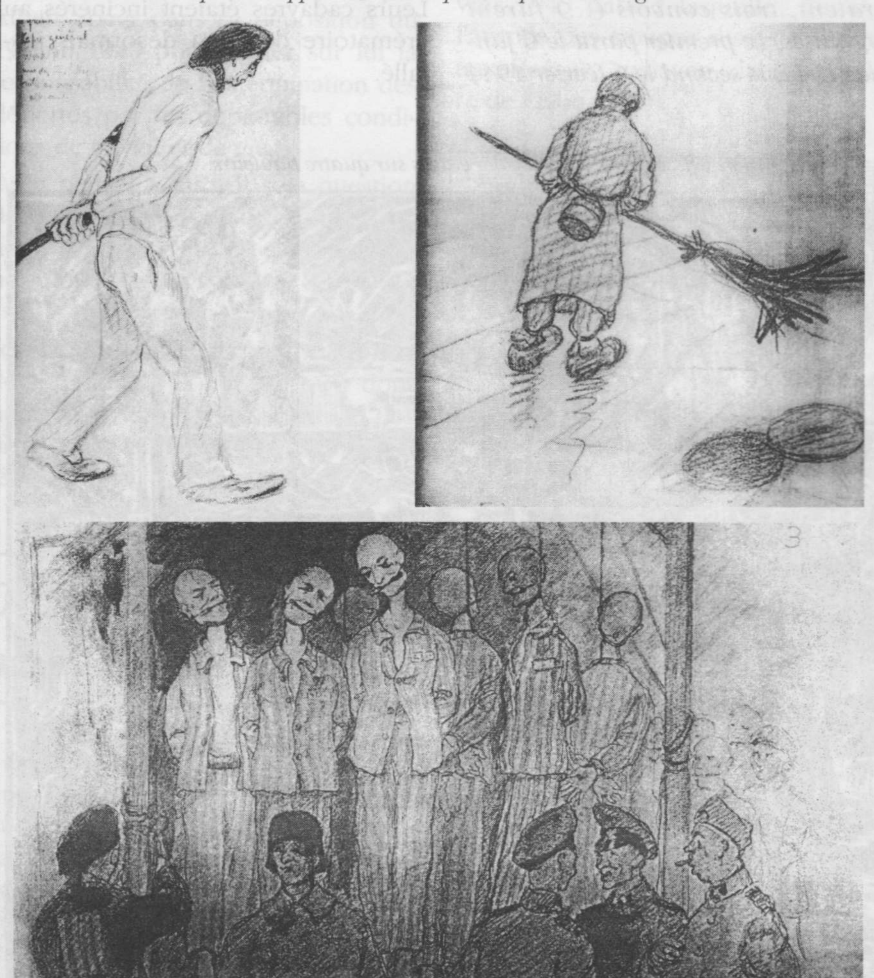
... des prisonniers affalés dans des alvéoles étagés sur quatre hauteurs...





L'entrée du camp de Dora en 1945.

Dessins peu connus de Delarbre, croqués sur le vif à ses risques et périls sur le seul papier disponible, celui de paquets de margarine, d'où leur mauvais aspect. Transmis par son camarade Maurice Perrais : Le grand Georges, kapo (détenu) de l'usine, des tunnels. Ancien légionnaire, il poursuivit les Français de sa haine viscérale. "La déchéance réussie", un planqué du camp, le balayeur de la place d'appel. Spectacle obligatoire offert aux détenus sur la place d'appel : 29 Russes pendus pour sabotage.



A partir d'octobre 1944, la situation se détériora à nouveau du fait de l'aggravation de la situation militaire des Allemands. Nourriture infecte, S.S. devenus de plus en plus nerveux et soupçonneux, entraînant brutalités, pendaisons, arrivée en masse de détenus – principalement des juifs et des tsiganes – venant des campsd'Auschwitz et de Gross Rosen, manque d'approvisionnement : en somme, toute une série de circonstances provoqua un ralentissement important de la livraison des fusées. A cela il faut ajouter un sabotage systématique de la part des déportés affectés (en dépit des règles du droit international) à la fabrication des armes de guerre.

Voici le témoignage du Pr. Charles Richet, qui séjourna à Dora de septembre 1944 à avril 1945 :

"Que ce soit mes camarades de l'usine Gustloff (appartenant au Gauleiter du travail Fritz Sauckel qui fabriquait des canons, des fusils et des véhicule d'artillerie), ou ceux de la Mittlewerk (Mibau) (association d'industriels ne travaillant que pour les armes secrètes), nous nous rendions parfaitement compte de l'importance néfaste de notre travail. J'affirme ici que sans l'exploitation des détenus des K.L.(camps de concentration), jamais les Allemands n'auraient pu fabriquer les armes secrètes dans les usines souterraines tout en gardant le secret sur ces travaux.

Il fallait donc que chacun d'entre nous "dosât" son travail pour n'avoir qu'un rendement aussi faible que possible, étant donné la surveillance rigoureuse des cadres civils ou détenus. Les accusations de sabotage pleuvaient et une telle accusation entraînait souvent la mort par strangulation. Le travail n'était donc pas un soulagement pour nous."

Selon Jacques Brun (7), les acteurs de ces événements peuvent se classer en quatre catégories :

a) Les détenus (23 nationalités, y compris les allemands) utilisés comme main-d'œuvre.

b) Les S.S. et leurs exécutants pour encadrer et choisir les détenus.

c) Les entreprises industrielles qui à l'intérieur ou à l'extérieur du tunnel ont utilisé les détenus.

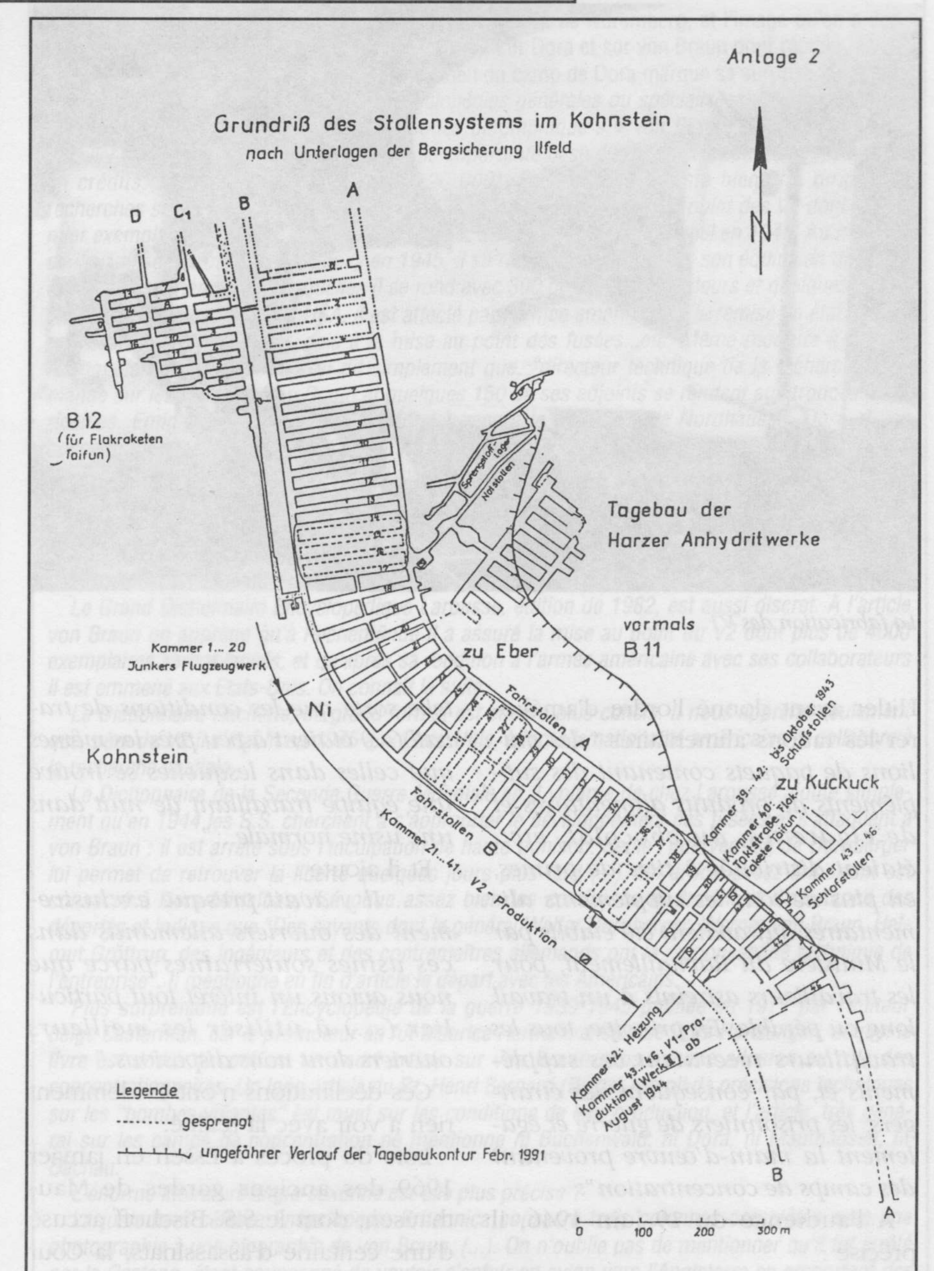
d) Les techniciens et savants allemands qui, avec ou à côté des détenus ont travaillé sur les V1 et les V2.

"*Ces deux derniers groupes,* toujours selon Jacques Brun, *"n'ont rien ignoré de l'horreur et de la terreur que les S.S. ont fait régner à Dora. Beaucoup ont été complices. Aucun d'eux, à ma connaissance, n'ont exprimé le moindre regret."*

Dora vu par les nazis

Que disent les grands personnages nazis qui eurent le "privilège" de pénétrer en ces lieux couverts par le secret le plus total ? Comment ont-ils ressenti les épouvantables conditions de vie et de travail des déportés ?

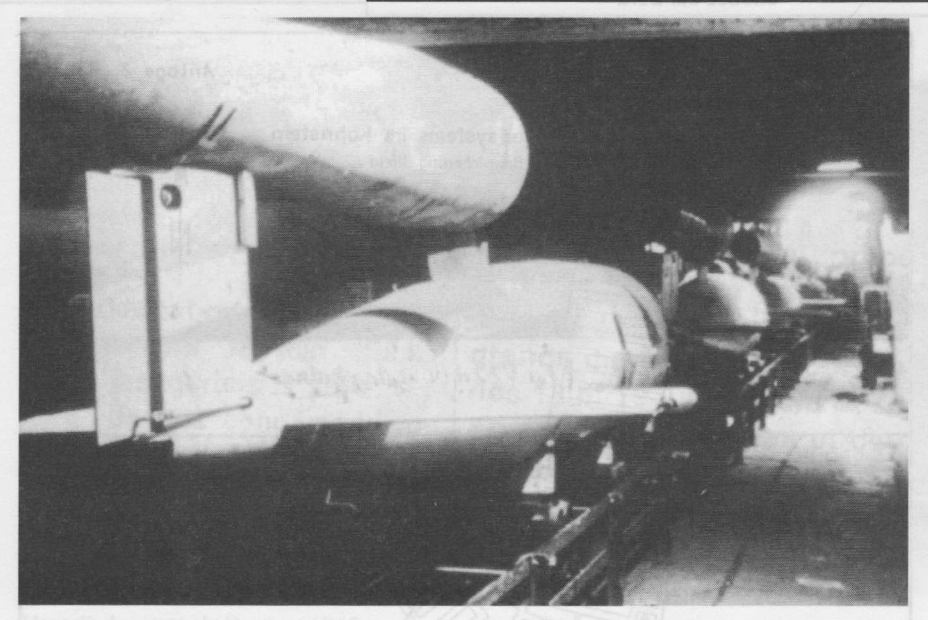
Speer au grand procès de Nuremberg cherchait surtout à nier toute responsabilité personnelle. En effet, à partir de mars 1942, il succéda à Todt – tué dans un accident d'aviation – à la direction de l'Office de l'Armement. Il devint ministre de l'Armement, président du Comité de Planification Centrale. Il était aussi plénipotentiaire à l'Armement sous les ordres de Goëring. Sans nier totalement les effroyables conditions d'existence des déportés, il s'employa à minimiser les choses et tint des propos qui surprennent :



TRADUCTION

Gundriss etc	Plan du système des tunnels du Kohnstein selon les données fournies par l'Administration de la Sûreté des Mines
Tagebau etc.	Exploitation à ciel ouvert des usines d'anhydride du Harz
B 12	Pour fusées anti-aériennes Taifun
Kammer 1 à 20	Usines d'avions Junkers
Zu Eber	Vers le lieu-dit Eber
Vormals	Antérieurement B 11
Fahrstollen	Tunnel servant au transport
Kammer 39 à 42	Jusqu'en octobre 1943 : dortoirs
Zu Kuckuck	Vers le lieu-dit Kuckuck
Taktstrasse	Voir ci-dessous*
Kammer 42	Chauffage
Kammer 21 à 41	Production des V2
Kammer 43 - 46	Production des V1 (usine n°2) à partir de août 1944
Sprengstofflager	Magasins des explosifs
Notstollen	Galerie de secours
Gesprengt	Parties détruites par explosion
Ungefäher etc.	Tracé approximatif des contours de l'exploitation à ciel ouvert

* Je n'ai trouvé ce terme dans aucun dictionnaire ; un seul lexique allemand en donne la définition suivante : l'endroit, dans une usine de montage, où la chaîne de montage avance à une cadence synchrone, toutes les opérations requises s'effectuant en un seul et unique laps de temps.


La fabrication des V1.

Hitler ayant donné l'ordre d'améliorer les rations alimentaires *"des millions de paquets contenant des suppléments de produits alimentaires et de cigarettes, du chocolat, etc., étaient distribués à titre de primes, en plus de tous les suppléments alimentaires qui avaient été établis par le Ministère du Ravitaillement, pour les travailleurs astreints à un travail long ou pénible. En principe, tous les travailleurs recevaient ces suppléments et, par conséquent, les étrangers, les prisonniers de guerre et également la main-d'œuvre provenant des camps de concentration".*

A l'audience du 19 juin 1946, il précise :

"Dans les usines souterraines, nous procédions à la fabrication des armes les plus modernes. (...) Mais cette fabrication exigeait des conditions de travail absolument spéciales, un air pur et sec, une bonne lumière, des installations importantes pour le renouvellement de l'air de telle sorte que les conditions de travail (...) étaient à peu près les mêmes que celles dans lesquelles se trouve une équipe travaillant de nuit dans une usine normale..."

Et il ajoute :

"... Il y avait presque exclusivement des ouvriers allemands dans ces usines souterraines parce que nous avions un intérêt tout particulier (...) à utiliser les meilleurs ouvriers dont nous disposions."

Ces déclarations n'ont évidemment rien à voir avec la réalité.

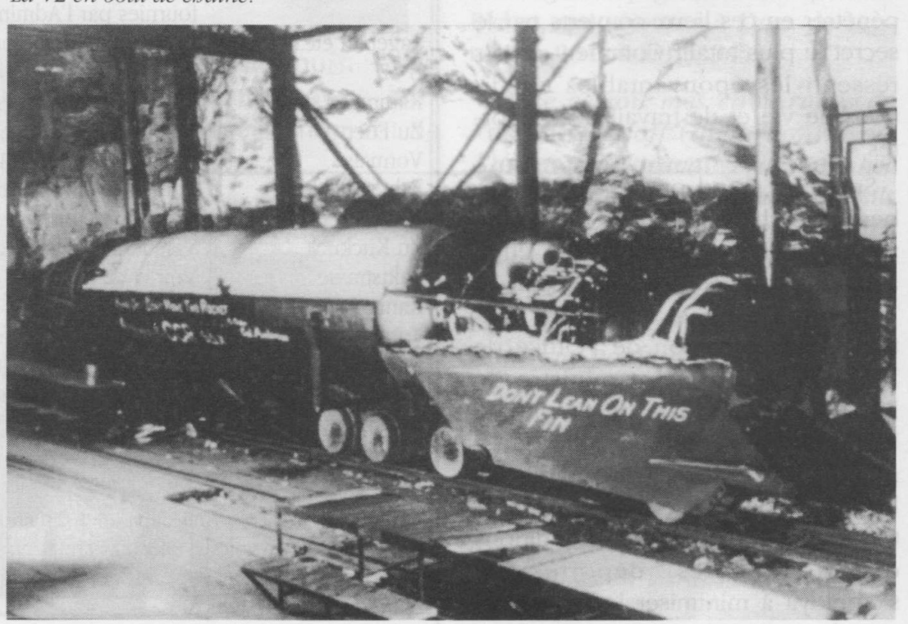
Lors du procès à Essen en janvier 1969 des anciens gardes de Mauthausen, dont le S.S. Bischoff accusé d'une centaine d'assassinats, la Cour demanda aux Américains la comparution de von Braun – le héros de l'espace – pour éclairer le Tribunal sur les conditions de vie des déportés. Les autorités américaines répondirent qu'il acceptait mais qu'il ne savait presque rien de ce qui se passait à Mauthausen, ce qui était exact. Mais il savait très bien comment étaient traités les déportés à Dora. Car il ne pouvait nier avoir vu de ses propres yeux ce qui se passait dans ce camp. A l'un de ses biographes il assure n'être allé à Dora pour la première fois qu'en janvier 1944 à la demande de Dornberger. Mais les nombreux témoignages réunis par les survivants permettent d'assurer qu'il s'y est rendu dès l'automne 1943. Les déportés qui le virent le montrent très arrogant, responsable de sévices envers ceux qui s'approchaient trop près de lui ou qui manquaient d'enthousiasme au travail. Comme Speer, il se dit responsable de rien. Et comme il est en Amérique et se proclame chrétien et grand humaniste, il montre une pitié rétrospective pour les malheureux qui exécutaient dans des conditions effroyables les plans sortis de son cerveau :

"Au temps où la production marchait, j'y suis allé peut-être 8 ou 10 fois. Mon seul rôle consistait à contrôler l'exacte conformité entre nos schémas et le fonctionnement des fusées que livrait l'usine. (...) C'était évidemment pour moi une

Dornberger et von Braun les véritables "patrons" de l'usine souterraine.



La V2 en bout de chaîne.



impression extrêmement déprimante de devoir pénétrer dans cette usine souterraine et d'y voir travailler les détenus. Il est affreux de devoir se trouver soudain au milieu des prisonniers. L'atmosphère était irrespirable. La vue du camp de Dora me fut au moins épargnée. (...) Beaucoup de ces détenus étaient dans un état effroyable de dénutrition. Je ne veux ni ne peux le nier. Les affamait-on systématiquement, comme on l'a souvent répété, pour les exterminer progressivement ou bien leur sous-alimentation provenait-elle de la crise de ravitaillement résultant des hostilités ? Je l'ignore."

Ces explications embrouillées contiennent au moins une précision intéressante : l'atmosphère était irrespirable, dit von Braun contrairement à Speer qui parle d'un air pur et sec..

La " récupération " des savants

Le 11 avril 1945, les Américains arrivent à Nordhausen et découvrent avec horreur l'état lamentable des déportés, ils trouvent des fusées A4 qui reposent dans l'usine souterraine. Alors qu'un général rédige un rapport sur cette vision de cauchemar, toute une "équipe spécialisée" recherche les savants allemands, non pour les juger, mais pour les amener en Amérique pour les utiliser. Dornberger, von Braun et cinq autres scientifiques du même niveau ont trouvé refuge dans un petit hôtel de montagne à Oberjoch, au Tyrol. Ils attendent les Américains avec confiance : *"Nous méprisons les Français, nous redoutons les Soviétiques, nous ne croyons pas que les Anglais puissent subvenir aux frais de nos recherches, seuls les Américains en ont les moyens"*. Le 11 mai, ils envoient le jeune Magnus von Braun prévenir les Américains de leur présence. Aussitôt accueillis avec ferveur, la nouvelle se répand et bientôt plus de 300 techniciens des fusées se précipitent pour se faire embaucher.

Le 17 juin, selon les accords, la région de Nordhausen où se trouve

Les déportés ont totalement disparu au grand procès de Nuremberg, et l'image qu'en a donnée Speer est bien loin de la vérité. Qu'a-t-on écrit sur Dora et sur von Braun pour rétablir la vérité ? Jacques Delarue, ancien déporté et historien du camp de Dora marque sa surprise :

*J'ai cherché dans les nombreuses encyclopédies générales ou spécialisées. Le volume 18 de l'*Encyclopedia Universalis *contient une notice biographique sur von Braun. On y lit qu'il a fait installer à Peenemünde, sur la Baltique, une importante base d'expérimentation, richement dotée en crédits, en matériel et en hommes (20 000). Sa mission consiste bientôt à diriger les recherches sur le "engins de représailles", qui aboutissent à la mise au point des V2 dont le premier exemplaire sera lancé le 3 octobre 1942 et qui deviendra opérationnel en 1944. Au moment de l'avance des troupes soviétiques en 1945, il se replie accompagné de son équipe en direction des troupes américaines auxquelles il se rend avec 300 de ses collaborateurs et quelques exemplaires de V2. Transféré aux USA, il est affecté par l'armée américaine à la remise en état des V2 provenant de Peenemünde, puis à la mise au point des fusées...etc. Même mouture à l'article "Conquête de l'Espace" où l'on dit simplement que, "directeur technique de la recherche allemande sur les missiles, von Braun et quelques 150 de ses adjoints se rendent aux troupes américaines. Emigrant aux Etats-Unis...etc.". Là encore le complexe de Nordhausen, Dora et ses concentrationnaires n'ont pas laissé la moindre trace... A l'article "Camps de Concentration" du même ouvrage, on dit seulement qu'avec les impératifs de la guerre, les détenus devinrent "d'immenses réserves de main-d'œuvre gratuite, servile, indéfiniment renouvelable, qui alimentèrent des usines de tous genres dans toutes les régions du Reich et de pays annexés". Buchenwald et Dora sont simplement cités parmi 16 camps, aucun lien n'apparaît avec la construction des fusées et les savants esclavagistes nazis.*

Le Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse, édition de 1982, est aussi discret. A l'article von Braun on apprend qu'à Peenemünde il a assuré la mise au point du V2 dont plus de 4000 exemplaires seront lancés, et qu'après sa reddition à l'armée américaine avec ses collaborateurs il est emmené aux Etats-Unis. On connaît la suite.

Le Dictionnaire Hachette, de grand format est encore plus concis. Il nous apprend seulement que, père du V2 il s'établit en 1945 aux Etats-Unis, adopte la nationalité américaine et collabore à la recherche spatiale.

Le Dictionnaire de la Seconde Guerre Mondiale en 2 volume de chez Larousse ajoute simplement qu'en 1944 les S.S. cherchent à s'approprier le développement des fusées et s'attaquent à von Braun : il est arrêté sous l'inculpation de haute trahison. Seule l'intervention de Dornberger lui permet de retrouver la liberté quelques jours plus tard (...). Un article assez important est consacré à Dora-Mittelbau, il évoque assez bien les conditions de travail et d'existence des déportés et indique que "Des savants dont le général Walter Dornberger, Werner von Braun, Helmut Gröttrup, des ingénieurs et des contremaîtres allemands ont la responsabilité technique de l'entreprise". Il mentionne en fin d'article le départ avec les Américains.

Plus surprenante est l'Encyclopédie de la guerre 1939-1945 publiée en 1977 par l'éditeur belge Casterman, car le promoteur en fut Maurice Herman, ancien de Dora Hartzungen, auquel le livre est dédié. Il contient un court article sur von Braun sans aucune allusion au rôle des concentrationnaires. Un long article du Pr. Henri Bernard (Belge) rempli de précisions techniques sur les "bombes volantes" est muet sur les conditions de leur production, et l'article, très général sur les camps de concentration ne mentionne ni Buchenwald, ni Dora, ni Mauthausen, ni Dachau.

L'énorme littérature anglo-saxonne est-elle plus précise ?

La justement célèbre Encyclopedia Britannica consacre trois colonnes complètes avec une photographie à une biographie de von Braun. (...). On n'oublie pas de mentionner qu'il fut arrêté par la Gestapo, étant soupçonné de vouloir s'enfuir en avion vers l'Angleterre en emportant des documents secrets, mais là encore la main-d'œuvre concentrationnaire est totalement occultée, de même que dans l'important article sur les "Rockets and Missiles Systems".

The Simon and Schuster Encyclopedia of World War II, publié à New-York en 1978, dit que, tombé en défaveur, il fut accusé de vouloir s'envoler vers l'Angleterre et arrêté. Là encore, silence sur les conditions de construction des missiles. Y figurent deux articles du Dora : le premier concerne un canon allemand baptisé de ce nom, le second concerne la ligne des positions allemandes en Mai 1944 dans la campagne d'Italie. Pas un mot sur le camp.

Les concentrationnaires sont également absents de la notice biographique de von Braun dans l'Encyclopedia of the Third Reich du Dr Louis Snyder de l'Université de New-York.

Rien non plus dans le Who's who in the World War II, publié à New-York en 1978 avec une courte biographie de von Braun.

Pas davantage dans la Brockhaus Encyclopedie publiée en RFA.

Le Livre Brun publié en Allemagne de l'Est par les Editions Zeit im bild de Dresde, pour dénoncer les anciens nazis, ne parle pas de von Braun.

La Grande Encyclopédie Soviétique, dans sa version en anglais ne comporte pas la moindre allusion à von Braun et réussit le tour de force de consacrer un très long article au programme Appolo en ne citant que les noms des astronautes.

Deux Encyclopédies polonaises publiées à Varsovie sont de la même eau. La première, publiées en 1963 consacre 12 lignes à von Braun ; la seconde, publiée en 1980, lui accorde 5 lignes. Quatre lignes dans l'Encyclopédie Tchécoslovaquie publiée à Prague en 1962. Les Encyclopédies yougoslave, slovaque et hongroise sont totalement muettes.

Ainsi, les concentrationnaires de Dora-Mittelbau, avec leurs souffrances, la faim, les coups, les pendaisons, les milliers de morts français, espagnols, polonais, russes, italiens... tous à la trappe, morts pour la seconde fois, condamnés à l'oubli.



Dépôt de gerbe à Dora par M. l'ambassadeur Declerk, le Dr Klose, M. J. Brun.

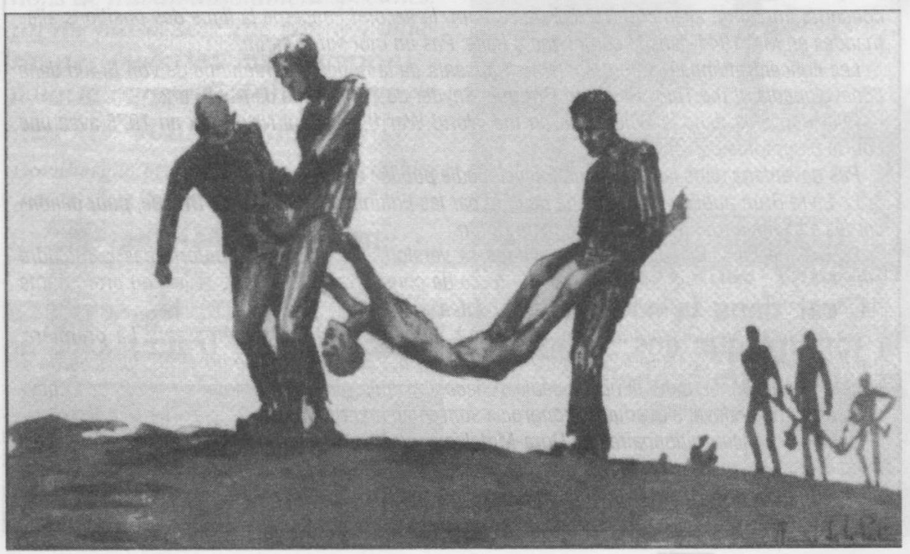
"La mémoire de Dora Miltelban", le bulletin trimestriel de l'Association des Déportés de Dora, Ellrich, Herzunger et k° rend compte du pèlerinage réunissant sur place les 18 et 19 juin dernier d'anciens déportés, des familles, des personnalités et des jeunes étudiants.

Cet hommage aux disparus fut marqué par plusieurs cérémonies avec dépôt de gerbe et allocations de diverses personnalités. Jacques Brun, survivant d'Ellrich témoigna en rappelant combien tout semblait avoir été organisé pour aboutir à l'anéantissement physique et moral de l'individu dans le plus bref délai.

"Voilà comment sont morts ceux dont cette stèle rappelle le souvenir. Ils sont les victimes de la haine et du mépris de l'autre érigés en véritable religion par le nazisme au nom de la Race Supérieure. Pour survivre à cet enfer, il a fallu, en plus d'une volonté sans défaillance, un concours de circonstances favorables..."

En clôturant ces deux journées le secrétaire général du Comité Européen Dora exprima le souhait que des jeunes prennent le relais pour assurer la pérennité du Souvenir et servir de repère pour un humanisme qui conduit au respect de l'autre dans un esprit de tolérance et de compréhension, élément nécessaire pour que règne la paix entre les hommes.

C'est ainsi qu'a commencé la conquête de l'espace.



Le curieux silence des historiens

Michel Bar-Zohar écrivit un livre sur *La chasse aux savants allemands* lequel évoque évidemment les savants ayant participé à la réalisation des fusées. L'auteur affirme avoir rencontré des survivants et consulté leurs dossiers, mais s'il parle dans son livre des laboratoires de Peenemünde, en revanche il n'évoque ni Dora, ni les déportés.

David Irving écrivit un livre sur les armes secrètes d'Hitler intitulé : *A bout portant sur Londres.* Si les précisions techniques et historiques sont remarquables, à aucun moment il ne cite Dora. Il parle des usines de Mittelwerke et de Nordhausen, fait allusion au "labeur éreintant" des "travailleurs forcés" sans en dénoncer le caractère insupportable.

James McGovern est un historien américain qui a reconstitué avec minutie les opérations des services spéciaux alliés contre les armes secrètes d'Hitler. Lui aussi minimise le drame vécu par les concentrationnaires dans les usines souterraines et Jean Michel, à son propos, s'indigne :

"Ses sources, c'est dans les déclarations de von Braun et Dornberger qu'il les a puisées ! Alors tout s'explique. L'escroquerie continue ! Le pharamineux scandale ! Un seul objectif : que la vérité prenne la clef des champs !" Dora p 144.

Bibliographie sommaire :

– Dora, le cimetière des Français, brochure éditée par l'Amicale Dora, Ellrich, Harzungen et Kommandos.

– Dora, les missiles avec lesquels Hitler espérait encore au début de 1945 écraser le Alliés, la Résistance et gagner la guerre. Ed. du Comité International de Buchenwald-Dora et Commandos. Suppl. au N° 71 de juin 1967.

– La Mémoire de Dora-Mittelbau, Bulletin trimestriel de l'Association des déportés de Dora, Ellrich, Harzungen et K°. Abonnement à cette publication : 19 rue Frédérick-Lemaître, 75020 Paris. (Abt : 80F, le N° : 25F)

– Dora par Jean Michel avec la collaboration de Louis Nucera. J.-C. Lattès 1975.

– Tragédie de la Déportation 1940-1945, Témoignages de survivants des camps de concentration allemands, choisis et présentés par Olga Wormser & Henri Michel. Hachette 1954.

– Pour délit d'espérance, deux ans à Büchenwald – Peenemünde – Dora – Belsen. Hérissey Evreux 1946.

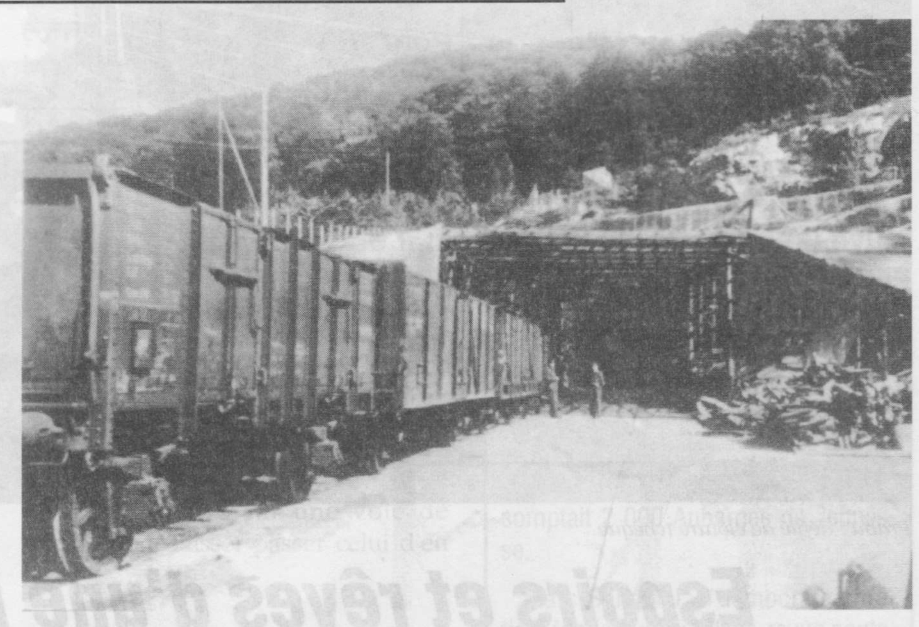
– Trois Bagnes, par le Professeur Charles Richet. J.Ferenczi & Fils 1945.

Dora, doit passer sous le contrôle de l'armée rouge. Les troupes américaines et britanniques doivent donc se retirer de la région en la laissant telle qu'ils l'ont trouvée, hommes et matériel compris. Mais les Américains sur ordre, déménagent en hâte une centaine de fusées, 14 tonnes de plans et de documents et 500 techniciens.

Comment emmener aux USA des savants considérés comme des ennemis, d'autant que les Anglais réclament Dornberger pour le juger comme criminel de guerre ? C'est donc clandestinement qu'ils sont amenés à Boston puis à Washington et de là au Texas, à El Paso. C'est d'abord un petit groupe de 7, dont le chef est von Braun, qui arrive aux USA le 29 septembre 1945, suivis de 45 autres le 2 décembre. En février 1946 ils sont 11 et le 14 mars, installés à Fort Bliss, ils lancent la première A4 ramenée de Dora. Une seconde, lancée le 28 juin, atteint 110 km d'altitude.

C'est seulement le 30 octobre 1946, un mois après la fin du procès de Nuremberg, que le Président Truman annonce officiellement la présence des savants allemands, ce qui provoque des réaction très vives de l'opinion publique. Une montagne de lettres de protestations arrive à la Maison Blanche. La situation des chercheurs ne sera régularisée qu'en 1948. Le 15 avril 1955, 40 scientifiques allemands et leur famille – arrivées entre temps – deviennent citoyens américains. Le 20 août 1956 on tire de Cap Canaveral la première fusée Redstone (militaire) et le 31 janvier 1958, von Braun met sur orbite le premier satellite américain, Explorer I. Toute l'équipe de Huntsville passe du Pentagone à la NASA qui est créée.

C'est la revanche sur les soviétiques qui ont mis sur orbite le premier satellite Spoutnik le 1er octobre 1957, puis Spoutnik II, premier satellite habité par la chienne Laïka, le 11 novembre 1957. Mais là encore, c'est à partir de ce qui a été construit à Dora, et avec des savants allemands que ces premiers exploits spatiaux ont été réalisés. Dès juin 1945 les Soviétiques ont, comme les Américains recherché les savants techniciens allemands. Dès août 1945, ils


L'entrée du tunnel en 1945

remettent au travail trois équipes à Bleicherode, à Peenemünde et à la Mittelwerk. En 1946, 5000 spécialistes travaillent dans leur zone. Le 26 octobre 1946, à la fin du procès de Nuremberg, en une nuit, tous les spécialistes qui travaillent pour les Soviétiques sont embarqués avec leurs familles dans 92 trains qui les amènent à Moscou puis au Kazakstan. C'est là que le 30 octobre 1947, sous la direction de Gröttrup et de Kurt Debus (qui ira plus tard en Amérique), une fusée récupérée à Dora sera lancée avec succès. Le 21 novembre 1953, tous les Allemands sont renvoyés chez eux, seuls restent une douzaine d'atomistes qui seront renvoyés plus tard individuellement. Plusieurs savants allemands seront récompensés par des prix Staline en argent ou des médailles de Lénine.

Ce partage des techniciens explique le mutisme observé à Nuremberg. Nul n'a fait allusion aux conditions abominables dans lesquelles ces extraordinaires inventions avaient été réalisées. En 1984, le bureau des enquêtes spéciales du Ministère de la Justice américain découvre qu'un des techniciens qui avaient dessiné les plans de la fusée Apollo sous la direction de Von Braun, Arthur Rudolph, 78 ans, avait participé à l'exploitation de la main-d'œuvre concentrationnaire. En Amérique depuis 1946, on lui retira la nationalité américaine qu'il avait obtenue en 1955. Domberger, classé criminel de guerre par les Anglais, fut déclaré simple prisonnier de guerre. Il travailla avec von Braun puis devint vice président de la puissante compagnie aéronautique Bell-Aérosystem. Quant à von Braun, il a pris sa retraite le 10 juin 1972, malade. Il meurt d'un cancer le 16 juin 1977 à Alexandria, dans la banlieue de Washington, couvert d'honneurs.

Pour en arriver là, il avait fallu que 30 000 hommes dont 4 850 français meurent à Dora et ses Kommandos... en 19 mois !...

Ce texte a été réalisé à partir de témoignages, mais surtout à partir d'une étude réalisée par *Jacques DELARUE* dont nous nous sommes grandement inspirés. Nous le remercions bien sincèrement, ainsi que M. *Jacques BRUN* pour son aimable collaboration.

(1) Jean Michel, Dora, p. 97.

(2) Eugène Greff, Témoignage strasbourgeois (Les Belles Lettres 1947)

(3) Charles Sardron, Témoignages strasbourgeois (Les Belles Lettres 1947)

(4) Jean-Henri Tauzin, Quatre ans dans les bagnes hitlériens (Crété 1945)

(5) Michel Flieck, Pour délit d'espérance (Hérissey Evreux 1946)

(6) Dora, le cimetière des Français.

(7) Jacques Brun est le vice-président de l'Amicale des déportés à Dora-Ellrich, Harzungen et Kommandos annexes, siège : 19 rue Frédérick-Lemaître, 75020 Paris.



Praha : défilé de clôture tchèque.

Espoirs et rêves d'une jeunesse à la Libération

Le formidable espoir suscité par la fin de la 2e boucherie mondiale et le contexte historique exceptionnel donnèrent à l'enthousiasme traditionnel des jeunes de toutes générations une coloration particulière.

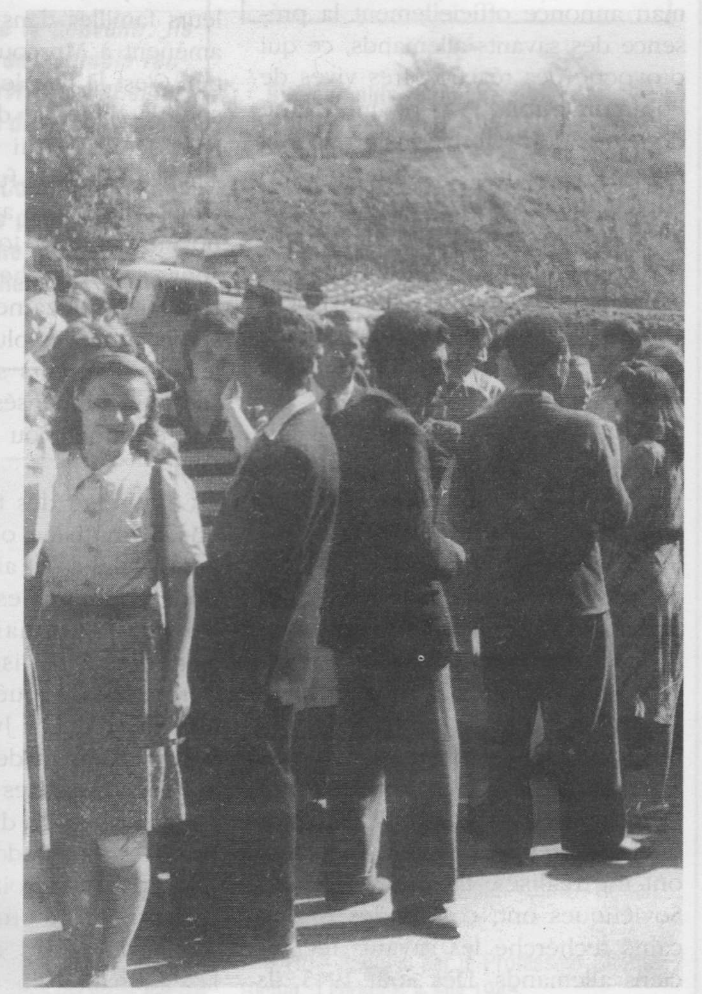
Dopés par la défaite du nazisme et les promesses du socialisme triomphant à l'Est, beaucoup de jeunes gens reprirent à leur compte, parfois au pied de la lettre un certain nombre d'utopies sur la fraternité universelle, la der des der etc... voire la Révolution socialiste. Certains crurent qu'il suffisait de chanter *Giroflée Girofla* pour battre Schneider, et les marchands de canon.

Malheureusement, on sait que ces

Praha : défilé de clôture



Remise des décorations à Bauska. G. Goetz est à l'extrême-gauche



espoirs furent déçus, que ce potentiel humain fut dilapidé et que ces gens furent en fait trompés.

Ma mère, Gaby Goetz – ses ancêtres venaient du Wurtemberg via l'Alsace –, est entrée en 1942 dans ce qui deviendra le Mouvement Laïque des Auberges de Jeunesse.

Dans le cadre de ses activités ajistes – AJ=Auberge de Jeunesse –, Gaby Goetz partit au festival de la FMJD à Prague en Juillet-Août 1947. Elle avait 24 ans.

De retour à Paris, elle rédigea un journal de voyage et entretint une correspondance suivie avec des jeunes qu'elle y avait rencontrés.

Même si certains de ces textes traduisent l'influence de propagandes diverses, ils expriment les idées qu'échangeaient entre eux des jeunes bien loin des préoccupations politiciennes.

Le voyage en train constitua en lui-même une aventure : 4 500 français répartis sur 3 trains spéciaux, 37h de voyage -16 h 30 actuellement-, le train ne voyageait que sur une ligne – les ruines de la guerre n'étaient pas toutes relevées – : il devait se mettre sur une voie de garage pour laisser passer celui d'en face.

Et donc de nombreux arrêts, parfois en rase campagne, mis à profit pour la cueillette des fleurs voire la satisfaction des besoins naturels, les toilettes du train n'étant pas luxueuses.

Halte pendant le voyage aller à Plzen.



LES AUBERGES DE JEUNESSE

Richard Schirmann, un instituteur allemand, créa la première en 1907. Dès les années 1930, l'Allemagne comptait 2 000 Auberges de Jeunesse.

Marc Sangnier – démocrate-chrétien, fondateur du Sillon, revue soutenue par les patronages catholiques – reprit l'idée en 1929, les Américains attendront 1934.

L'ajisme prônait le camping, la vie collective, et empruntait au scoutisme certaines de ses méthodes.

Dès les années 30 existaient deux mouvements, l'un laïque, l'autre neutre mais d'origine confessionnelle.

La Libération ne réalisa pas l'unité.

L'influence des catholiques, des communistes, des socialistes voire des trotskistes ou des anarchistes se concrétisa à travers différents mouvements comme le MLAJ, la LFAJ, l'OCCAJ, la FUAJ, le CLAJ.

Le MLAJ se référait au socialisme, à l'internationalisme prolétarien et se voulait en même temps mouvement de loisir et d'éducation présyndicale et prépolitique.

Au-delà de rivalités d'appareils, dont les ajistes de base s'affranchissaient le plus souvent entre eux, l'ajisme reste historiquement la matrice de mouvements sociaux qui éclatèrent plus tard : la pratique de la mixité, c'est-à-dire de l'égalité entre les sexes, la jeunesse qui revendique sa place, l'autogestion et le partage des responsabilités, le début des préoccupations écologistes, le tourisme social qui balbutie.

Actuellement, restent la FUAJ (Fédération Unie) et la LFAJ, héritière de Marc Sangnier.

LA FÉDÉRATION MONDIALE DE LA JEUNESSE DÉMOCRATIQUE (FMJD)

Fondée en 1945, la FMJD organise des Festivals de la Jeunesse à Prague (1947), Budapest (1949), Berlin-Est (1951), Bucarest (1953), Varsovie (1955).

Elle regroupe diverses organisations dont le MLAJ ou l'UIE (Union Internationale des Etudiants) qui quittent la fédération en 1949.

Son président en 1947, Guy de Boysson, était un ajiste de la première heure.

En fait, la FMJD est une organisation de masse que très rapidement les communistes contrôlent et dirigent.

L'Association de la Jeunesse Canadienne avait d'ailleurs condamné le Festival de Prague comme étant d'inspiration communiste.

Toutefois, assimiler l'ensemble des participants au Festival de Prague à des militants communistes serait une erreur : certains s'offraient des vacances à bon compte, d'autres ne partageaient pas du tout les idéaux internationalistes. D'autres enfin, comme Gaby Goetz, vivaient une expérience exaltante et pensaient contribuer à l'abolition des frontières, prélude à l'avènement d'une fraternité universelle, sans se référer pour autant à un engagement «politicien», au Parti Communiste ou ailleurs.

Le récit du Festival de Prague

(citations extraites du journal de voyage de G. Goetz)

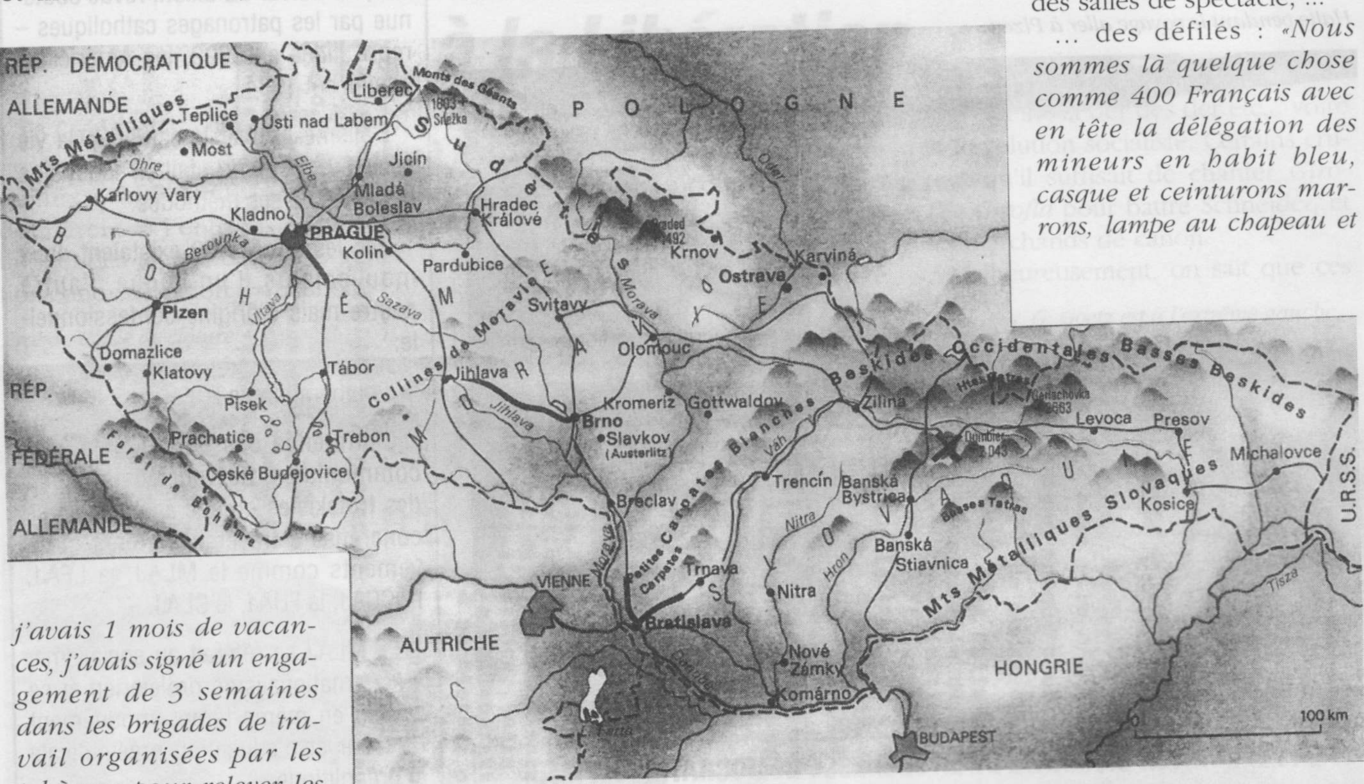
La Brigade de travail internationale

«Je m'étais engagée, au départ, à ne rester qu'une semaine au Festival de Prague, mes finances ne me permettant pas de payer le séjour plus longtemps (pour participer aux fêtes et manifestations), *mais comme j'avais 1 mois de vacances, j'avais signé un engagement de 3 semaines dans les brigades de travail organisées par les tchèques pour relever les ruines de la guerre. Pour des facilités de traduction de langue les brigades étaient composées de 100 types (garçons et filles) parlant tous la même langue. Exemple : 100 Français plus la brigade tchèque, également 100 gars* (lesquels faisaient ainsi leur service militaire) *plus un interprète.*

Chaque brigade, en fait était composée de 200 types. [...] En tout 71 nations avaient envoyé des gars et des filles.

Mais la constitution de cette brigade internationale [donc multi-nationale] *fut vraiment une idée de dernière heure organisée par le Gouvernement tchèque* [pour remercier tous les pays participants] *et, pour moi, une chance extraordinaire d'avoir été tirée au sort* [pour être dans cette Brigade].»

Une fois sur place, à environ 500 km de Prague, le lieutenant [qui les encadre] nous *«apprend que Baláz.e (1) est le nid de la résistance tchèque et que c'est pour cette raison que nous, de la brigade internationale de travail symbolique, que nous avons été envoyés là; nous expliquant la vie des travailleurs, nous comprenons mieux cette ardeur au travail que nous avions remarqué chez nos camarades tchèques et nous admirons cette fois en l'avenir qui les anime.»*



X *Situation de Baláz.e*

L'ardeur au travail du premier jour – creusement d'un canal pour détourner une rivière – ne tint pas longtemps.

Le 2e jour *«Nous voici de nouveau sur les lieux de travail, mais une déception attend les vrais idéalistes. Les 3/4 des camarades ont préféré aller aux myrtilles et aux framboises.»*

«Ce matin encore un bon petit bout de travail est fait mais l'après-midi, encore tire au flanc de tout le monde.»

Heureusement certaines délégations se distinguent.

«Les Grecs [de l'EPON, jeunesse communiste], *d'un courage et d'une foi admirables, ont bâti une maison en 3 jours. Ce sont des échappés de leur pays (2) et qui sont là plus dans un but idéaliste et de propagande que pour leur plaisir. Toujours les premiers, partout, au travail avant nous, ne quittant le chantier qu'à la nuit, aussi bien gars que filles.»*

Les 4 jours de travail à Baláz.e se clôturèrent par une manifestation officielle de presque une journée avec discours officiels, défilés, remise d'insignes aux brigadistes par le ministre du travail en personne.

Moments de fraternisation

Lors des fêtes, chaque pays présentait ses chants et ses danses dans des salles de spectacle, ...

... des défilés : *«Nous sommes là quelque chose comme 400 Français avec en tête la délégation des mineurs en habit bleu, casque et ceinturons marrons, lampe au chapeau et leur fanfare. Sur tous les trottoirs la foule s'est amassée. Las d'attendre, une fantaisie s'empare des mineurs ils se mettent en marche et font le tour d'un pâté de maisons en jouant, et suivis aussitôt par la bande de fous que nous sommes.*

Revenant à leur point de départ, ils repartent ; alors nous cessons de les suivre tranquillement. Tandis qu'ils s'époumonent à jouer, une farandole monstre s'organise, excitée par les "gueulantes" que nous poussons (tout le répertoire y passe). Nous voilà, nous tenant tous par la main, à sauter, à zigzaguer dans la rue en

liesse. La foule délirante nous accompagne d'une folle ovation tandis que se multiplient les toasts. Aux cris mille fois répétés de "Nazdar - Vive- Ceskoslovensko" et "Nazdar Francisca" nous traversons une bonne partie de la ville, quand tout à coup on nous colle le long du trottoir. Voilà le défilé.»

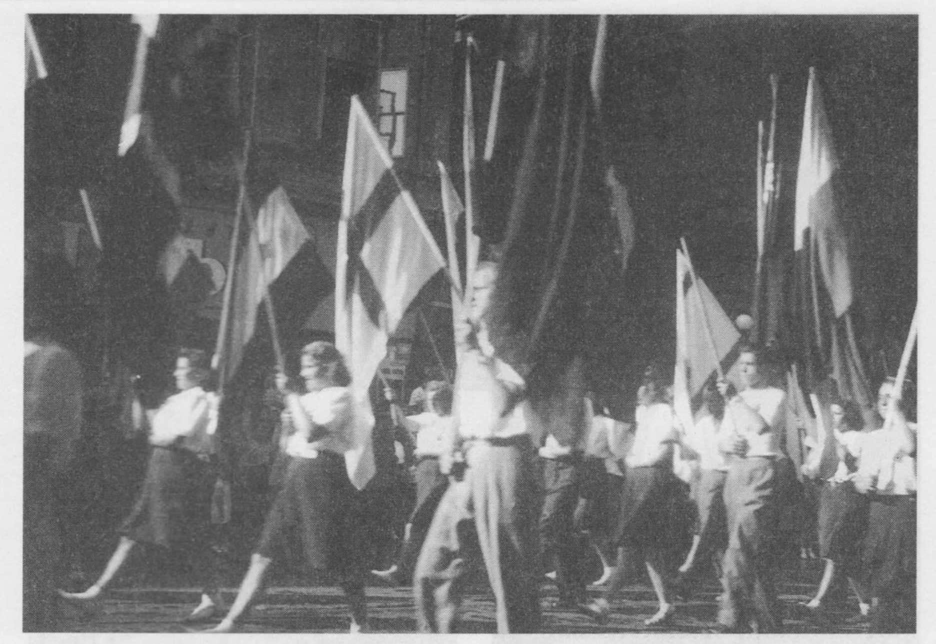
... autour d'un feu de camp : *«La torpeur de l'esprit qui nous engourdissait tout à l'heure augmente avec la nuit et le feu, cependant que renaissent les rires ; et les chants éclatent. Ce sont successivement les Tchèques, les Belges, puis nous, les Anglais... enfin chaque pays essaie de se distinguer. [...] Naturellement tout le village est présent et la soirée se termine avec une merveilleuse ambiance de fraternisation.»*

«... des chœurs d'autant plus sublimes qu'improvisés jaillissent spontanément. La fraternité bat son plein, l'atmosphère est à la joie, la gaieté...»

«La masse sombre des sapins, les lumières clignotantes des maisons du village, et partout les tisons qui craquent, tout pousse au paroxysme la grandeur de cette réunion d'hommes de toutes nationalités, mais qui en l'instant précis, s'abandonne tout pour ne vivre que par les autres. La cérémonie se dévêt du léger caractère officiel dont elle était enveloppée jusque là, et c'est une fraternisation, une camaraderie, un abandon général : tout le monde est déchainé, danse, chante, délire. En un mot, soirée inoubliable entre toutes. Un accordéon retentit. Les couples se forment, les nations entre-elles valsent, le capitaine m'entraîne dans une folle farandole autour du feu.»

Mais d'autres n'ont apparemment pas tout compris.

«A la fin de la présentation de la France à cette soirée, le chef veut nous faire terminer par la Marseillaise. Mais dès les 1e mots la brigade tchèque se lève et attaque l'Internationale. Je n'ai pas réussi à savoir s'il s'agissait d'une pure coïncidence où s'ils ont voulu nous donner une leçon, et rappeler à notre chef que nous étions au Festival de la Jeunesse Démocratique... et non à une manifestation revancharde comme plusieurs, malheureusement, ont essayé de le faire.»



Praha : défilé de clôture des grecs.

L'organisation

Il y eut quelques anicroches.

«Nous arrivons à Banská Bystrica [ville près du lieu d'implantation de la Brigade symbolique] *où, en rang, nous subissons les premiers assauts d'une population qui n'a l'air de ne rien comprendre, et d'un maire qui se perd dans un essai de discours en français.»*

«A Praha la réception délirante que nous eûmes venait beaucoup plus de la population que des officiels. Ce qui était officiel était l'organisation proprement dit des fêtes et des manifestations. A Baláz.e, même accueil délirant des paysans peut-être plus simples, plus naïfs, mais encore plus sincères et plus touchants. Mais à Banská, s'il n'y avait pas eu l'organisation officielle, la population ne nous aurait pas fait bon accueil, les gens restant impassibles et ne nous accordant quelques hourras que sous les ordres des officiels.»

Un militaire essaiera de dresser ces français indisciplinés.

Nous marchons *«en rang en effet, sous la conduite d'une espèce d'adjudant responsable de nous, et qui a la prétention de nous faire*

Bauska : tribune officielle le jour des décorations.





marcher au pas, mais il aura vite compris sa douleur ; et bien obligé d'abandonner ce rêve.»

Divers comportements dans la délégation française

Parmi les 80 000 étrangers participants au Festival, certains ne se reconnaissaient pas vraiment dans l'Internationalisme.

«Au cours d'un arrêt devant une garde-barrière [en Allemagne, lors du voyage aller en train], nous assistons à un spectacle navrant, des gars en tête du train croient très malin de piller un pommier, et ensuite enveloppant ces pommes de petits drapeaux tricolores ils bombardent les Allemands au passage dans les gares.

A chaque arrêt dans les gares nous assistons à des manifestations assez diverses, certains chantent la Marseillaise ou insultent les Allemands tandis que, sans cesse retentit l'Inter, Marchons au pas... et que des gars distribuent des cigarettes aux Allemands qui ont tous une piètre allure de chien battu.»

«Depuis le matin [de l'arrivée du train en Tchécoslovaquie], *à chaque arrêt du train, nous faisons moisson de fleurs, branchages et garnissons au maximum le train. Toutes les délégations étalent leurs étendards. Ici il faut encore citer une anecdote malheureuse. Les Vietnamiens étalent fièrement leur drapeau, (3) un scout* [français] *passe, l'insulte, le déchire, le jette à terre et le piétine, réaction du Chinois qui lui saute dessus, d'autres scouts viennent à la rescousse de leur camarade.*

Mais dans le train la réaction des internationalistes ne se fait pas attendre et après quelques minutes de bataille, 8 scouts sont allongés sur le tapis, les autres n'en demandent pas plus et battent en retraite , puis le calme revenant ils viennent chercher leurs éclopés dont 2 fileront à l'hôpital en arrivant à Prague.»

«[Lors du voyage de retour] *Mes camarades de train sont assez sympathiques, sauf dès que l'on aborde la question politique et je me demande un peu, à les entendre discuter, ce qu'ils ont été faire à un Festival de la Jeunesse Mondiale... ce qui me rend rêveuse quand j'apprends qu'ils sont tous des professeurs agrégés de la Sorbonne... et ils raisonnent de façon tellement revancharde que j'en ai la sueur qui me coule dans le dos en pensant à notre pauvre paix... Ce sont ceux-là qui voulaient «disperser la population allemande aux 4 coins du monde.»»*

D'autres n'étaient là que pour bénéficier des conditions financières avantageuses du Festival. Certains petits malins, ayant appris que le train ne serait pas contrôlé à la Douane, ramenèrent des services de tables en cristaux de Bohême : ce trafic d'objets introuvables en France paya leur voyage !

Une rencontre internationale de jeunes

Le contexte politique est omniprésent : *«Les premiers drapeaux* [lors du défilé d'ouverture] *apparaissent : la Grèce et l'Espagne. Le Festival se déroulera sous la présidence d'honneur de ces deux nations, les seuls étant encore sous la botte fasciste (2).»*

Les pratiques religieuses, les coutumes, le niveau de vie des pays qui ne sont pas encore «de l'Est» : tout cela quitte la théorie ou la simple propagande pour prendre vie dans les contacts entre les jeunes.

«... une charmante Espagnole nous donne de précieux renseignements sur la triste vie des réfugiés et des Espagnoles en général qui ne veulent pas se plier devant Franco.»

Au hasard de ses promenades, le petit groupe de Françaises vérifie que les garçons sont tous les mêmes : *«Nous sommes une vingtaine de jeunes filles, jeunes femmes groupées autour de lui* [un gars avec lequel elles fraternisent], *et il est vraiment fier de ce harem»* et qu'il y a des imbéciles partout : *«... mais en route nous sommes accostés par un "mal mouché", un Turc qui insulte notre Bulgare et essaie de le provo-*

Mongols



quer en duel, mais à notre demande, il rebrousse chemin avec des passants rencontrés au hasard, et nous rentrons précipitamment chez nous.»

La variété des cultures amène quelques surprises.

«Le groupe mongol fut un des premiers arrivés à Prague. Ils attiraient tous les regards par la richesse de leurs costumes et, il faut bien le dire, l'originalité de leur type ethnique. Tous les autres touristes voulaient les prendre en photo, mais au début ils ne connaissaient pas ce genre d'expression [...] *et ils se sauvaient quand ils voyaient un appareil photo braqué sur eux.*

Mais des personnalités du Festival leur expliquèrent de quoi il s'agissait et par la suite tout le monde put les photographier.»

Les Français comptaient dans leurs rangs Hyacinthe Senghor qui, comme son nom l'indique, est noir.

Il parlait bien...

«Et pour clore la série [de discours officiels, lors d'une manifestation], *voici notre cher Hyacinthe, acclamé, et qui prononce un discours remarquable où il fait un pressant appel pour la libération des colonies, et surtout d'un peu d'humanité pour les populations noires et cela visiblement à l'adresse des Américains !!!»*

... et avait un solide sens de l'humour !

«Les habitants de ce bourg [Banská Bystrica] *n'avaient jamais vu de noir. Ils lui couraient après pour toucher ses cheveux, sa peau, les mamans lui amenaient leurs enfants pour voir le "Monsieur noir".*

Nous étions attablés à une terrasse, dégustant un pivo (5). A côté de nous, un groupe de Slovaques discutaient en nous montrant, si bien que nous étions sûrs que notre Hyacinthe était encore sur la sellette.

Tout à coup l'un d'eux se lève, s'approche, murmure quelques politesses, s'enhardit, pose quelques questions à Hyacinthe qui répond complaisamment, puis, dans un français acceptable, pose celle-ci : «Que mangez-vous ?».

Hyacinthe, ainsi que nous tous, a du mal à réfréner un éclat de rire, mais, prenant sur lui-même, d'un grand sérieux, il répond : «Eh bien,



Roumains.



Praha : défilé de clôture Albanie.



Indonésiennes.



Russes



Un groupe de Slovaques



Défilé de clôture du Viet-Nam.



Défilé à Bauska Bisthica.

le matin, un petit garçon de 8 ans, le midi 2 hommes comme vous, le soir une femme parce que c'est plus tendre et plus facile à digérer...» Notre homme pâlit, marmonne quelques excuses et ne comprenant pas bien s'il s'agit d'une blague ou de la vérité, bat prudemment en retraite.»

La fraternisation internationale ne fut pas qu'un simple slogan.

«[Lors d'une fête en soirée] *Le plus inattendu et le plus poignant des spectacles s'offre à notre vue : un feu de camp de quelques 30 000 types, tous de nationalités différentes où s'affrontent toutes les langues, toutes les races, où tout le monde oublie ce qu'il est pour n'être plus qu'un homme dans la multitude et où une fraternisation dans toute l'acceptation du mot, nous fait tout d'un coup oublier que nous sommes encore presque en guerre, et surtout fait flotter, par dessus tout, un illusoire espoir de paix.*

Les conséquences d'une entente mondiale se dessinent plus nettement que dans le plus complet cours de socialisme.

C'est la première fois, dans les annales de l'histoire du monde que cette révolution se réalise, et toute cette jeunesse la vit ardemment. Dans la sérénité du soir les chants s'élèvent. Entourant le feu, des noirs, puis les Hindous, puis les Russes, les Ukrainiens, nous font admirer les chœurs et leurs costumes.

On nous annonce le fils de Paul Robeson qui, avec les chants nostalgiques des noirs est longuement acclamé. Puis les tchèques formant un drapeau vivant [leurs vêtements colorés font que, vu de haut, le cortège dessine le drapeau tchécoslovaque] *nous font entendre un chœur parlé des plus original.»* etc...

«[Lors de la cérémonie de clôture] *Tout le monde, tous les étrangers sont sur la place, un échange massif d'autographes, de signatures s'effectue. Les gens achètent des cartes postales avec des timbres du Festival et les font couvrir de signatures.*

Je rencontre 2 espérantistes (6) qui me font cadeau d'un petit fascicule, que je fais à mon tour couvrir de toutes sortes d'écritures, arabe, hébreu, chinois, grec etc... Ma qualité de française me fait arrêter plusieurs fois et moi aussi j'écris quelques phrases d'allégresse sur les papiers qui se tendent vers moi.»

Ce fut pour Gaby Goetz un cocktail inoubliable d'affirmation politique ajiste, de tourisme, d'amitié et de fraternisation internationale, et d'émotions.

«Je fais le dernier voyage entièrement debout et je dévore des yeux le film magique qui défile devant moi et que je ne reverrai jamais... et quand je me retourne vers Baláz.e, j'en ai envie de pleurer.»

Gaby GOETZ

A suivre dans le prochain numéro

Notes

1- Baláz.e, près de Banská Bystrica, abrita une très importante zone de partisans et les allemands la détruisirent. Un effort particulier fut donc fait dans ce secteur.

2- Le soutien des Britanniques au gouvernement royal grec -dirigé par un social-démocrate- provoqua une guerre civile avec l'ELAS, mouvement communiste, jusqu'en 1949. Seule la mort de Franco en 1975 amènera la fin de la dictature espagnole.

Les délégations grecques et espagnoles n'étaient pas, bien sûr, officielles.

3- La Guerre d'Indochine venait de commencer (1946-1954).

5- Pivo : bière en tchèque. Elle était servie dans des chopes de un litre. Chacun payait son «pivo» à tour de rôle, car personne ne pouvait le boire entièrement et tous étaient limités financièrement !

6- Adeptes de l'espéranto, langue créée par le Docteur Zamenhof en 1887. C'est devenu un mouvement international. Gaby Goetz était membre du SAT-Amikaro, organisation espérantiste très à gauche.

Sources

Annuaire des Organisations Internationales, 1980.

Archives familiales.

Atlas des peuples d'Europe Centrale. – La Découverte, 1991.

HELLER-GOLDENBERG, Lucette. - Histoire des Auberges de Jeunesse en France, des origines à la Libération (1929-1945). – Nice : Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 1985.

Le Monde, août 1947, avril 1948

RAGEAU, J.P. – Prague 48, le rideau de fer s'est abattu. – Complexe, 1981.

RUPNIK, Jacques. – Histoire du Parti Communiste Tchécoslovaque. – Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1981. – 288 p.

The Youth of Czechoslovakia. – Orbis : Prague, 1947.

COMMUNISME ET FRANC-MAÇONNERIE EN FRANCE

Les débuts du XXe siècle ont vu à deux reprises, au sein du mouvement socialiste unifié de l'époque, la SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière) une frange de l'organisation vouloir interdire la double appartenance entre le socialisme et la franc-maçonnerie. Ces militants dénonçaient la cohabitation dans les loges entre des socialistes et des "bourgeois" et tous ceux qui étaient à leur service : préfets, magistrats, fonctionnaires de police et mouchards de tous ordres. Poussant plus loin, ils étaient convaincus que cette cohabitation ne pouvait qu'entraîner des compromissions, surtout au moment des campagnes électorales.

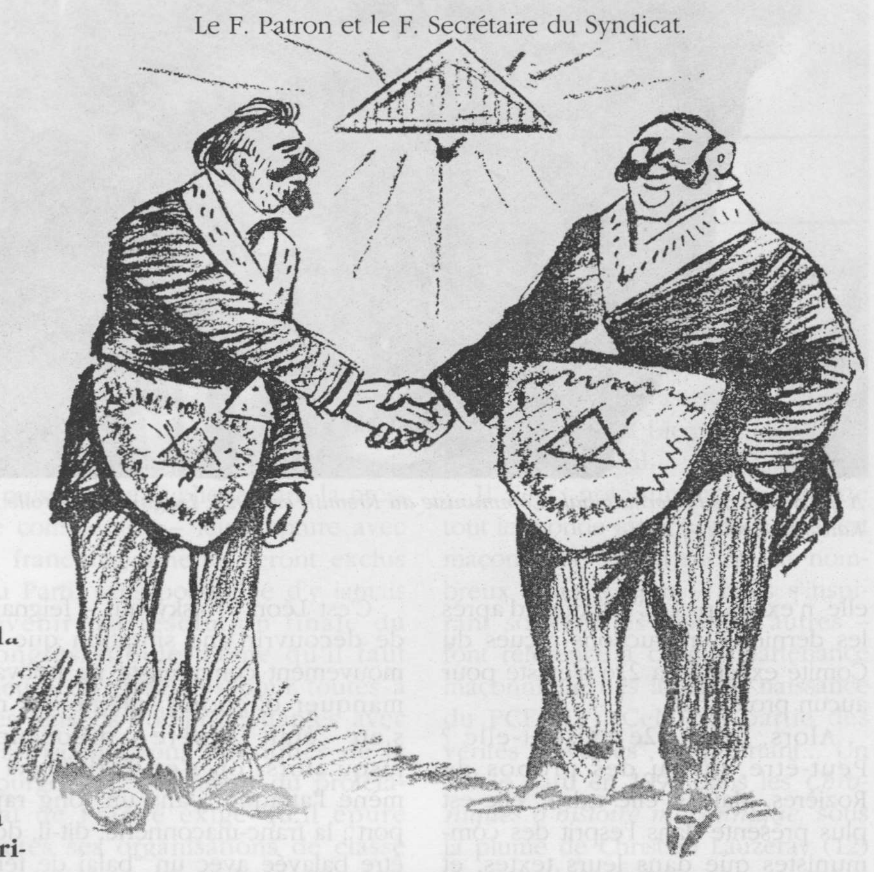
Pour eux, la franc-maçonnerie était un instrument au service de la bourgeoisie, plaçant au-dessus de tout la démocratie-panacée, la métaphysique des droits de l'homme, l'égalité théorique, le réformisme d'État. Cette société secrète ne permettrait jamais de transformer la société, tant son personnel et sa doctrine sont antisocialistes.

Deux congrès devront trancher, en 1906 et 1912. A chaque fois, les résultats seront nets, en laissant à chaque militant la possibilité d'appartenir aux organisations d'ordre philosophique, éducatif ou moral de son choix (1).

Le Parti socialiste ne se préoccupera plus officiellement de cette question, et il faudra attendre le début des années vingt pour que la nouvelle branche du mouvement ouvrier, le PCF né en 1920 au congrès de Tours, jette l'exclusive sur ses adhérents membres de la franc-maçonnerie. Encore la question ne sera-t-elle tranchée qu'en 1922, après le IVème congrès de l'Internationale communiste : alors, l'incompatibilité entre la qualité de membre du PCF et celle de franc-maçon sera établie avec netteté.

La cause était cependant entendue depuis bien des années avant.

Le F. Patron et le F. Secrétaire du Syndicat.



"La lutte de classes, c'est bon pour les profanes".

La scission de 1920 s'est faite autour des fameuses 21 conditions d'adhésion à l'Internationale communiste. A l'époque, on a parlé d'une mystérieuse vingt-deuxième condition, jamais rendue publique, évoquant l'incompatibilité entre maçonnerie et communisme (2). A défaut d'exister vraiment, on ne pouvait guère se faire d'illusion, tant les positions étaient tranchées. Moscou connaissait la situation dans de nombreux partis communistes, où l'influence de la maçonnerie était restée très importante, mais avait préféré attendre, laisser se dérouler la scission en 1920, puis agir le jour où...

Les francs-maçons communistes français ont même pu s'exprimer ès-qualités pendant un certain temps, tant que cela put servir la cause, pour rallier des indécis. A la veille du congrès de Tours, par exemple, le franc-maçon Laurent Rozières – initié en 1911 – prononce une conférence devant le "Groupe des francs-maçons du XIIIe, des communes et arrondissements limitrophes", pour expliquer son ralliement à la IIIe Internationale, tout à fait compatible avec son appartenance à la franc-maçonnerie. Cette conférence est publiée peu de temps après dans une plaquette qui porte cette mention sur sa couverture : "Cette brochure ne peut être vendue qu'à l'intérieur d'un Temple Maçonnique"(3). L'objectif est donc clair ! Rozières y dresse un panégyrique de la Révolution russe, dénonce les trahisons de la IIème Internationale, justifie la dictature du prolétariat. Il évoque les 21 conditions, "et même les 22". Son propos est alors le suivant : "J'avoue immédiatement que la 22e ferait naître en moi un cas très grave de conscience. Mais ce que nous savons, c'est qu'officiellement



A la tribune de l'Internationale Communiste au Kremlin en 1921. De gauche à droite : Sokolnikov, Serrati, Trotski, Paul Lévi, Zinoviev, Kalinine, Radek.

elle n'existe pas. C'est que, d'après les dernières instructions reçues du Comité exécutif, la 22e n'existe pour aucun prolétariat".

Alors, cette 22e existe-t-elle ? Peut-être, au vu des propos de Rozières. Mais, si elle existe, elle est plus présente dans l'esprit des communistes que dans leurs textes, et elle ne concerne pas le "prolétariat", qui reste pur, même s'il comporte en son sein des francs-maçons. Sont donc visés *a priori* ceux qui appartiennent aux autres couches sociales, à la bourgeoisie.

Cette question sera au centre des débats de 1922, avec cette fois une seule variante, mais de taille : c'est l'ensemble des francs-maçons communistes qui seront cette fois concernés, bourgeois ou prolétaires. Rozières lui-même choisira son camp en décembre 1922, en quittant la maçonnerie, une fois sa mission remplie ! (4)

Un balai de fer

Au IVe congrès du Komintern, qui se tient à Moscou du 5 novembre au 5 décembre 1922, il n'y eut pas de débat, pas de discussion...

C'est Léon Trotsky qui – feignant de découvrir une situation que le mouvement communiste ne pouvait manquer d'ignorer, même s'il ne s'en était guère préoccupé jusqu'alors, ou s'en était servi – mène l'attaque, dans un long rapport : la franc-maçonnerie, dit-il, doit être balayée avec un "balai de fer". Il était tout indiqué pour mener ce combat, car il connaissait de longue date la franc-maçonnerie, au moins à partir de lectures et de recherches. Emprisonné par le régime tsariste en 1898 à la prison d'Odessa, il a lu à l'époque tout ce qui lui tombait sous la main, citant entre autres, dans une lettre à Max Eastman rapportée par l'historien Pierre Broué, "beaucoup de livres sur la franc-maçonnerie et en relation avec eux sur l'histoire des guildes au moyen âge et des conditions sociales aux XVIIe et XVIIIe siècles" (5). Pierre Broué écrit aussi que le prisonnier travaillera pendant près d'un an sur la franc-maçonnerie, "dépouillant systématiquement revues et livres de tout bord, utilisant un cahier de mille pages numérotées au long desquelles il copie des passages empruntés aux documents qu'il lit, intercalant ses propres réflexions, de sa très fine écriture, sur la franc-maçonnerie et aussi sur la conception matérialiste de l'Histoire" (6).

Trotsky lui-même, dans son livre *Ma Vie* (7), a évoqué l'objectif de ce travail, malheureusement disparu ensuite : "Les articles des revues théologiques sur la franc-maçonnerie m'intéressèrent. D'où venaient ces étranges courants, me demandais-je. Comment l'expliquerait le marxisme ? (...) Durant plusieurs mois, je lus avec application des livres sur l'histoire des maçons. Pourquoi, dans quel but, des commerçants, des artistes, des banquiers, des fonctionnaires et des avocats avaient-ils décidé, depuis le début du XVIIIe siècle de s'appeler *maçons*, reconstituant le rituel d'une corporation du Moyen-Age ? D'où venait cette étrange mascarade ?"

Il remonte alors à la corporation d'autrefois qui, groupement de production, avait aussi "sa personnalité morale et ses moeurs". Mais, à la disparition de cette forme de société économique, la pensée s'est figée : "La révolution qui s'est produite dans la technique de notre production a été beaucoup plus puissante que celle qui a eu lieu dans la technique de notre pensée où l'on aime mieux rafistoler et retourner les vêtements que de faire quelque chose de neuf." Tout naturellement, la pensée de la franc-maçonnerie porte

pour lui l'empreinte d'un passé révolu, et sa conclusion est immédiate, cette fois tournée vers l'image qu'il se fait des francs-maçons de son temps : "Voilà pourquoi les parlementaires petits-bourgeois en France, s'efforçant d'opposer à la force dissolvante des rapports contemporains une certaine apparence de lien moral entre les hommes, ne trouvent rien de mieux que de revêtir un tablier blanc et de s'armer soit d'un compas, soit d'un fil à plomb. Et à vrai dire, en agissant ainsi, ils n'ont pas l'intention de construire un nouveau bâtiment, ils veulent seulement pénétrer dans l'antique édifice d'un parlement et d'un ministère."

Le cadre est posé, pour lui, dès cette période, et il mène l'attaque le 1er décembre 1922, à l'occasion du débat sur "la question française", sans doute la plus aiguë du congrès, car la situation française est jugée comme catastrophique par les soviétiques, qui dénoncent pêle-mêle – nous sommes quelques semaines après le difficile IIe Congrès du PCF qui a vu de nombreux affrontements : querelles de tendances, conflit des générations, etc. – la chute du recrutement, le régime des fractions, et d'autres péchés tout aussi graves. Surtout, Moscou pense que le parti français n'est pas réellement bolcheviste, mais reste un parti social-démocrate de gauche. Il faut le radicaliser, le soumettre. La lutte contre la franc-maçonnerie sera un des moyens utilisés, et présentera de nombreux avantages, car elle fera aussi éclater les différentes tendances en présence... dans la mesure où l'on trouve des francs-maçons à l'intérieur de chacune d'entre elles. Trotsky part donc à l'assaut, mêlant dans ses attaques contre la franc-maçonnerie la Ligue des droits de l'homme et du citoyen (8). Sous les applaudissements, il entend affirmer "l'incompatibilité complète et absolue, implacable, entre l'esprit révolutionnaire et l'esprit de la petite bourgeoisie maçonnique, instrument de la grande bourgeoisie !"

"Il faut un choc", lance t-il, un choc qui doit frapper ceux qui sont touchés, au premier rang desquels "les éléments intellectuels, dont les cerveaux sont pleins de réminiscences des situations par lesquelles ils sont passés (...) leur ligne n'est pas la ligne directrice qu'il faut à la classe ouvrière". Mais, dans l'esprit de Trotsky, il faut aussi frapper les "fonctionnaires du parti" qui se cachent honteusement, et "arrangent leur communisme de façon à le rendre convenable pour les frères bourgeois, acceptable pour cette société si délicate, aux nerfs si raffinés". Tous sont "des amateurs, des dilettantes, et parmi eux il y a beaucoup d'arrivistes" (9).

Ils doivent être éliminés, et Trotsky annonce contre eux une guerre impitoyable. Alors, le Congrès de l'Internationale communiste charge le Comité directeur du parti français de régler définitivement la question dans un délai très rapide. Ceux des militants qui, avant le 1er janvier 1923 n'auraient pas déclaré au Parti – puis rendue publique dans la presse communiste – leur rupture avec la franc-maçonnerie, seront exclus du Parti, sans possibilité d'y jamais revenir. La résolution finale du congrès stipule même qu'il faut mettre fin "une fois pour toutes à ces liaisons compromettantes avec les organisations politiques de la bourgeoisie. L'honneur du prolétariat de France exige qu'il épure toutes ses organisations de classe des éléments qui veulent appartenir à la fois aux deux camps en lutte". A côté des francs-maçons sont également visés les membres de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, eux aussi liés au radicalisme bourgeois.

Allant plus loin, ce texte se fait menaçant : "La dissimulation par quiconque de son appartenance à la franc-maçonnerie sera considérée comme une pénétration dans le Parti d'un agent de l'ennemi et flétrira l'individu en cause d'une tache d'ignominie devant le prolétariat" (10). Ceux qui accepteront de quitter la franc-maçonnerie ne seront pas pour autant absous de leurs fautes, puisqu'ils seront privés pendant deux ans de la possibilité d'occuper un poste important dans le Parti. Présentés dans la propagande communiste orthodoxe comme des intellectuels, des arrivistes, des privilégiés, ils devaient rentrer dans le rang, dans l'obscurité.

Le cas Frossard

Ces décisions du IVe Congrès de l'IC sont publiées dans *L'Humanité* du 7 décembre 1922. Le secrétaire général du PCF, Louis-Oscar Frossard – qui n'a pas assisté au Congrès de Moscou – est bien sûr visé, mais il n'est pas le seul.

Il l'est, notamment, parce que tout le monde est convaincu qu'il est maçon. Aujourd'hui encore, de nombreux livres sérieux – mais s'inspirant souvent les uns des autres – font référence à cette appartenance maçonnique dès avant la naissance du PCF (11). Cela fait partie des vérités "révélées", et pourtant... Un article paru en 1990 dans les *Chroniques d'histoire maçonnique*, sous la plume de Christian Lauzeray (12) met les choses clairement au point. Le premier secrétaire du PCF ne fut initié au Grand Orient de France



Caricature de Frossard.



Paul Vaillant-Couturier (à gauche) en compagnie de L.-O. Frossard (B.N.) au congrès de Tours en 1920.

(loge "L'Internationale") que le 24 février 1926. Il démissionnera de cette obédience le 13 janvier 1937. Avant son initiation, il avait donné quelques conférences dans des loges à partir de janvier 1923, c'est-à-dire après son départ du PCF : le 7 janvier 1923 sur la Russie des Soviets, le 12 février de la même année sur la politique nationale et internationale, le 31 janvier 1924 sur le programme et les doctrines communistes.

Il mène alors une bataille d'arrière-garde, en butte aux "majoritaires", c'est-à-dire aux hommes imposés par Moscou, même s'il joue un jeu ambigu, nombre de témoins insistent même sur le caractère fuyant de son caractère. Dans un article paru le 7 décembre dans *L'Humanité*, il se place encore sur le strict point de vue du mouvement communiste, et regrette que le congrès de l'Internationale communiste n'ait pas départagé les différentes tendances en présence "avec la sérénité nécessaire", et ne fait donc référence qu'aux problèmes internes du PCF.

Ce mois de décembre 1922 voit de nombreuses réunions se tenir au sein du PCF. Quand, par exemple, le Comité directeur du Parti se prononce sur l'approbation de décisions de Moscou, Frossard vote pour (13).

Des rencontres de conciliation sont organisées. Ainsi, le 21 décembre : menée par l'avocat communiste et maçon Antonio Coen, ancien secrétaire adjoint du Parti après le Congrès de Tours, une délégation demande au Comité directeur du PCF d'ajourner l'exécution des décisions sur la franc-maçonnerie et la Ligue des droits de l'homme jusqu'au prochain congrès de l'IC. Peine perdue ! Alors, Antonio Coen, pourtant militant communiste de renom, quittera le PCF en janvier 1923 (14) comme bien d'autres, mais il sera souvent difficile de savoir s'ils partent ou non à cause de leur appartenance maçonnique, car leurs départs seront présentés par rapport aux décisions de Moscou, au fractionnisme, au non-respect de la démocratie, à la rébellion contre une juste cause.

Début janvier, Frossard et de nombreux autres quittent le Parti communiste, et ce départ est salué par *L'Humanité*, dans son édition du 8 janvier, dans un savant amalgame : "Le quatrième congrès mondial, en obligeant notre Parti à rompre des liens secrets et honteux qui le liaient encore à la bourgeoisie, a porté le bistouri au bon endroit, l'abcès crève et se vide. Le Parti se débarrasse d'un grand nombre de francs-maçons, d'arrivistes, et de petits et gros bourgeois qui voulaient s'en servir et non le servir. Les cadres du Parti s'épurent."

Les "majoritaires" triomphent, qui pensent que Moscou ne peut pas se tromper. Ils l'écriront bien des années plus tard encore. Ainsi André Ferrat, qui évoque en 1931 – il est encore un cadre important du PCF – ce IVe Congrès de l'IC : "Les débats de la commission française montrent avec une clarté aveuglante que, par l'intermédiaire de cette association secrète, la bourgeoisie avait profondément pénétré dans le Parti. Les francs-maçons membres du Parti faisaient dans nos rangs la politique de la bourgeoisie radicale dont le but était de se servir du Parti comme d'une aile gauche au cours de leurs intrigues parlementaires et gouvernementales. Ce processus de "noyautage" était poussé si loin et si habilement que, comme par hasard, sur trois secrétaires du Parti, deux, Ker et Soutif, reconnaissaient leur appartenance à la franc-maçonnerie. Quant au troisième, Frossard, il attendra d'être hors du Parti pour dévoiler son affiliation aux loges maçonniques" (15). Comme tant d'autres, Ferrat se trompe sur Frossard. Mais là n'est pas l'essentiel.

Dans son livre *De Jaurès à Lénine* (16), Frossard reviendra en 1930 sur cet événement, dans un chapitre intitulé "Dans l'engrenage des 22 conditions". Pas une seule fois – mais qui s'en étonnerait ? – il ne met en avant sa qualité de franc-maçon. Il commente les décisions de Moscou, et leurs implications pour la France, il ne cite qu'un nom, celui de Ker, déjà rencontré dans le texte d'André Ferrat, qui fut secrétaire adjoint du PCF, et choisit de se plier, en renonçant à ses activités maçonniques (17). Il stigmatise ce diktat, et

ses conséquences pratiques pour ceux, maçons comme membres de la Ligue des droits de l'homme, qui s'y soumettraient en choisissant de rester au PCF. Leurs noms devraient être publiés dans *L'Humanité* : "on les livrait avec une magnifique inconscience à la vindicte de la bourgeoisie (...) Le patron peut les jeter à la rue, l'État les brimer, les révoquer, les poursuivre. Mêlés obscurément au mouvement communiste, qui ne leur demande pas tous les jours d'être des héros, la publicité faite autour de leur nom risque d'entraîner la perte de leur emploi. Un parti qui a le sens des responsabilités ne les invite à courir ce risque qu'en cas d'absolue nécessité. Le notre acceptait, sans barguigner, de livrer ligueurs et maçons au patronat et à l'État".

L'intérêt "sacré" d'un socialisme présenté comme en construction primait tout, transcendait les destinées individuelles. On en a vu bien d'autres exemples – parfois tragiques – dans l'histoire du communisme international.

D'hier à aujourd'hui

Cette position d'hostilité à la franc-maçonnerie restera longtemps la doctrine "officielle" du PCF, à la différence d'autres Partis communistes occidentaux, tel le Parti belge (18), avec cependant la nécessité d'introduire quelques correctifs, en fonction des périodes concernées.

On peut constater, par exemple, dans les années trente, celles des débuts de la lutte contre le fascisme et le nazisme, une ouverture du communisme occidental vers la maçonnerie, nouvelle politique comparable à celle de la "main tendue" offerte aux catholiques en 1936. Après guerre aussi, au moins jusqu'à la guerre froide, la normalisation est de règle, et des lettres sont échangées entre le Grand Orient de France et le PCF (19). Mais la philosophie générale reste la même, et la méfiance est toujours de règle, d'autant que dans tous les pays sous influence communiste, la franc-maçonnerie ne sera jamais autorisée, avec une seule exception, celle de Cuba.

Aujourd'hui encore, pour la France, le sentiment est partagé. Le quotidien communiste *L'Humanité* publie régulièrement les communiqués et textes publics de l'obédience maçonnique qui s'extériorise le plus, le GODF. Le candidat communiste à l'élection présidentielle, Robert Hue, est venu il y a quelques semaines "plancher" au GODF, en présence du Grand-Maître Patrick Kessel. Mais le changement est-il pour autant aussi profond ? Il n'y a plus d'interdiction formelle de fréquenter les loges, mais combien de communistes ont été initiés ? Les anathèmes publics ne sont plus de mise. Les militants savent que dans les moments forts de la vie du pays, par exemple ceux où les libertés sont menacées, ils peuvent faire un bout de chemin avec les maçons. Mais quelques conversations ici ou là avec des communistes "de base" incitent à penser qu'ils portent aujourd'hui encore un regard négatif sur la franc-maçonnerie, ou estiment que la franc-maçonnerie – en qui ils ne peuvent que voir une institution prétendant regrouper une élite républicaine, cooptant ses membres, leur demandant des cotisations assez élevées – ne les concerne pas.

Denis Lefebvre

(1) Pour plus d'information sur cette question, se reporter à une étude du même auteur parue en mars 1995 dans le n°20 de la revue *Panoramiques*, sur "Socialisme et franc-maçonnerie à l'aube du 20e siècle".

(2) Cette question a été évoquée rapidement en 1920 au cours du IIe Congrès (15 juillet - 6 août 1920) de l'Internationale communiste, semble t-il à partir d'une proposition de Serrati. Mais aucune décision ne semble avoir été prise. Cf. Compte-rendu du IIe Congrès (15 juillet - 6 août 1920) de l'Internationale communiste, Petrograd, Imprimerie d'État, s.d.

(3) Laurent Rozières, *Pourquoi j'ai adhéré à la IIIe Internationale*, conférence sténographiée du 17 novembre 1920, sd, 20 pages.

(4) L'instituteur Laurent Rozières (1889-1955) est pour cette question des rapports entre communisme et franc-maçonnerie l'exemple même du "sous-marin", si fréquent dans la vie du mouvement communiste. Initié le 24 mai 1911 par la loge "L'Équité" (GODF, Pantin), il rejoint le communisme au Congrès de Tours. Il sera même un temps membre du Conseil national communiste. Au sein de la franc-maçonnerie, à côté de la conférence déjà citée, il en prononcera de nombreuses autres dont une, le 10 avril 1921, sur le thème : "Un franc-maçon peut-il être communiste", dont le texte n'est pas connu. Il a été membre des loges "Diderot" (Grande Loge de France), "L'Équité" (GODF) et "Jean Jaurès" (GLF), qu'il quittera respectivement en janvier 1922, le 20 décembre 1922 et le 27 décembre 1922.

(5) Lettre citée par Pierre Broué, *Trotsky*, Fayard, 1988, p. 56.

(6) Pierre Broué, *op. cit.*, p. 58.

(7) Léon Trotsky, *Ma vie*, tome 1, Éditions Rieder, Paris, 1930, pp. 188-192.

(8) On retrouve ici un autre point du débat au sein de la SFIO du début du siècle. Les opposants à la franc-maçonnerie d'alors s'en prenaient aussi à la Ligue des Droits de l'Homme, association présentée comme bourgeoise. Le Parti à lui seul devait pouvoir couvrir tout le champ de l'activité humaine. L'argumentation est la même au sein du PCF.

(9) Toutes ces citations sont extraites du discours prononcé le 1er décembre 1922 par Léon Trotsky, et reproduit dans *Le mouvement communiste en France (1919-1939)*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1977, pp. 220 et suivantes.

(10) In *IVe Congrès communiste mondial. Résolutions*, Librairie de l'Humanité, Paris, 1923, pp. 33 et suivantes.

(11) Ainsi Michel Dreyfus (*PCF. Crises et dissidences*, Complexe, 1990, p. 19). Ou encore Pierre Daix, qui a écrit, à propos de la fameuse 22e condition : "Tant qu'on a pu croire la présence de Frossard nécessaire, pourquoi sortir cette clause ?" (*Les Hérétiques du PCF*, Robert Laffont, 1980, p. 57). Mais il en est bien d'autres.

(12) "Dissidents communistes et francs-maçons de la Seine de 1920 à 1940", n°43, 1990, pp. 69-82.

(13) 15 voix se prononcent pour l'adoption des décisions du Congrès, 4 contre. Cf. Philippe Robrieux, *Histoire intérieure du Parti communiste*, tome 1, Fayard, 1980, p.127.

(14) Antonio Coen (1885-1956) appartenait à la Grande Loge de France depuis le 26 juillet 1909 (loge "Minerve"). Il fut un des artisans du ralliement de la SFIO à Moscou, en 1920. S'il resta à gauche après 1923, il concentrera l'essentiel de ses activités sur la franc-maçonnerie, devenant même, après la Seconde guerre mondiale, Grand Maître de la Grande Loge de France.

(15) *Histoire du Parti communiste français*, Bureau d'Éditions, Paris, 1931, p. 122.

(16) *Éditions de la "Nouvelle revue Socialiste"*, Paris, 1930, pp. 205 et suivantes.

(17) De son vrai nom Antoine Keim, Ker accepte en effet la motion du congrès de Moscou. Il quitte la franc-maçonnerie, et s'applique à lui-même les points les plus draconiens de cette motion, en démissionnant au même moment des organismes dirigeants du PCF, et de la direction de la rubrique "Vie économique et sociale" de *L'Humanité*. Mais il est maintenu à ce dernier poste sur décision de Jules Humbert-Droz. Il avait donné suffisamment de gages à Moscou. Ker décède en juillet 1923 d'une hémorragie cérébrale. Quelques mots sur Jules Humbert-Droz (1893-1971) paraissent ici nécessaires. Celui qui fut "L'œil de Moscou", appliquant ans état d'âme apparent toutes les décisions de Moscou, avant d'être exclu du PC Suisse en 1941, fut lui-même... franc-maçon de 1911 à sa démission en 1928.

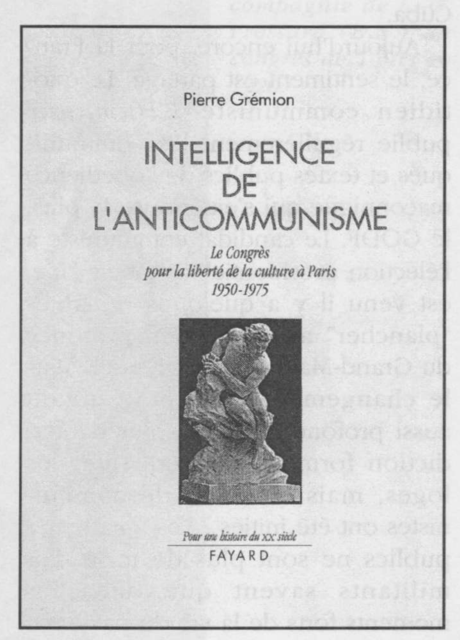
(18) Cf., sur ce point, l'étude de Paul Van Praag, *Communistes et francs-maçons*, parue dans le numéro déjà cité de *Panoramiques*. Ce texte a été initialement publié dans le n°193 (février - mars 1994) de la revue Belge *Cahiers marxistes*, consacré au thème général : "Etre de gauche et maçon". Cet excellent numéro mérite une lecture attentive.

(19) Cf. Guy Vinatrel, *Communisme et franc-maçonnerie*, Les Presses Continentales, 1961, pp. 131 et suivantes.

On peut sans difficulté imaginer les réactions qu'aurait provoquées un tel titre il y a seulement une dizaine d'années. Il retrace l'histoire du Congrès pour la Liberté de la Culture, le Kongrès de la Kulture de Koestler comme l'appelait *L'Observateur.* C'est un beau livre qui vient de paraître sur ce Congrès. Congrès est à l'origine de *Preuves*, l'une des meilleures revues qui traversa la France des années cinquante et soixante, dans laquelle on retrouve des grandes plumes tels Manès Sperber, Boris Souvarine, Margarette Buber-Neumann, François Fejtö, Raymond Aron, Arthur Koestler, Czelaw Milosz ou bien encore les anarchistes Louis Mercier Vega ou André Prudhommeaux.

L'histoire du Congrès remonte à l'automne 1949. De nombreux intellectuels furent effrayés par les progrès du communisme et la fascination qu'il engendrait chez des hommes de culture comme Thomas Mann ou Albert Einstein (1). Face au terrorisme intellectuel que menaient les différents Partis communistes en Europe, il fallait mettre en place des contre-feux et démontrer le caractère totalitaire du communisme. Pierre Grémion présente quatre groupes ou dimensions qui sont à l'origine du Congrès pour la Liberté de la Culture. Les anciens communistes qui ont vécu "de l'intérieur" le drame que le communisme pouvait représenter, les anciens issus de la Résistance non communiste, les fédéralistes européens et les émigrés de l'Europe de l'Est, auxquels viennent s'ajouter les anciens trotskystes et l'extrême gauche non communiste et/ou libertaire, les socialistes et les Résistants de la France libre.

De la Réunion de Berlin est issue une première déclaration, *Le Manifeste aux Hommes Libres*, qui en quatorze points définit «une liberté relative face à une tyrannie totale». Ce Manifeste est rédigé par deux habitués de la politique, rompus aux méthodes de "l'agit-prop" qu'ils pratiquaient lorsqu'ils faisaient partie du réseau Münzenberg : Arthur Koestler et Manès Sperber (2). Leur texte fut quelque peu modifié, mais le Congrès était né. Si le congrès était international sa section française fut l'une des plus actives (l'étude de Pierre Grémion ne porte que sur la section française). Dès les premiers mois, une liste de publications est envisagée, comme par exemple les textes de Rosa Luxembourg censurés à l'est. Un des objectifs du Congrès et de sa revue *Preuves* était de



contrecarrer les comportements communisants de Sartre et de ses amis, ou le programme scientifique de l'UNESCO, qui était fortement influencé par le soviétisme. Un autre des objectifs du congrès fut l'accueil des intellectuels qui franchissaient le rideau de fer, comme Czelaw Milosz.

A partir de 1952, les activités du congrès étaient fixées. Des colloques, des conférences internationales et des séminaires se déroulaient régulièrement, durant lesquels les intervenants exposaient la situation économique, sociale et politique de l'Union soviétique et dans ses satellites. Régulièrement des actes étaient publiés ou donnaient lieu à de longs comptes rendus dans *Preuves.*

1956 fut une année cruciale et charnière. Les effets de la conférence de Bandoung commencaient à se faire sentir, à l'Est le rapport secret de Khrouchtchev était connu, des mouvements avaient lieu en Pologne. Puis vint l'Insurrection hongroise, une "Révolution antitotalitaire". Les membres du congrès s'employèrent avec l'energie du désespoir à aider les Insurgés hongrois. Témoin l'appel que le congrès lança : «... Tous les écrivains, artistes et savants groupés au sein du congrès conjurent les Nations unies, "au nom de la conscience universelle", de prendre les mesures d'urgence pour sauvegarder la liberté et l'indépendance du peuple hongrois et assurer la protection de ce peuple héroïque devant la répression brutale et la terreur des armées soviétiques.(3)» Durant les deux années qui suivirent les membres du congrès s'employèrent à accueillir les réfugiés hongrois.

Par la suite le congrès continua son activité antitotalitaire, organisant ou participant aux différents débats qui traversèrent la société. Le Congrès atteignait son apogée, de nombreux intellectuels se pressaient pour écrire dans *Preuves.* Jusqu'au jour, où le scandale éclata : le Congrès pour la Liberté de la Culture était financé par la C.I.A. par le biais de l'entreprise Irwin Brown, au même titre que Force ouvrière . Dès lors, *Preuves* était mis au ban, par une partie de la gauche française. Pourtant, *Preuves* avait critiqué l'attitude américaine et sa politique internationale. Mais, l'occasion était trop belle. La revue disparut à la fin de l'année 1968. Des réseaux étaient nés et le combat antitotalitaire continua, même si lorsque Alexandre Soljénytsine publia *L'Archipel du Goulag*, une fois encore une partie de la gauche française le critiqua très vivement, il ne fallait pas désespérer Billancourt...

Ce livre est un très bon ouvrage, cependant il comporte quelques faiblesses, on aurait aimé en savoir plus sur les affinités intellectuelles des participants. De même les portraits de Boris Souvarine et de Louis Mercier Vega (4) sont un peu décevants. Tous les participants du congrès choisirent de mettre leur intelligence au service de l'anticommunisme. En effet, face à l'hydre totalitaire, la résistance intellectuelle au communisme fut l'un des combats majeurs de cette période.

Sylvain BOULOUQUE

Paris, Fayard, 1995, 645 p., 240 Francs.

(1) Pour prendre un autre exemple, Pierre Drieu La Rochelle écrivit à son frère avant de mettre fin à ses jours : « Maintenant quelque chose de ces valeurs sera représenté par la Russie [à Hitler et à Napoléon], je ne crois plus qu'au communisme ne pouvant plus croire au national-socialisme. Mais j'ai trop combattu le communisme en Europe, pour souhaiter même m'y rallier à la dernière heure. Je salue le communisme, mais en m'en allant, et puis je ne goûte guère les communistes français». Journal, Paris, Gallimard, 1992 p. 560.

(2) Sur Arthur Koestler, cf *Oeuvres Autobiographiques*, Edition établie par Phil Casoar, Paris, Robert Laffont, 1994. Sur Manès Sperber cf, *Gavroche* N°75-76.

(3) Les surréalistes de leur coté lancèrent un appel qui se concluait par "les fascistes sont ceux qui tirent sur le peuple", Raymond Aron rappelait, quant à lui que « La seule contre-révolution qui ait eu lieu est celle que les autorités soviétiques ont opérée quand, avec les forces armées d'une supériorité numérique écrasante, elles ont remplacé le régime socialiste mais démocratique qui était en train de se former en Hongrie par un Etat policier.»

(4) Cf, *Boris Souvarine, le premier désanchanté du communisme* de Jean Louis Panné, Paris, Robert Laffont, 1993. Et sur Louis Mercier Vega sa notice due à Charles Jacquier dans, *Dictionnaire Biographique du mouvement ouvrier français*, t. 36, Paris, Ed. Ouvrières. Pierre Grémion présente Mercier comme un ancien des Brigades internationales alors qu'il était membre de la colonne Durruti, d'autre part Mercierde son vrai nom Cortvrint, qui dans l'entre deux guerres militait dans les rangs anarchistes sous le nom de Charles Ridel, n'est pas le fils de paysans chiliens mais est issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie belge.

Rencontre avec des auteurs

● François Furet



Spécialiste incontesté de la Révolution française, François Furet vient de publier un maître livre, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au vingtième siècle* (Édition Robert Laffont/Calmann-Lévy, 580p., 149 F.), il a accepté de répondre à nos questions.

Gavroche : Dans les deux premières parties de votre livre vous analysez la naissance des deux plus grands maux du vingtième siècle comme issus de la passion révolutionnaire et de la guerre. Peut-on dire à la manière de Jorge Semprum (1) que le bolchevisme et le fascisme sont nourris d'une même haine de la démocratie qui « qualifiée de "formelle", de "décadente", de "bourgeoise", de "capitaliste" ou "d'enjuivé", [...] aura été pendant la première moitié du siècle l'ennemi principal des plus importants théoriciens européens de la politique à quelques exceptions près » ?

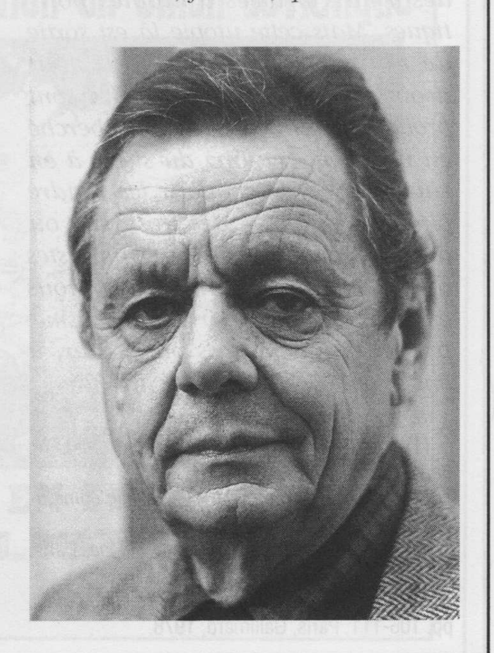
François Furet : *Oui, je pense que si l'on se place du point de vue de l'économie des passions, bolchevisme et fascisme puisent largement à la même source : la haine de la démocratie bourgeoise, assimilée au règne de l'argent, et le ressentiment égalitaire, qui s'alimente au contraste entre l'égalité proclamée des citoyens et l'inégalité sociale réelle. Les deux philosophies sont différentes, et même contradictoires, puisque le marxisme vient de la philosophie des Lumières, médiatisée par Hegel, alors que le fascisme sort plutôt du vitalisme post-nietzschéen ; le premier est un universalisme d'inspiration démocratique, le second une exaltation du particulier, sous la forme nationale ou raciale. Mais le problème qu'ils cherchent tous deux à résoudre est le même : détruire et dépasser l'individualisme bourgeois au nom d'une vraie communauté. Et si l'on descend du ciel des idées à la terre où se fait l'histoire réelle, bolchevisme et fascisme d'une part partagent un même ennemi, et d'autre part mobilisent des sentiments et des passions comparables, comme le mépris du droit, l'assimilation de la politique à la guerre, le culte du parti, l'adoration du chef, la haine du christianisme.*

G. : Le 21 juin 1923, Karl Radek dans un discours lors d'une session de l'exécutif élargie de l'Internationale communiste, fit l'éloge du *"Pèlerin du Néant (2)"*, Schlageter, un jeune nationaliste allemand, tué par les Français, il exalta ses vertus révolutionnaires. Ce discours n'est-il pas l'illustration d'une des ambiguités fondamentales du communisme face aux mouvements nationalistes et fascistes ?

F. F. : *Oui, ce fameux discours de Radek illustre de façon exemplaire l'utilisation délibérée du nationalisme par le communisme, dès la période pré-stalinienne de la révolution soviétique. Dans les années 1920, et même jusqu'à l'avènement d'Hitler, le nationalisme allemand a été constamment caressé par l'Internationale communiste, au nom de la lutte contre Versailles. En URSS même, Staline a conquis le pouvoir sous le drapeau du "socialisme dans un seul pays", en flattant le chauvinisme russe : il est d'ailleurs souvent considéré par l'extrême droite allemande, à cette époque, comme un grand chef national. Il ne fait aucun doute que le bolchevisme n'a cessé de canaliser à son profit les passions nationalistes, chaque fois que la situation lui en offrait l'occasion.*

G. : Margarete Buber-Neumann dans son livre consacré à Miléna Jesenká (3), l'ancienne amie de Franz Kafka, rapporte ses propos : «elle disait sans ambages à qui voulait l'entendre que l'Occident pardonnerait à un Staline vainqueur tous ses crimes antérieurs, lui laissant le champ libre pour d'autres forfaits. Le national-socialisme et le communisme, disait-elle, sont deux vins du même tonneau ». Malgré les nombreux avertissements qui ont pu exister avant guerre, que ce soient les articles de Boris Souvarine, l'attitude du Guépéou en Espagne ou bien encore le pacte Hitler-Staline, comment se fait-il que le communisme ait réussi à conserver le monopole de l'idée et de la lutte antifasciste et que des propos comme ceux de Miléna n'aient pu être entendus ?

F. F. : *En effet, le communisme soviétique a survécu, dans l'imagination politique des hommes du vingtième siècle, à tout ce qu'on a pu savoir à son sujet, aux différentes époques – et on a pu savoir la vérité très tôt. C'est, je crois, qu'il a réussi à*



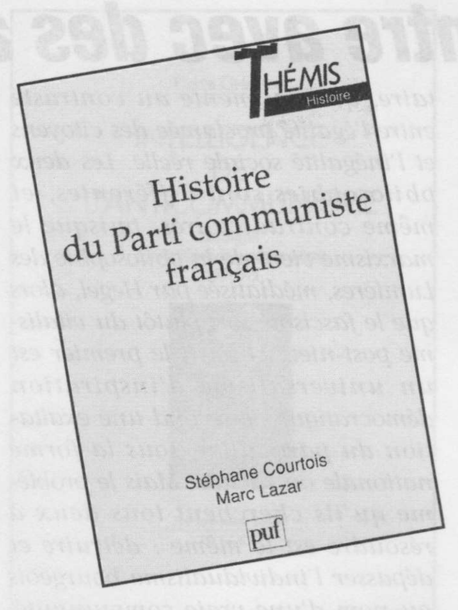
incarner l'idée révolutionnaire, inséparable pour tant d'Européens, – les Français en premier lieu – de l'idée de démocratie : or la révolution est une croyance, indépendante de l'observation des faits, et portée pour survivre à la dénégation des faits. Et si l'on veut comprendre le parcours de cette croyance au long siècle, il faut tenir compte des différentes conjonctures qui ont paru la valider (négativement) : la grande dépression du monde capitaliste au début des années 1930, la lutte antifasciste ensuite, la guerre enfin. Au fond, la vérité sur le régime soviétique ne prendra consistance que lorsqu'elle aura été dite, successivement, par deux secrétaire généraux du PC de l'URSS, Khrouchtchev et Gorbatchev.

G. : Voilà cinq ans que le mur de Berlin est tombé, même si le communisme reste encore présent sous diverses variantes dans de nombreuses parties de la planète, peut-on dire à la manière de Milan Kundera (4), dans *le Livre du rire et de l'oubli* que la ronde macabre aux allures festives du communisme est enfin rompue ?

F. F. : *Oui, je crois que l'illusion communiste ne peut pas survivre à la fin du régime et de l'Empire qui lui ont servi de support. Ses traits spécifiques, comme la mission émancipatrice de la classe ouvrière, la science marxiste-léniniste de l'histoire, le parti-Etat, me paraissent bien morts – ce qui ne signifie pas obligatoirement que nos sociétés vont vivre désormais privées d'utopies politiques. Mais cette utopie là est sortie de notre histoire. Ceux qui vont avoir le plus de mal à l'admettre sont probablement ceux qui ont cherché en vain tout au long du siècle à en ravauder les traits pour les rendre plus "humains" – des troskystes ou des boukhariniens aux gramscistes ou aux eurocommunistes. Ils nous expliqueront que leur communisme, puisqu'il n'a jamais pu exister, a encore de beaux jours devant lui.*

(1) *Mal et Modernité : le travail de l'histoire*, Paris, Climat, 1995, p. 13
(2) Discours reproduit dans le *Bulletin communiste*, n°30, 26 juillet 1923.
(3) Margarete Buber-Neumann, *Miléna*, Paris, Ed. du Seuil, 1986, p. 231
(4) Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli*, pp. 106-111, Paris, Gallimard, 1978.

● Stéphane Courtois



Gavroche : Votre ouvrage est la première synthèse sur l'histoire du Parti communiste français depuis l'ouverture des archives de Moscou et des archives centrales du P.C.F.. En quoi ces nouveaux matériaux confirment-ils, ou infirment-ils les précédentes approches historiques ?

Stéphane Courtois : *L'ouverture des archives de Moscou constitue une véritable révolution documentaire qui bouleverse les études sur le communisme. Depuis la fin des années cinquante, celles-ci étaient fondées sur les sources publiques – presse communiste et non communiste, témoignages etc –, en général biaisées par les soucis de propagande et de contre propagande. Les archives internes au mouvement communiste étaient rares, et quasi nulles pour la part internationale du PCF. En conséquence, les "preuves" historiques étaient la plupart du temps indirectes. Un travail de recoupement et de déduction permettait d'établir une certaine vision du communisme français et international, mais nous ne disposions d'aucun éclairage fiable sur les prises de décision, leur mécanisme, leurs motivations.*

Grâce aux archives de Moscou, nous avons enfin accès à deux sources majeures. D'une part les archives mêmes du PCF entre 1920 et 1943-44 ; plusieurs milliers de dossiers, auxquels s'ajoutent les dossiers biographiques de plusieurs milliers de cadres communistes français d'avant guerre et les dossiers biographiques des Français enrôlés dans les Brigades internationales. D'autre part, nous pouvons accéder aux archives centrales de l'Internationale communiste et du Kominform qui nous permettent d'étudier l'insertion du PCF dans le mouvement communiste international de 1920 à 1956.

Les conditions sont désormais réunies pour engager une véritable histoire du PCF. Non que le travail effectué depuis trente ans – en particulier depuis la thèse fondatrice d'Annie Kriegel en 1964 sur la naissance du PCF – ait été inutile ou erroné. Il était dans l'ensemble solide et argumenté et se trouve confirmé par les archives ; d'ailleurs, sans ce travail initial, il serait impossible d'aborder les archives de Moscou qui sont fort complexes et dont l'exploitation demande une très bonne connaissance préalable du mouvement. Mais, aujourd'hui, les archives de Moscou apportent en grande quantité des documents incontestables qui éclairent tous les recoins de cette histoire, tant sur le plan politique, que de l'organisation ou des hommes. La seule lacune importante reste la fermeture des archives des secrétaires généraux du PC soviétique, en particulier celles de Staline, qui nous empêche de disposer d'un éclairage sur l'instance suprême du système communiste mondial.

Ces archives constituent une révolution au niveau de l'établissement des faits. Le système communiste a toujours été un système secret qui masquait les ressorts et moyens réels de son action ou tentait de les camoufler par une habile propagande, qu'il s'agisse du Komintern et Kominform, ou de l'URSS elle-même. Aujourd'hui, ces faits apparaissent par milliers – dates de réunions, participants à ces réunions, décisions réellement adoptées, objectifs effectifs du mouvement, organisations clandestines, rôle du financement par Moscou, connexion du mouvement communiste et des services soviétiques du renseignement et de la diplomatie etc... Cette masse de faits inédits fonde une nouvelle histoire

du PCF et du mouvement communiste international, même si certains esprits chagrins, dans la continuité de l'historiographie communiste, méprisent et dénigrent cette indispensable étape "positiviste" du travail des historiens.

Car, le premier enseignement de ces archives est la découverte pour certains, la confirmation pour d'autres de l'existence d'un formidable dispositif de révolution et de subversion internationale qui repose sur une ambiguité majeure : le PCF a appartenu à un dispositif international qui répondait à la fois à un mouvement animé par une idéologie révolutionnaire et communiste, et à un parti/Etat, l'URSS. Dès le milieu des années vingt, ce dispositif a été commandé par un groupe dirigé par Staline, puis dès le début des années trente par Staline seul. On constate dans les archives une véritable osmose, au sommet du dispositif, entre les directions des PC, la direction du Komintern, et les directions des différentes instances soviétiques – le PC soviétique, la diplomatie, la police politique (NKVD, KGB), le renseignement militaire. Tous ces services échangent en permanence des notes et transmettent des ordres qui, en dernière instance, répondent toujours aux intérêts du parti/Etat soviétique.

G. : Le P.C.F. s'est constitué au travers de crises, d'exclusions, de démissions. Mais, fondamentalement, qu'est-ce qui lui a permis de durer malgré ces crises ?

S. C. : *Le PCF est un cas fascinant parce qu'unique. Il a été le seul parti communiste qui ait été, dans une continuité historique significative, un parti stalinien de masse. Le PC allemand l'a été, mais seulement jusqu'en 1933, date de sa destruction par Hitler. Le PC espagnol l'a été, mais seulement entre 1936 et 1939, date de sa destruction par Franco. Le PC italien l'a été, mais seulement après 1945. Le PCF, lui, l'a été dès la fin des années vingt à l'état de secte, puis à partir de 1934-35 comme parti de masse, renouvelé dans la Résistance, et triomphant à la Libération. Sa direction strictement stalinienne, mise en place en 1931, avait été si judicieusement choisie par Staline et Manouilski – l'homme de Staline dans le Komintern – qu'elle officia sans discontinuer pendant près de quarante ans, seulement interrompue par la mort de Maurice Thorez en 1964, et de Jacques Duclos puis Benoit Frachon en 1975.*

LE PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS
présente
LES LENDEMAINS QUI CHANTENT
UN FILM D'EMOTION DE VERITE ET DE GRANDEUR FRANÇAISE

Ce sont précisément les crises qui ont secoué le PCF entre 1921 et 1934 – date de la dernière grande crise interne avec Doriot – qui ont permis au Komintern de sélectionner soigneusement les hommes au profil voulu : des croyants fanatiques en l'URSS et en Staline, mais aussi des hommes ayant de réelles capacités politiques, Thorez comme stratège, Duclos comme propagandiste et spécialiste de la politique "politicienne", Frachon comme homme de masse assurant l'implantation dans la classe ouvrière grâce au travail syndical.

C'est la constitution d'un noyau stalinien solide qui a permis au PCF de traverser tous les coups de chien – les pactes germano-soviétiques d'août et septembre 1939, la période 1939-41, la guerre froide entre 1947 et 1953 – pour mieux renaître de ses désastres.

G. : Le P.C.F. a pris une place considérable dans la vie politique – son influence dépassait les limites du parti lui-même. Quels sont les grands moments qui l'ont fait entrer dans la société française ? En même temps vous indiquez que le P.C.F. a longtemps fonctionné en «contre société». Comment expliquez vous l'interaction de ces deux phénomènes ?

S. C. : *Le PCF est vraiment entré dans la société française à partir de l'été 1934, et surtout au moment de son double triomphe électoral, aux municipales de 1935 – avec la constitution de la banlieue rouge parisienne – et aux législatives de 1936 (72 députés), et des grèves de mai-juin 1936. Grâce à un changement radical de politique voulu par*





"JAMAIS ÇA EN FRANCE"
Votez SOCIALISTE S.F.I.O.

Affiche du parti socialiste. 1951.

le Komintern – en particulier l'alliance avec les socialistes et les radicaux dans le Front populaire, et le processus de réunification de la CGT – le PCF a su en moins de deux ans cristalliser à son profit une opinion ouvrière, populaire et antifasciste. Néanmoins, cette implantation restait limitée à des couches sociales – une fraction du monde ouvrier des grandes villes et de la paysannerie pauvre, et à des territoires bien spécifiques marqués par une culture "rouge", de révolte, anticléricale et antibourgeoise, remontant souvent à la Révolution française.

Lors de la crise majeure de l'automne 1939, le PCF s'effondre. Mais il va à partir de 1942-43 se refonder dans la Résistance sur des bases nouvelles, dans un savant mélange entre les valeurs de 1936 – la classe ouvrière, la lutte de classe, le peuple sans-culotte, 1793, la Commune – et celles de 1944 – la nation, l'indépendance nationale de la France, 1789-92 –, le tout venant converger sur un vecteur propagandiste constant, l'antifascisme, et étant sacralisé par le formidable prestige de l'URSS et de Staline, vainqueurs de Hitler.

G. : Votre introduction présente deux approches analytiques du phénomène communiste en France ; l'une, « téléologique», se réfère aux liens avec l'Union soviétique et à l'idéologie marxiste-léniniste ; l'autre, «sociétale», analyse l'ancrage humain et social du P.C.F. Comment s'articulent ces deux dimensions ? L'une des deux prend-elle le pas sur l'autre ?

S. C. : *Les archives de Moscou révèlent la pertinence de cette analyse inaugurée voilà déjà plus de dix ans. Elles confirment l'importance décisive de la face "cachée" du phénomène : la dimension téléologique qui commande la doctrine – critère décisif de fidélité à Staline, vérifié en permanence par les instances de contrôle interne du Komintern, avec l'appui si nécessaire de la police secrète –, l'établissement de la stratégie – qui répond toujours en dernière instance aux intérêts de l'URSS définis à chaque moment par Staline – et l'organisation – tant le choix des hommes par les services des cadres respectifs du Komintern et du PCF, que les réseaux clandestins acheminant représentants de Moscou, faux papiers, argent, directives etc... (avec l'usage permanent de postes émetteurs-récepteurs).*

Mais la dimension sociétale n'est pas absente des archives de Moscou, grâce à de très nombreux rapports expédiés par les instances de base du PCF, qui permettent, par exemple pour les années de Front populaire, d'établir une véritable sociologie historique du PCF.

Il ressort néanmoins des archives que c'est toujours la dimension téléologique qui commande. Si nécessaire, elle impose, sans hésitation, de sacrifier l'implantation à la stratégie. On l'a vu en 1928-1932, et encore en 1939-1941, et encore en 1947-1953, et encore en 1978-81 et enfin après 1984.

C'est d'ailleurs là que se joue l'avenir du PCF. Après l'effondrement du système communiste en son cœur, à Moscou, ce parti aura-t-il le courage d'affronter résolument la question de sa terrible complicité avec le système stalinien qui fut un modèle de régime totalitaire et pratiqua à grande échelle le crime contre l'humanité, tant contre ses propres populations que contre celles des pays tombés dans sa sphère d'influence ?

Propos recueillis par S. Boulouque





(1920-1944) Régimes autoritaires et ordre nazi en Europe danubienne et balkanique (suite)

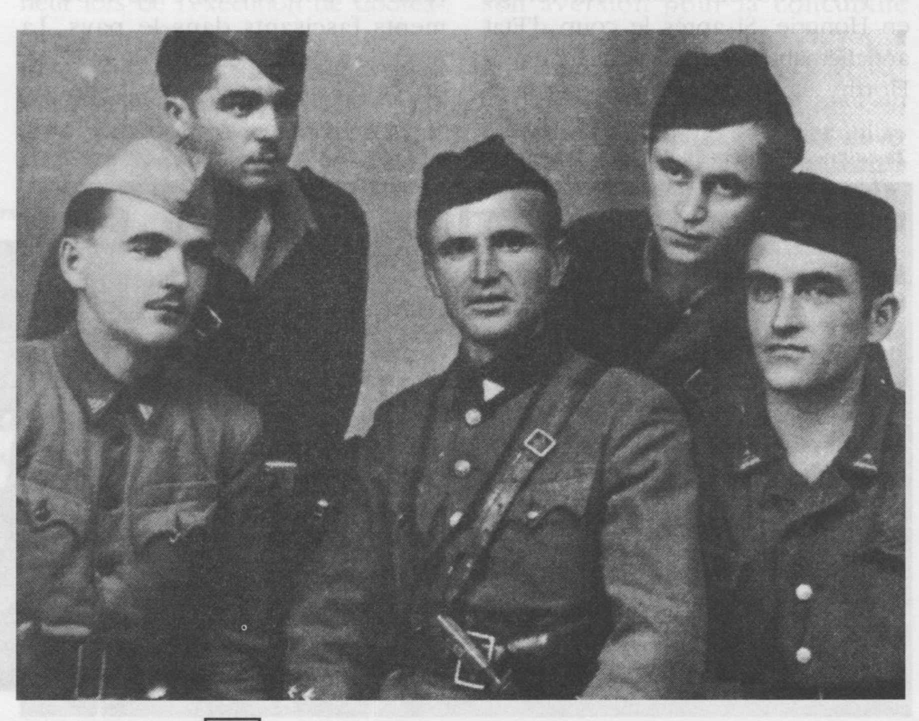
L'article précédent (n° 79) a retracé l'évolution des pays de l'Europe du Sud-Est dans l'entre-deux-guerres à la suite des traités de 1919-1920. Il a distingué entre les Etats qui avaient été malmenés par ces traités et ceux qui en ont tiré des avantages territoriaux.

L'auteur a montré également comment ces pays ont basculé dans l'espace économique de l'Allemagne hitlérienne, pour connaître une satellisation accélérée avec la défaite militaire franco-britannique.

La diversité nationale

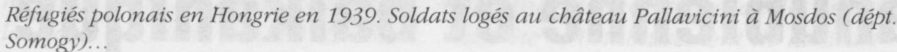
Toutefois, les tendances communes ne devraient pas masquer l'originalité de chacun de ces pays. Même dans le groupe des satellites, où l'on a l'illusion d'un statut d'égalité avec l'Allemagne (Slovaquie, Hongrie, Roumanie, Bulgarie, Croatie), les différences sont notables.

Parmi eux, c'est la Hongrie qui a le plus profité des succès hitlériens. Dès les accords de Munich, le premier "arbitrage de Vienne" (2 nov.38) lui a rendu la Slovaquie du Sud et, en mars 39, lors du démantèlement de la Tchécoslovaquie, elle a annexé la Ruthénie. Après la défaite de la France, le "second arbitrage de Vienne" concocté par Ribbentrop et Ciano le 3 août 1940 permet à la Hongrie de récupérer le nord de la



Groupe de partisans hongrois de Yougoslavie, appartenant à un bataillon formé le 15 août 1943.





Réfugiés polonais en Hongrie en 1939. Soldats logés au château Pallavicini à Mosdos (dépt. Somogy)...



La prise de pouvoir par Szalasi en oct. 44.

Transylvanie, soit 43 000 km² et 2,5 millions d'habitants, dont un million de Roumains. S'y ajoute enfin la réoccupation de l'ancien Banat de Temesvàr après le partage de la Yougoslavie en avril 1941. La Hongrie ne veut pas être pour autant un allié inconditionnel de l'Allemagne. Le comte Teleki, chef de gouvernement à nouveau depuis février 39, refuse de s'associer à l'agression contre la Pologne. On accueille même 150 000 Polonais rescapés, civils et militaires. Après la défaite de la France, nombre de prisonniers de guerre de ce pays trouvent également refuge en Hongrie. Si après le coup d'Etat antiallemand en Yougoslavie l'amiral Horthy s'oppose d'autant moins à l'intervention militaire que le plan de l'invasion a été élaboré avec la participation du chef d'état-major de l'armée hongroise, le comte Teleki se suicide pour ne pas avoir pu respecter le traité d'"amitié perpétuelle" signé avec la Yougoslavie en décembre 40.

D'autre part, les satisfactions territoriales autant que l'antisémitisme insigne du régime ont freiné en Hongrie la montée des fascistes vers le pouvoir. Celle-ci fut très visible en octobre 32 lorsque Gömbös est devenu président du Conseil. Il existe alors une centaine de mouvements fascisants dans le pays. La mort de Gömbös en 1936 ne met pas en cause la ligne pro-allemande raciste et ultra-nationaliste. La relève est assurée par Szàlasi, qui fonde un Mouvement hungariste préconisant l'alignement du pays sur "l'ordre nouveau qui devait être instauré par les puissances de l'Axe". Un autre groupe fondé par Imrédy se donne un programme quasi identique à celui du national-socialisme.

Ancien officier, Szàlasi est un catholique fervent. Il recherche les suffrages des milieux populaires, surtout paysans, ce qui permet à ses *Croix-Fléchées* de devenir un grand parti avec 300 000 adhérents en 1939. Les groupes fascistes récoltent à ce moment 25% des voix et ont 49 députés (dont 31 pour les seules Croix fléchées).

Le cabinet Gömbös (1932).



Mais depuis l'automne 1940, Hitler joue la carte de leurs divisions et préfère le gouvernement Bàrdossy qui, succédant à celui de Teleki, adopte tout à fait ses "objectifs européens". Ainsi, lorsqu'il fait savoir à Horthy sa décision d'attaquer l'URSS, *"le vieux champion de la lutte antibolchevique accueillie (la nouvelle) en exultant de joie"*, comme l'a rapporté le ministre allemand à Budapest. Sous la pression des chefs militaires, et après avoir trouvé un prétexte, Bàrdossy et Horthy prennent, en cinq minutes semble-t-il, leur décision de se joindre à la campagne de Russie. Au début, les troupes hongroises ne comptent guère plus de 35-40 000 soldats. Cet

événement fut surtout décisif en 1941 parce qu'il a achevé la conversion de l'économie hongroise aux besoins de guerre nazis.

A l'opposé de la Hongrie, la Bulgarie a su garder sa non belligérence dans cette affaire. On peut évoquer ici l'absence de litige entre elle et l'URSS ainsi que la russophilie traditionnelle des Bulgares et la sympathie des paysans pour la révolution d'Octobre. Au niveau de la décision politique, il y a la prudence du gouvernement Filov dans un contexte où la mainmise du IIIe Reich s'alourdit de plus en plus. La part allemande dans le commerce extérieur bulgare passe de 36% en 1933 à 65% en 1938, puis à 80% en 1944. Un coup de force contre le parlement a donné lieu en 1939 à une dictature royale et depuis le 15 février 40 le politicien pro-allemand Filov dirige le gouvernement. Le 7 septembre 40, la Bulgarie récupère la Dobroudja aux dépens de la Roumanie. Le 7, Boris III se rend à Berchtesgaden auprès de Hitler avant d'adhérer au pacte triparti en mars 41. La Wehrmacht peut dès lors stationner en Bulgarie et utiliser gratuitement les voies de communication. Si l'armée bulgare ne participe pas à l'invasion de la Grèce et de la Yougoslavie, le pays profite de la victoire allemande (occupation de la Macédoine, de la Thrace et des îles de Lemnos et Tenedos). Le roi, qui est d'origine allemande et gendre du roi d'Italie, a admis d'ailleurs après le pacte que l'ambassadeur allemand participe aux réunions du cabinet bulgare pour les affaires intéressant les deux pays. Et comme les Hongrois et les


Ferenc Szalasi et l'état-major des Croix-Fléchées.

Roumains pressés par Hitler, le gouvernement bulgare accepte de déclarer la guerre aux Etats-Unis.

A l'intérieur, l'ordre nouveau se traduit dès 1940 par le STO, l'encadrement étatique de la jeunesse et une législation antisémite *"pour la sauvegarde de la nation"*.

En comparaison avec ses deux partenaires danubiens du pacte, la Roumanie a connu une situation plus mouvementée dans le cadre de l'ordre nouveau hitlérien. Prétextant de l'accueil qu'on y a offert au gouvernement et à des milliers d'officiers polonais, les nazis accentuent leur pression. Le 21 sept.39, les légionnaires de la Garde de fer assassinent le président du Conseil Calinescu (qui fut ministre de l'Intérieur lors de l'exécution de Codreanu en déc.38). Son successeur, Tataresku, est un pro-occidental, mais, pour maintenir l'équilibre politique, le roi prend dans le gouvernement un ami de Gœring, l'industriel Gigurtu. Quand la France est vaincue et Tataresku éliminé, Gigurtu devient Premier ministre et le chef de la Garde de fer, Horia Sima entre dans le gouvernement avec trois autres légionnaires. Cependant, le démembrement du pays, surtout la restitution de la Transylvanie septentrionale à la Hongrie, provoque dans le pays la consternation et une vague de colère. Le 3 septembre 40, les légionnaires organisent des manifestations violentes. Se sentant isolé, le roi fait appel au général Antonescu. Officier prestigieux de la Grande guerre, celui-ci est l'homme des milieux conservateurs. Il apprécie surtout les nationaux-chrétiens, mais son anticommunisme farouche et son aversion pour la concubine juive et pro-britannique du roi le rapproche également des "libéraux" et des fascistes. Appelé à former un gouvernement avec Horia Sima, il se

Départ des soldats hongrois au front russe : version officielle et la réalité.





Antonescu à Munich, 1941.

fait proclamer le 5 septembre *Conducator* de l'Etat puis, le lendemain, il exige la démission du roi. Carole II abdique et prend le chemin de l'exil (son fils Michel qui a 19 ans, lui succède). La Roumanie est proclamée le 16 septembre *Etat national légionnaire*, où la Garde de fer reste le seul parti autorisé.

Suit alors, jusqu'au 23 janvier 41 une longue série d'exactions et de crimes organisés par les hommes de Horia Sima, *"jeune professeur de lycée, aux longs cheveux bruns, au regard candide"*. Le *Conducateur* est débordé tandis que la population horrifiée se demande comment il peut tolérer l'activité des bandes sanguinaires. Les Allemands qui soutiennent la terreur fasciste (parmi les victimes figurent : anciens ministres, intellectuels, policiers, magistrats, officiers et surtout des Juifs) commencent eux-mêmes à s'inquiéter du désordre et de la décomposition de l'Etat. Pour Hitler, une telle situation ne peut perdurer au moment où l'offensive contre la Grèce et la Russie est à l'ordre du jour. Au retour d'un voyage en Allemagne, où il a eu un long entretien avec Hitler, le Conducator engage l'épreuve de force avec les légionnaires. Pendant que les combats de rue s'organisent à Bucarest, les chemises vertes de Horia Sima renforcent la terreur sur le quartier juif. Dans les nuits des 21 et 22 janvier 41, ils torturent et massacrent ses habitants, saccagent les synanogues. Le 22, Horia Sima proclame la déchéance du Conducator, mais le lendemain c'est lui qui doit quitter la scène après avoir rédigé, à la légation du Reich, une proclamation ordonnant aux légionnaires de déposer les armes : c'est qu'Hitler a choisi Antonescu. Mais pour mieux le tenir en lisières, il garde en réserve la Garde de fer, dont les chefs trouvent refuge en Allemagne. Un plébiscite transforme ensuite Antonescu en sauveur et la population se montre presque reconnaissante aux troupes allemandes... Enfin, Hitler envoie sur le terrain l'homme qu'il a utilisé pour mettre au pas la Slovaquie de Tiso, le baron von Killinger, qui ne tarde pas à devenir le véritable maître de la Roumanie. Ce nazi laisse châtier quelques légionnaires de seconde zone (8000 sont arrêtés), mais exige qu'on parachève le programme antisémite de Horia Sima.

La dictature d'Antonescu comprend au demeurant tous les ingrédients habituels à ce genre de régime : corporatisme(4), embrigadement de la jeunesse, renforcement de la propagande et de l'appareil répressif. Le contentieux séculaire avec la Russie explique enfin que la Roumanie se jette avec beaucoup plus d'ardeur dans la croisade antibolchevique que la Bulgarie et la Hongrie. Dès le 22 juin 41, Antonescu se joint au plan "Barbarossa" et l'armée roumaine participe à l'invasion du territoire soviétique. Après la réoccupation de la Bukovine et la Bessarabie, elle procède à d'autres annexions. Comme l'écrit H.Michel, *"Les historiens roumains avaient découvert bien à point que la région entre le Dniestr et le Bug avait été, à certains moments, soumise à la domination de princes moldaves ; Odessa n'était donc rien d'autre qu'une ancienne ville roumaine. La Roumanie avait été payée de sa participation à la guerre contre l'URSS par l'annexion d'une nouvelle province, la Transnistrie, d'où fut tiré immédiatement un important butin - les trolleybus d'Odessa furent démontés et mis en service à Craïova"*. La Transnistrie devient également une province de déportation pour les juifs de Bessarabie et de Bukovine, soit environ 300 000 personnes Deux ans plus tard, 55 000 en seront encore en vie Aussi les nazis vont-ils critiquer ces déportations qui, à leurs yeux, n'étaient pas assez méthodiques ni efficaces...

En Roumanie même, après le massacre de dizaines de milliers de juifs en 1941 (Bucarest, Jassy, Constanza, Plœsti), la corruption et le désordre du régime d'Antonescu ont finalement contrarié l'action des nazis et permis à quelque 250 000 juifs roumains de survivre.

La solution finale en Europe du Sud-Est

La persécution et l'extermination des juifs constituent l'aspect majeur de l'uniformisation des régimes intérieurs du Südostraum. Mais là encore, une certaine diversité subsiste, l'exemple roumain, après celui de l'ancienne Yougoslavie déjà cité, étant un cas d'espèce.

En Bulgarie, l'"expert" nazi Théo Dannecker, venu de Paris, conclut en février 42 un véritable contrat avec le gouvernement, qui s'engage *"à ne réclamer (le) retour en aucun cas"* des 20 000 juifs appartenant à une première tranche de déportés. On procède également à la livraison de 13 000 juifs grecs de la Thrace et de la Macédoine annexées. Quant au reste des juifs bulgares, environ 50 000, leur déportation doit être suspendue sous la pression de l'opinion publique, qui tourne à l'émeute à Sofia. *"Pour des raisons complexes, mais dont la première a été l'attitude*

décidée et active de l'ensemble de la population, écrit L.Poliakov, *la Bulgarie est celui de tous les pays satellites où l'activité antijuive a été la moins intense, tandis que la Slovaquie de Mgr Tiso et la Croatie d'Ante Pavelitch n'avaient pas beaucoup à apprendre de leurs maîtres hitlériens".* Il convient d'ajouter que les autorités italiennes se sont en général opposées aux déportations.

En Grèce, divisée comme la Yougoslavie en zone d'occupation allemande et italienne, la majorité des 75 000 juifs se trouvait par malheur en zone allemande, dont plus de 55 000 à Salonique. Cette concentration en a fait une proie facile. De mars à août 1943, leur déportation fut réalisée en 19 convois *"avec une efficacité totale",* malgré les plus de 1500 km séparant Salonique d'Auschwitz. Le voyage durait en moyenne 10 jours et l'état des déportés était tellement mauvais que parfois on les exterminait en bloc dès leur arrivée, sans la séléction d'usage.. Les juifs athéniens (8 à 10 000), *"longtemps protégés par les Italiens",* ont subi le même sort en juillet 44. Ceux des îles, qui se croyaient protégés, furent chargés sur des barques hors d'usage et noyés par centaines dans la mer Egée.

Le tandem Wisliceny-Brünner qui a organisé la solution finale en Grèce, avait fait ses preuves en Slovaquie. Premier en date des pays satellites, l'Etat de Mgr Tiso fut également le premier en Europe à organiser des déportations, après celles d'Allemagne et de Pologne. Depuis le mois d'août 1940, 90 000 juifs slovaques sont expulsés de leurs maisons et enfermés dans des camps et des ghettos. Quand les Allemands demandent 20 000 travailleurs juifs (février 42), le gouvernement slovaque répond avec *"ardeur".* Il accepte ensuite, *"sans aucune pression allemande",* de déporter le reste des juifs slovaques. De mars à juin 42, 52 000 personnes seront effectivement livrés.

A ce moment, le sort réservé aux déportés ayant été ébruité, les autorités slovaques pressées par leur épiscopat et le Vatican, demandent à Wisliceny de pouvoir visiter les camps de déportation. Ce qu'il n'est pas question pour les nazis d'accepter. Mais ne voulant *"en aucun cas, des complications politiques intérieures",* ils interrompent en Slovaquie la solution finale en été 1942. Cela laisse aux survivants une sécurité relative jusqu'en septembre 44, quand l'insurrection populaire donne prétexte de déclancher à nouveau la chasse à l'homme.



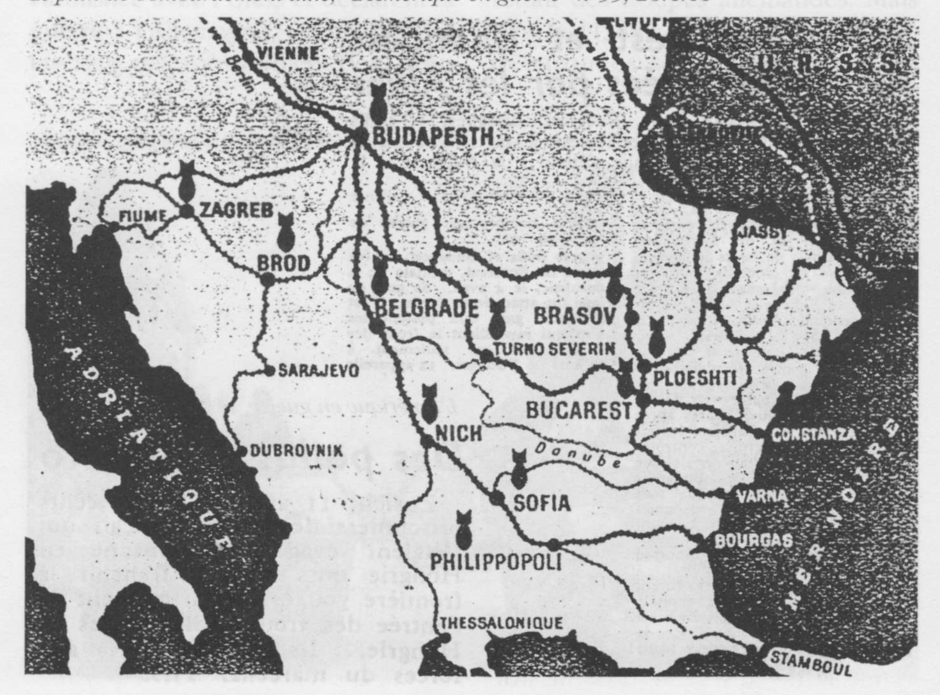
Les premières déportations de Hongrie.

Le tournant de l'été 42 fut d'autant plus heureux que la Slovaquie était une voie de passage par laquelle les rescapés pouvaient s'acheminer vers la Hongrie. Ici, plus de 800 000 juifs *"humiliés et pressurés"* sont restés plus ou moins en sécurité jusqu'à l'occupation militaire allemande en mars 1944. Ce ne fut pas le cas, il est vrai, des 17 000 juifs déportés de la Ruthénie annexée, ni ceux du Banat, massacrés en janvier 42 avec des partisans hongrois.

Le drame qui affecte l'ensemble du judaïsme hongrois éclate lorsque Eichmann et son équipe, arrivés le 21 mars 44 à Budapest, prennent en main les opérations. Internés en avril, tous les juifs de province, au nombre de 450 000, sont déportés et mis à mort du 15 mai au 30 juin.

A l'origine de l'occupation allemande il y avait la tentative de Horthy de se dégager de l'alliance avec l'Allemagne. C'est que la IIe armée hongroise engagée sur le front russe le 6 janvier 1942, est complètement

Le plan de bombardement allié, "L'Amérique en guerre" n°99, 26.4.44



PLOESTI EN FLAMMES

PLOESTI, principal centre de l'industrie pétrolifère roumaine, a été attaquée au cours de la journée du ler août par plus de 175 bombardiers lourds américains partis d'Afrique du Nord.

Les *Liberators* américains lâchèrent plus de 270 tonnes de bombes explosives et un très grand nombre de bombes incendiaires sur leurs objectifs.

Le raid fut soigneusement préparé par les équipages qui devaient y prendre part. Les *Liberators* durent effectuer un vol de plus de 3.850 kilomètres et bombarder leurs objectifs à moins de 200 mètres d'altitude.

Les chasseurs ennemis défendirent Ploesti avec acharnement. Vingt *Liberators* furent perdus au-dessus de l'objectif et un certain nombre n'ont pas encore rejoint leur base. Mais l'ennemi perdit 53 appareils de chasse.

Les raffineries suivantes ont été atteintes et pourraient être hors d'usage pendant quelque temps :

Colombia Aquila, plusieurs coups au but ; incendies et grandes explosions.

Phœnix (*Orion*), subit des dégâts considérables.

Astra Romana, aussi gravement endommagée qu'*Orion*.

Creditul Minier, la seule produisant de l'essence d'aviation, a reçu plusieurs coups directs qui ont occasionné de larges incendies.

Les Balkans veulent tirer leur épingle du jeu

LA crise italienne, et la perspective du dénouement inévitable qu'elle comporte, a provoqué une effervescence générale parmi ceux qui se sont faits les instruments de l'Allemagne dans les autres pays et notamment dans les Balkans.

De tous les satellites, la Hongrie se sent la plus directement menacée par les événements d'Italie. Depuis quelques jours, la propagande hongroise a subi une véritable révolution. Selon *Radio-Budapest* du 31 juillet, " une nouvelle phase s'ouvre," et la presse hongroise cesse de louer le fascisme, pour souligner l'amitié traditionnelle de la Hongrie et de l'Italie, " quel que soit le régime de celle-ci," et les liens qui unissent les deux pays.

Le sens de cette nouvelle ligne de propagande est clair : la Hongrie renie—indirectement et encore discrètement — le National-Socialisme, et laisse entendre que si l'Italie abandonnait la guerre, la Hongrie aurait légalement le droit de renoncer au Pacte Tripartite. On prépare ainsi le peuple à un renversement de politique.

Il faut se souvenir que si la Hongrie lutte sur le front russe, elle a réussi jusqu'ici à éviter l'ingérence allemande dans ses affaires intérieures. Il n'y a pas de troupes allemandes en Hongrie. La presse y publie les communiqués alliés, et le gouvernement y jouit d'une certaine liberté d'action. A moins que Hitler ne décide soudain d'occuper militairement la Hongrie, ce qu'il ne pourrait faire qu'en dégarnissant un autre secteur, il est matériellement possible aux Hongrois, qui subissaient plus volontiers l'influence de Rome que celle de Berlin, de prendre leur destinée entre leurs mains.

Les Roumains se trouvent plus profondément engagés dans la guerre allemande que leurs voisins. Ils semblent plus disposés à s'en remettre purement et simplement à la bonne volonté des Alliés, le moment venu.

En Bulgarie, le mécontentement croit de jour en jour. Au cours d'une séance animée au Parlement, le chef du Parti Paysan, Stafinoff, fit un véritable réquisitoire contre le Premier Ministre Filoff: " La politique de Filoff est catastrophique," dit-il. "Elle n'est approuvée par aucune partie de la nation, et ne peut que conduire à la guerre et à la ruine de la nation et de la dynastie."

Le principal sujet de mécontentement est la décision du roi Boris d'accéder à la demande d'Hitler d'occuper toute la Thrace à l'exception d'une enclave autour de Salonique, réservée aux troupes allemandes. Cette extension de l'aide militaire bulgare à l'Allemagne est mal vue. Cette fois le roi Boris semble avoir attendu que la défaite allemande fût certaine pour prendre parti.

Outre la présence des troupes bulgares en Thrace, l'occupation par elles de la Macédoine yougoslave cause une angoisse à peine déguisée à Sofia. Déjà à plusieurs reprises, les Bulgares ont été contraints de combattre contre les guérillas yougoslaves. Sur l'ordre de Berlin ils occupent toute la vallée du Vardar et le chemin de fer de Nish à Salonique, qui est une des voies d'accès principales de la Méditerranée vers l'Europe centrale. C'est là une obligation qui pourrait entrainer des conséquences graves pour la Bulgarie dans le cas d'un débarquement allié dans les Balkans.

L'ITALIE EN

foule manifeste. A Milan, une grève générale, qui dure toujours, a éclaté le 27 juillet. Malgré l'intervention de la force armée, les manifestants encombrent les rues et réclament la paix et la libert
Le 28, après la formation d
seils d'ouvriers et de
de grandes manifest
eu lieu en faveur
La foule crie: "
prisonniers ! "
Dans plusieurs
libère elle-même
politiques. L
place de M
refusent d'
mes et m
rues de l
mande
tes d'
dive
fas
P

Le Courrier de l'Air. Londres, le 5 août 1943.

détruite un an plus tard à Voronej. Après ce désastre sans précédent (40 000 hommes tués, 7000 morts de froid, 70 000 faits prisonniers, 70-80% du matériel perdu), les émissaires de l'amiral prennent contact avec les Anglais à Istamboul et signent un accord secret le 9 sept.43. Avec beaucoup d'illusion, le gouvernement hongrois offre le pays aux Alliés comme base de départ pour une politique antisoviétique future, pourvu que soient garanties les positions acquises (grâce aux Allemands !) dans le bassin du Danube. Les Anglais veulent avant tout le retrait des troupes magyares du front russe et la rupture progressive des liens avec l'Allemagne nazie.

En vérité, la plupart des milieux politiques et militaires et tous ceux qui ont profité de la "déjudaïsation" de la vie économique et sociale, n'envisageaient aucunement cette rupture. De toute façon, Hitler a coupé court aux velléités du gouvernement Kàllay. Le l9 mars 44 le pays est envahi par la Wehrmacht et Veesenmayer, le même qui intrônise les oustachis, impose à Budapest un gouvernement dirigé par le général Sztojay, un croate magyarisé qui fut ministre de Hongrie à Berlin depuis dix ans. Il entreprend l'épuration de l'administration, supprime les journaux et surtout exécute les instructions d'Eichmann : *"le seul but du nouveau ministère était de résoudre la question juive"*, disait Wisliceny.

Mais les Alliés menacent de rendre le gouvernement hongrois corresponsable avec les Allemands dans l'extermination des juifs et Horthy fait cesser à partir de juin les déportations.

Sofia, Bucarest et Budapest sont bombardées par les Alliés

Londres, 10 avril.—Sofia, Bucarest, Budapest: Tandis que l'armée russe avance vers l'ouest, le rayon d'action de l'aviation alliée basée en Italie s'étend à la Bulgarie, à la Roumanie et à la Hongrie.

Sofia, capitale de la Bulgarie, a subi le 30 mars sa plus violente attaque aérienne depuis le début de la guerre. Plusieurs centaines de Liberators et de Forteresses Volantes, partis de bases italiennes, ont attaqué les objectifs militaires de la ville. Au cours de la nuit précédente Sofia avait déjà été attaquée par des Wellingtons de la R.A.F. et des Liberators.

Budapest, capitale de la Hongrie et grand centre ferroviaire, a également été attaquée par les aviations alliées basées en Italie, le 3 avril. Quelques heures après le passage des bombardiers américains, la radio hongroise, contrôlée par les Allemands, annonçait que toutes les gares de Budapest avaient été fermées et que tout trafic routier avait été suspendu aux abords de la ville. La nuit suivante, la R.A.F. prenait pour objectif les aciéries Manfred Weiss de Budapest.

Les batailles aériennes furent violentes au-dessus de la capitale de la Hongrie qui subissait ainsi son premier raid massif de la guerre. Les Russes avaient lâché quelques bombes aux abords de la ville en 1942.

Après Sofia et Budapest, ce fut le tour de Bucarest, capitale de la Roumanie, le 4 avril. Sa gare de triage fut attaquée en force. C'est par cette gare que passent les trains qui ravitaillent le front des Balkans, qui est seulement à 300 kms de Bucarest. 12 appareils

(*Suite à la page* 2)

L'Amérique en guerre, n°97, 12.4.44.

Des poilus pour Tito

Zurich, 11 avril.—Quatre cents prisonniers de guerre français qui s'étaient évadés d'Allemagne en Hongrie ont réussi à franchir la frontière yougoslave au moment de l'entrée des troupes allemandes en Hongrie. Ils se sont ralliés aux forces du maréchal Tito.

Hongrois fuyant la Transylvanie, à l'automne 1944.



Retournements et débâcle

La tentative de Horthy de rompre avec le Reich n'est pas un événement isolé. Partout dans le camp des satellites, le tournant de la guerre en 1943 a provoqué des revirements. L'exemple en fut donné le 24 juillet 43 par l'Italie fasciste, alliée principale de Hitler. Aussitôt, en Bulgarie et en Roumanie, les plus exposées à l'avance de l'Armée rouge, les milieux dirigeants, anciens supports de la monarchie ou "chefs historiques" de l'opposition, commencent à sonder les Alliés. En Roumanie, l'effort de désengagement est accéléré par l'effondrement de l'armée sur le front russe et le début des bombardements sur Ploesti. Au cours des tractations au Caire avec les Occidentaux, les agents bulgares et roumains doivent comprendre qu'il n'y a pas d'autre issue pour leurs pays que l'insurrection nationale et la lutte aux côtés de l'Armée rouge.

C'est ce qui se produit en août 44 lorsque les troupes soviétiques pénètrent en Bessarabie et en Bukovine. Le régime roumain et bulgare est balayé d'autant plus facilement que la Wehrmacht n'oppose guère de résistance, la ligne de défense d'un nouveau *"repli élastique"* ayant été fixée beaucoup plus à l'ouest, sur l'axe Varsovie-Slovaquie-Budapest. Dans les deux pays, des gouvernements *"front national"* signent l'armistice avec l'URSS et déclarent la guerre à l'Allemagne, tandis que des fascistes rescapés forment des *"gouvernements en exil"* autour de Horia Sima et le bulgare Tsankov. En même temps, 450 000 hommes de l'armée insurrectioonnelle bulgare se joignent à l'Armée rouge et aux partisans yougoslaves, et les troupes roumaines envahissent la Hongrie.

En Grèce aussi, un puissant mouvement de résistance se rend maître du pays le 12 octobre 44, après le retrait des troupes allemandes. Mais dès le 14, les troupes britanniques débarquées s'abouchent avec les

Voitures blindées allemandes dans des rues de Budapest en mars 1944.





Otto Skorzeny à Budapest quelques jours après le 16 oct. 44.

anciens partenaires des nazis pour désarmer les résistants de gauche. C'est le début d'une nouvelle guerre civile, à la faveur de laquelle les anciens collaborateurs et collaborationnistes retrouvent leur pleine liberté d'action. Cette affaire qui a pour origine l'antagonisme entre résistance communiste et nationaliste d'une part, entre résistance intérieure et gouvernement royal grec en exil soutenu par les seuls britanniques d'autre part, a soulevé une tempête de protestation en Angleterre et aux USA.

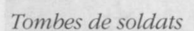
Cependant, les troupes allemandes ramenées des Balkans ont été regroupées et renforcées sur la ligne de défense précitée. Menacé par l'Armée rouge et les troupes roumaines, Horthy cherche à nouveau à changer de camp. Sur l'injonction des Anglo-Saxons, il finit par se tourner vers l'URSS et un accord est signé à Moscou le ler octobre. Le 15, l'amiral annonce à la radio qu'il a demandé l'armistice aux Soviétiques. Un armistice qui s'avère inapplicable car ni l'état-major ni les officiers ne veulent retourner leurs armes contre l'Allemagne, et les troupes n'obéissent pas non plus au gouvernement.

Au milieu de la confusion, les Allemands et les Croix fléchées occupent tous les points stratégiques de Budapest. En enlevant son fils, les Allemands obligent Horthy à annuler sa proclamation et à nommer Szàlasi chef de gouvernement. C'est le signal de la terreur des Croix fléchées cependant que l'amiral et sa famille sont déportés en Allemagne.

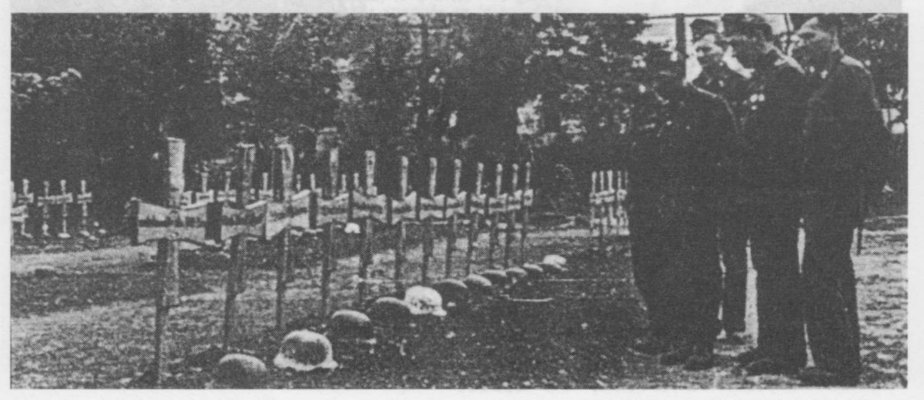
La tentative de défection en Hongrie a soulagé un bref moment l'insurrection slovaque en détournant vers Budapest de nombreuses troupes. Dès l'automne 43, la résistance slovaque s'est donné, en rapport avec les partisans ukrainiens et l'action politique de Bénès, une structure unifiée. Une partie de l'armée régulière est prête également à l'insurrection sous la direction du commandant du bassin de Banska-Bistrica. Celui-ci se transforme effectivement en capitale de la région libérée par l'insurrection du 29 août 44. Mais dès que les comptes de la Hongrie sont réglés, la Wehrmacht revient en force à compter du 19 octobre et brise l'insurrection slovaque. Cela d'autant plus qu'elle n'a pas reçu le secours prévu de l'Armée rouge. Au point de vue politique, *"tout n'est pas clair, dans les motivations et le déroulement du mouvement slovaque"*, comme l'écrit H. Michel : rivalités entre communistes de l'intérieur et ceux tombés du ciel (de Moscou), méfiance entre Tchèques et Slovaques, rôle obscur des généraux envoyés par Londres...

En tout cas, Mgr Tiso vient assister au défilé des vainqueurs de Banska-Bystrica et accepte de célébrer un Te Deum en leur honneur. Il va jusqu'au bout de son engagement aux côtés des nazis, de même que Pavelitch et Szàlasi, qui suivent la Wehrmacht dans ses replis et sa défaite.

Julien Papp



Tombes de soldats



Bibliographie

T.I.Berend-Gy.Rànki, *L'évolution économique de l'Europe centre-orientale aux XIXe-XXe siècles*, Budapest, 1969.

S.Berstein et P.Milza, *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Ed.Complexe, 1992.

Y. Durand, *Le nouvel ordre européen nazi 1938-1945*, Ed.Complexe, 1990.

J.B.Duroselle, *Histoire diplomatique de 1919 à nos jours*, Dalloz, 1985.

H.Michel, *La Seconde guerre mondiale*, 2 t, PUF, 1968 et 1969.

L.Poliakov, *Bréviaire de la haine. Le IIIe Reich et les Juifs*, Calmann-Lévy, 1951.

J.Vidalenc, *L'Europe danubienne et balkanique 1867-1970*, Masson, 1973.

Dans la *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale :*

R.Bourderon, Le régime de Vichy était-il fasciste ?, N°91, Juillet 1973, p.23-45.

M.Lacko, Les Croix-Fléchées (1935-1944), N°62, Avril 1966, p.53-68.

K.Meneghello-Dincic, L'Etat "oustacha" de Croatie (1941-1945), N°74, Avril 1969, p.43-65.

H.Prost, La Roumanie et la Seconde guerre mondiale, N°6, Avril 1952, p.26-49.

Jean-Claude Michéa

ORWELL, ANARCHISTE TORY

A l'encontre des chantres de la sur-modernité et de la pensée chewing-gum qui envahissent des médias complaisants et dont le creux du discours n'a d'égal que la suffisance "attalienne" (1), Jean-Claude Michéa jette un pavé dans la mare avec un bref mais dense essai de 140 pages, tout à fait roboratif, *Orwell, anarchiste tory*, qui vient de paraître chez *Climats*, jeune maison d'édition languedocienne au catalogue de plus en plus fourni et de qualité. D'emblée l'auteur se place sous le patronage de Simon Leys, surtout connu pour ses ouvrages décapants sur le mythe maoïste (2) mais qui a commis aussi un chef-d'œuvre méconnu, *Orwell ou l'horreur de la politique* (3), dans lequel il affirme : "Aujourd'hui, je ne vois pas qu'il existe un seul écrivain dont l'œuvre pourrait nous être d'un usage *pratique* plus urgent et plus immédiat". Et pourtant malgré le succès planétaire de *1984* et *La ferme des animaux*, la pensée d'Orwell nous reste largement méconnue car il l'a le plus développé dans les quatre volumes de ses *Collected Essays* qui ne sont toujours pas disponibles en français, le réduisant ainsi au rang d'"auteur pour classes terminales" (4).

L'un des axes majeurs de la philosophie politique d'Orwell, c'est sa "perception du rôle joué par le langage dans l'institution d'une société totalitaire". L'autonomie de la pensée chez l'individu, à cause du sens des mots qui dans le langage courant peut être pluriel, va être réduite à néant par l'usage total du "novlangue" : moyen d'expression basé sur un sens des mots à connotation unique et purement fonctionnelle, véritable révolution linguistique qui va permettre de trancher le dernier lien avec le passé. "Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées... La révolution sera complète quand le langage sera parfait" (5). En novlangue, il n'existe qu'une bonne réponse, une seule solution. Le parallèle est bien sûr évident avec la langue de bois qui, comme le rappelle Michéa, est "la langue de ceux chez qui la volonté de pouvoir est la plus totale. C'est dans le discours officiel des régimes communistes qu'on trouvera la réalisation parfaite d'une rhétorique où la pensée est comme absente d'elle-même" (6). Le novlangue, en remodelant la conscience humaine, va ainsi faire de l'individu un "homme nouveau", gage de la pérennité du système totalitaire.

A cette "perte totale du sens des nuances (...) cette véritable anesthésie du sens des réalités", Orwell oppose un "solide sens des limites, garde-fou du penseur qui ne peut trouver ses conditions d'existence que dans la sensibilité morale, la *common decency*, c'est-à-dire ce sens commun qui nous avertit qu'il y a des choses qui ne se font pas". Cette *common decency* ce sont les "dispositions éthiques engendrées par la condition ouvrière telles que la loyauté, l'absence de calcul, la générosité, la haine des privilèges" (7).

Prenant ainsi la défense de l'homme ordinaire, Orwell stigmatise par contre le comportement de l'intelligentsia révolutionnaire qui a tendance "à ne trouver légitime que l'Etat où (ses) idées sont au pouvoir". Pour Michéa, la révolte de l'intellectuel "n'a nullement pour ressort la *common decency* des prolétaires. Sa haine de l'ordre établi se nourrit essentiellement de la contradiction entre la conscience qu'il a de ses propres capacités et l'indifférence que la société capitaliste lui manifeste pratiquement... Les mouvements spontanés d'une classe ouvrière se dressant contre l'ordre industriel au nom de la plus élémentaire justice vont ainsi être récupérés par des intellectuels auto-baptisés "révolutionnaires professionnels" qui vont trouver dans le "Parti" une forme historique (leur) permettant d'accumuler du pouvoir en utilisant la classe ouvrière comme tremplin" (8).

Face à cette dérive, c'est à juste titre qu'Orwell se qualifie d'anarchiste tory (9) : à savoir que la modernité n'est pas une fin en soi mais qu'"il convient au contraire de la considérer dans sa complexité contingente, et d'en démêler les lignes de force et les articulations afin de distinguer, autant qu'il est possible, ce qui en elle émancipe les hommes et ce qui les aliène" (et donc, par contrecoup, ce qui dans l'héritage du passé peut ou doit être préservé). Il s'agit tout simplement d'en revenir à l'essentiel : "Si quelqu'un commençait par se demander : Qu'est-ce que l'homme ? Quels sont ses besoins ? Quel est pour lui la meilleure façon de se réaliser ?... L'homme a besoin de chaleur, de loisir, de confort et de sécurité ; il a aussi besoin de solitude, d'un travail créateur et du sens du merveilleux. S'il reconnaissait cela, il pourrait utiliser les produits de la science et de l'industrie en fondant toujours ses choix sur ce même critère : est-ce que cela me rend plus humain ou moins humain ?" (10).

En renvoyant dos à dos les adeptes du processus de modernisation continue que sont aussi bien la gauche progressiste que les tenants de l'ordre capitaliste, Orwell s'est donc trouvé doublement rejeté car "ce que l'époque n'admet pas, c'est que l'on puisse être à la fois un ennemi décidé de l'oppression totalitaire, un homme qui veut changer la vie sans pour autant faire du passé table rase, et par-dessus tout un ami fidèle des travailleurs et des humbles".

Vous avez dit "morale" ?

Jean-Jacques Gandini

Notes :

(1) Dans une note de la p.81, Michéa rappelle que "l'année 1994 a vu la disparition de trois figures majeures de la pensée critique contemporaine : Jacques Ellul, Christopher Lasch et Guy Debord. Le lecteur "informé" a-t-il le sentiment d'en savoir autant à leur sujet qu'il est censé en apprendre tous les jours sur un Foucault ou un Bourdieu ?". Une fois de plus les "critiques patentés" auront rempli leur rôle qui est de ne pas parler des gens qui ont effectivement quelque chose à dire.

(2) *Les habits neufs du président Mao*, Champ libre 1971 ; *Ombres chinoises* 10-18, 1974 ; *Images brisées*, Laffont 1976.

(3) Editions Hermann 1984.

(4) Ainsi était catalogué Camus, avec lequel la parenté est assez évidente, du temps de la mode sartrienne triomphante ; Sartre qu'Orwell tenait pour une "sac de vent".

(5) *1984* p. 79-80, Editions Folio.

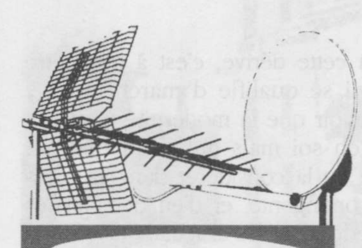
(6) On trouve également des analogies avec le langage administratif nazi : voir *Eichman à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, d'Hannah Arendt, Gallimard 1966.

(7) *Collected Essays* T1, p. 37, Penguin 1970.

(8) Voir à ce sujet l'analyse développée au début du siècle par Makhaivsky sur *Le socialisme des intellectuels*, publié au Seuil en 1979 avec une importante préface d'Alexandre Skirda.

(9) C'est ainsi qu'il définit Swift dont il revendique la filiation.

(10) *Collected Essays* T4, p. 105-106. Orwell peut ainsi être considéré comme un des précurseurs de la critique écologiste : "Que deviendra notre niveau de vie après 50 ans d'érosion du sol et de gaspillages des ressources énergétiques de la planète ?" (C.E. T4, p. 504). Dans le même ordre de pensée, le lecteur est convié à s'intéresser aux thèses de l'anarchiste américain Murray Bookchin, père de "l'écologie sociale". Voir notamment *Qu'est-ce que l'écologie sociale ?* (1989) et *Une société à refaire* (1992), parus à l'Atelier de Création Libertaire, BP 1186, 69202 Lyon cedex 01.



MEDIA :
APPRENDRE
A CONSOMMER
AVEC PRUDENCE !

C'est promis. Dès le début du siècle prochain, dans quelques dizaines de mois, les "autoroutes de l'information" vont créer les conditions d'une nouvelle convivialité universelle. Sur l'écran de l'ordinateur familial, nous recevrons, en plus des centaines de programmes de télévision, notre courrier, notre journal. Sans nous déplacer, nous pourrons consulter notre médecin, écrire directement au Président de la République, explorer les ressources des musées ou les millions de volumes des grandes bibliothèques du monde. Un vrai rêve à la Jules Verne qui fait saliver des groupes affairistes dont la communication n'était pas, a priori, la vocation mais il faut bien diversifier les activités pour renouveler les profits ! Pour nous allécher, on annonce des créations d'emploi en taisant les nouvelles suppressions que l'informatisation entraînera. Refuser le progrès, c'est mener un combat d'arrière-garde. Certes, mais comment le faire accepter aux exclus qu'il engendre ?

Notre époque a mis à la disposition de tous les communicateurs des instruments de diffusion instantanée qui permettent au petit groupe de s'adresser au plus grand nombre, dans l'instant et dans l'intimité du foyer. Aucune auteur d'anticipation n'avait décrit de tels moyens de pouvoir.

Communiquer, c'est une exigence vitale s'il y a échange. L'argument promotionnel des nouvelles techniques de communication, c'était, naguère, l'interactivité, c'est-à-dire, la possibilité de dialogue. Les technocrates qui se sont réunis à la fin du mois de février, à Bruxelles, préfèrent, aujourd'hui, parler d' "interopérabilité". Par sursaut d'honnêteté ? On peut en douter. Un groupe – politique ou affairiste – installé en position de pouvoir, s'adresse à la collectivité. En position de monopole, il peut espérer s'adresser à tous. Dans les deux cas, la communication fonctionne à sens unique et la tentation de manipuler les messages est inévitable, sinon recherchée. On en trouve une illustration dans le mouvement néo-libéral qui tente, depuis deux décennies de restaurer un modèle de société hiérarchisé par l'argent. "Un même rêve hante périodiquement les économies libérales : la création d'un lieu où les affaires pourraient modeler le social à leur guise..." peut-on lire dans "Le Monde Diplomatique" de mars 1995. Au siècle dernier, déjà, les propriétaires des grandes affaires avaient pris l'habitude de s'offrir un journal. Pour se distraire, peut-être ? Plus sûrement pour façonner l'opinion. La tentation n'est-elle que libérale ? Les fascismes en ont imposé l'usage.

Le totalitarisme de la communication s'est installé dans notre occident chrétien, dès le haut Moyen-âge grâce au quadrillage paroissial. La confession a permis d'approfondir la connaissance du terrain. La récompense, c'était le paradis : au ciel, dont malheureusement pour les communicateurs, personne n'est jamais venu nous décrire les (absences de) jouissances. Alors, le truc marche encore. Les soviets ont repris le thème "Demain, tout ira mieux" en commettant, toutefois, une erreur de taille : promettre le paradis sur terre et çà, c'était vérifiable mais insuffisant pour entretenir définitivement la foi. Nos modernes instruments de communication, libéraux, déréglementés, optimistes continuent de nous promettre le paradis pour après demain.

Dans la période récente, le renouveau du libéralisme, qui a dessaisi les Etats de leur prérogatives dans l'organisation des structures collectives, et, en particulier, celles qui concernaient l'audiovisuel, tend à limiter la libre circulation des opinions. Les "autoroutes de la communication", c'est d'abord un marché mais un marché captif, non le champ ouvert d'une nouvelle liberté. Qu'on le veuille ou non, la télévision appartient désormais à notre quotidien et quel qu'en soit le régime, elle ne manquera pas de spectateurs, le plus souvent passifs. On peut s'y résoudre. On peut aussi en apprendre l'usage raisonné d'un media qui s'est, jadis, nourri de l'ambition d'informer, de distraire et de cultiver. Faut-il, au nom de l'efficacité marchande y renoncer ?

Il existe, heureusement, dans les sociétés avancées

L'INFORMATION SPECTACLE

Un de nos amis se trouvait, il y a quelques semaines, dans le bureau du rédacteur en chef dujournal télévisé d'une chaîne publique, le jour où trois gangsters venaient de commettre un hold-up avec meurtre dans les faubourgs de Paris. Au cours de l'entretien, un journaliste entre dans le bureau pour annoncer au rédac'chef qu'un témoignage enregistré vient d'arriver. Le rédac'chef passe dans le bureau voisin. Notre ami entend, à travers la porte des éclats de voix, pendant le visionnage de la cassette sur laquelle le caméraman a recueilli à chaud le témoignage d'une cliente prise en otage. "il est génial ce caméraman ! Il faut lui donner de l'avancement *[au reporteur d'image]*... Tu le mets en ouverture... *[en tête de l'édition]*" Quelques instants plus tard, le rédac'chef, la mine défaite, rejoint notre ami dans son bureau et lâche, d'un ton grave, ce commentaire : "Affreux, non ? Y a vraiment des gens sans foi ni loi." Notre ami a été tenté, un instant, de demander, d'un air faussement naïf, si la constatation s'appliquait aux journalistes.

une tradition de vigilance qui compromet les tentations de confiscation de la vérité.

"Gavroche", revue d'histoire populaire, se défend de célébrer le passé et se fait un devoir de présenter des faits sans les commenter. Le courrier révèle un lectorat lucide et parfois déçu d'une absence d'engagement. Certains lecteurs ont remarqué le souci, tout-à-fait conscient des rédacteurs, de suggérer la résonance des faits du passé dans les situations du présent. Il faut peut-être, alors, partir du présent pour en découvrir les racines dans les leçons de l'Histoire.

Observer, c'est le rôle du chroniqueur dont les opinions ouvrent le débat. L'occasion d'une expérience, aussi, tant il est vrai que notre époque a moins besoin de multiplier les canaux de communication que d'en discuter la fonction et la validité.

POUR COMBATTRE LA MANIPULATION : LE DEVOIR DE MÉFIANCE

Le rassemblement consensuel autour d'un modèle de société, pour féroces que soient les affrontements pré-électoraux qui opposent surtout des ambitions, n'est pas loin de se réaliser tant l'efficacité des médias faussement concurrentiels est grande.

La déréglementation de l'audiovisuel – radio et télévision – qui devait diversifier l'expression des opinions a finalement réussi à unifier les contenus au nom de la concurrence et on peut se réjouir de cette soumission à un modèle unique devenu une cible évidente. Service public ou stations commerciales obéissent au même impératif politico-affairiste, l'alternance n'induisant pas de modification doctrinale essentielle. Le discours officiel, plus sophistiqué qu'il ne fut en d'autres périodes de soumission, ne souffre pas vraiment d'une contestation, latente et inorganisée. Il n'en est pas moins pervers puisqu'il a pour objet d'anesthésier l'opinion. Il existe des antidotes quotidiens qui, mieux qu'un débat, résument l'actualité politique et pulvérisent le discours convenu : les dessins de Plantu ou de Pancho à la une du "Monde" et "Les Guignols de l'Info" sur "Canal Plus".

On peut, ensuite, à la rigueur, regarder les éditions des journaux télévisés pour imaginer la caricature du lendemain. Le regard de chacun de ces observateurs est à la fois distancié et (faussement) naïf mais résolument neuf et destructeur dans un univers où la liberté surveillée garantit le conformisme. "Télérama" tentait, récemment, (4-10 Mars 1995) d'évaluer les chances de survie d'une telle subversion, en cas d'alternance. La destruction du monde précédent est une tentation vitale de la jeunesse. Malheureusement, il s'agit d'un état provisoire sinon transitoire. On se souvient des "révolutionnaires" de Mai 1968 qui se dissimulent aujourd'hui dans les doubles portes des palais officiels !

Plus méthodiquement, un autre périodique, "Le Monde Diplomatique", s'est spécialisé, depuis quelques années dans la démystification du nouveau discours officiel. On y trouve une rubrique permanente de dénonciation des manipulations. Il faut avoir lu dans les numéros de Février les articles de Serge Halimi "Un journalisme de révérence", de François Brune : "Du discours balladurien" et, du même, dans le numéro de Mars "Litanies électorales par temps de crise" qui dresse le catalogue des contre-vérités assénées et démonte les mécanismes de la persuasion.

Le jeu de la démocratie avait jadis imaginé la participation des usagers à la gestion des services publics. La radiodiffusion en fut le laboratoire, grâce au Ministre des PTT, Georges Mandel, à la veille du Front Populaire. Les manipulateurs ont réussi à en travestir l'intention voire à l'annuler au cours des dernières décennies. Dans la période récente, dans le rêve brumeux du néo-libéralisme, l'opinion publique est devenue l'otage des propriétaires de médias consensuellement rassemblés autour du même projet de société. Le paradoxe est, aujourd'hui, que les plus violents dénonciateurs d'une telle confiscation ne sont pas des révolutionnaires entraînés dans les écoles du parti mais des intellectuels américains bien nourris par la manne libérale comme Noam Chomsky, Herbert Schiller, Jerry Mander.

J.-J. LEDOS

LA CULTURE MISE EN "RÉSERVE"

Arthur Conte, jadis président de l'ORTF, avait prévu de répartir l'offre de programmes télévisés sur les trois chaînes dont il avait la responsabilité. Il avait, à cet effet, créé une instance de coordination. Spécialiser, c'était déjà segmenter l'audience. Un projet interne concurrent suggérait de développer la pluralité des genres à l'intérieur de chaînes ciblées par tranches d'âge. L'une, aurait ainsi privilégié l'attente d'un public jeune, peut-être plus sensible aux effets de mode. Une autre aurait entretenu les valeurs traditionnelles du divertissement et de la culture à l'intention d'un auditoire plus mûr. Une troisième aurait diffusé des programmes plus savants ou bien décentralisés, voire "déparisianisés". La réforme de la télévision mise en place en 1975, a remplacé ces projets de service public par la logique commerciale qui met les chaînes en concurrence à la recherche de la plus forte audience qui justifie le coût des messages publicitaires. C'est sur le même créneau d'une programmation plus populacière que populaire que les responsables rivalisent désormais afin de satisfaire des actionnaires plutôt qu'un public résigné lorsqu'il n'est pas satisfait.

"ARTE" et la nouvelle "CINQ" tiennent lieu de fragile alibi sinon de "ghetto" culturel. Les censeurs "pragmatiques" ne manquent pas d'en dénoncer le rapport coût/audience. Il est vrai qu'il faut faire le détour pour y trouver une télévision différente mais est-ce trop dépenser que d'offrir à quelques centaines de milliers de citoyens exigeants des programmes qui ne soient pas dégradants. Pourquoi ne pas évaluer, plutôt, le rapport coût/efficacité d'un porte-avions nucléaire ?

Le Bund naît clandestinement, lors de son congrès constitutif du 7 au 9 octobre 1897 (calendrier julien). Il connaît très vite un développement spectaculaire. Dès l'année suivante, le 13 mars, il participe activement à la fondation du Parti Ouvrier Social-Démocrate Russe.

Le Bund développe une action particulière qui le situe à la lisère de plusieurs fronts. Les uns classiques pour le mouvement ouvrier : l'agitation sociale, l'organisation des ouvriers selon le modèle social-démocrate en une seule centrale syndicale et lutte contre la concurrence des autres organisations. Mais, ce qui fait la spécificité du Bund est d'être un mouvement juif, et, par conséquent, d'avoir des revendications spécifiques. En effet, le Bund doit faire face à l'antisémitisme ambiant et aux pogromes incessants. Ce qui le pousse, après le pogrome de Kichinev (qui fait 49 morts et plus de 500 blessés), le 6 et 7 avril 1903, à appeler à la constitution de groupes d'autodéfense, qui existaient déjà mais de manière limitée depuis 1881. Une autre spécificité politique du Bund est de ne pas avoir choisi la solution sioniste. Le Bund développe des propositions nationalitaires et fédéralistes, tant sur le plan culturel (en choisissant le yiddish) que politique ce qui lui attire les foudres des bolcheviques (notamment dans le livre de Staline *Le marxisme et la question nationale*, dont les positions sont soutenues par Lénine).

La Révolution de février 1917 souleva de grands espoirs chez les militants bundistes. Mais, le coup d'Etat d'octobre, entraîne une scission, puis l'intégration des dirigeants bundistes qui avaient choisi les bolcheviques dans le Parti communiste. Le Bund en tant que tel était interdit et les militants éliminés ou contraints à l'exil.

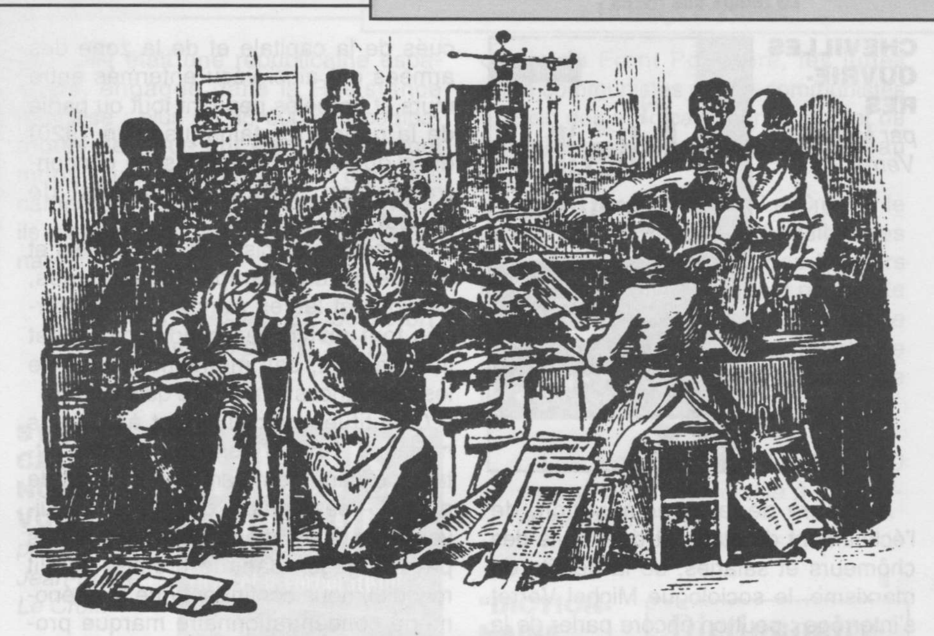
Le Bund continue à exister en Pologne, où il doit faire face à l'antisémitisme et au régime autoritaire de Pidulski. Il remporte cependant les élections municipales de 1938. Le 1er septembre 1939, la Pologne est partagée en deux en vertu des clauses secrètes du pacte Hitler-Staline. Le Bund passe dans la clandestinité. Il participe à la résistance en Pologne et essaie de l'organiser dans les ghettos (notamment à Varsovie lors de l'insurrection du 19 avril 1943, et lors du soulèvement durant l'année 1944). Dans le même temps, deux des leaders les plus prestigieux du Bund, Victor Alter et Henrik Erlich, qui s'étaient réfugiés en Union soviétique, furent assassinés sur ordre personnel de Staline. La "libération" de la Pologne fut, selon l'expression d'Henri Minczeles, le chant du cygne pour le Bund. Trois millions de juifs polonais furent assassinés par les nazis, les communautés juives de Pologne disparurent presque toutes. Dans cette Pologne nouvelle, l'espoir ne dura pas. Le Parti ouvrier unifié polonais (communiste) intégra les bundistes, les militants qui refusaient de se rallier étaient emprisonnés. Le bundisme sous ses formes politiques était mort, même s'il reste ici où là quelques communautés bundistes – notamment à Paris autour de la Bibliothèque Medem (du nom d'un des théoriciens les plus importants du Bund).

L'auteur de ce beau livre nous rappelle que le Bund fut un mouvement «attaché à une gauche démocratique, à ses principes laïques, à son diasporisme, et à son culturalisme axé sur la langue yiddish» dont il a voulu «faire surgir de l'occultation ces hommes et ces femmes qui marquèrent une époque et qui pensèrent que "l'Homme n'est pas nécessairement mauvais".»

Après son histoire de Vilna, Wilno, Vilnius, la Jérusalem de la Lituanie. (Paris, La Découverte, 1993), Henri Minczeles publie une histoire du Bund, l'Union Générale des Ouvriers Juifs de Pologne, de Russie et de Lituanie, dans laquelle il retrace le fonctionnement d'un des courants les plus importants du mouvement ouvrier en Europe centrale et orientale.

lu par Sylvain Boulouque

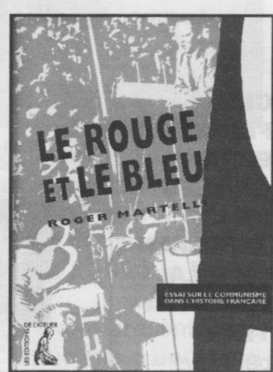
Henri Minczeles, Histoire du générale Bund, Paris, Austral, 526 pages, 190F.



LE TEMPS DES LIVRES

LE ROUGE ET LE BLEU

par Roger Martinelli



La chute du mur de Berlin et la mort de l'URSS ont mis fin à une expérience de sept décennies de communisme étatique même si demeurent des réalités ambiguës : la Chine qui cherche à combiner capitalisme extrême-oriental et parti unique, la Corée du Nord, Cuba...

Quant au communisme comme mouvement, il est sérieusement mis à mal dans les pays occidentaux. Même en Italie et en France, où il était traditionnellement fort, s'amorce un certain déclin. Assistons-nous à la fin du communisme ?

Le constat doit être nuancé car si l'érosion du Parti communiste en France est nette, il n'en disparaît pas pour autant du paysage politique : les sondages situent l'influence législative du PCF autour de 7-9 % et l'indice SOFRES lui accorde autour de 13-14 % de "bonnes opinions". Tout ce passe comme si ceux qui critiquaient le PCF se résignaient difficilement à sa disparition.

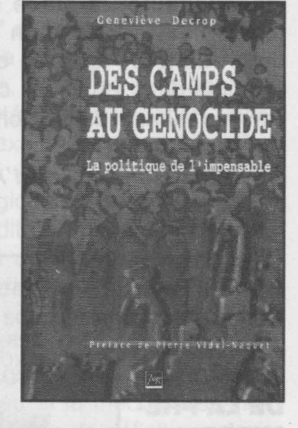
Comment expliquer ce paradoxe ?

L'essai de Roger Martelli s'attache à la compréhension de l'ancrage profond du communisme en France. Une analyse de la particularité du mouvement communiste français et son évolution depuis trois décennies y sont présentées. Puis l'auteur s'interroge sur l'avenir du mouvement en France car si le dépassement de la forme spécifique du communisme instauré en 1917 est probable, il n'est pas dit que le communisme n'a plus d'avenir...

Les Editions de l'Atelier, 288 pages, 120 F. Disponible à la librairie de Gavroche.

DES CAMPS AU GENOCIDE

par Geneviève Decrop



Beaucoup a été dit et écrit sur le nazisme, la déportation et le génocide des Juifs. Et pourtant, le livre de Geneviève Decrop propose un éclairage nouveau sur ces "sombres temps" selon l'expression de Hannah Arendt, dont elle partage et prolonge l'analyse sur bien des points.

Ce temps n'est pas aussi singulier qu'il y paraît : il suffit qu'un système politique repousse assez loin les limites du droit, pour que des gens ordinaires s'autorisent à pratiquer le mal extrême au quotidien. Les auteurs du génocide ne seraient pas des individus exceptionnels, aux franges de l'humanité : ils étaient des fonctionaires efficaces dont le zèle même contribuait à leur masquer la réalité de leur action, ils étaient saturés d'idéologie, mais ils n'étaient pas des monstres.

Cette analyse, dont les événements récents en Europe renforcent l'actualité, nous invite à une réflexion douloureuse et à une vigilance renouvelée sur le fonctionnement des sociétés et des organisations dont nous sommes les acteurs.

On dit souvent que l'horreur des camps est indicible, que le génocide est un non sens radical. Derrière le respect et le souvenir que l'on doit aux victimes, ne doit pas se dissimuler une démission de la pensée. L'auteur fait un extraordinaire effort de compréhension qui lui permet de clarifier non seulement le fonctionnement des camps vu de l'intérieur, grâce aux témoignages des survivants et aux travaux des historiens, mais aussi l'ensemble de l'organisation et du contexte politique dans lesquels ils s'inscrivent. Mais s'il y a une organisation, alors il y a une visée politique. L'auteur la resitue dans l'idéologie nazie ; la désignation, puis la destruction des "sous-hommes" est absolument nécessaire à l'identification du "surhomme" allemand. Le processus de mort, s'il semble se confondre avec la guerre, n'a en effet aucun caractère stratégique, au contraire : Geneviève Decrop montre même à quel point est dérisoire la contribution des camps à l'effort de production militaire, à quel point l'extermination des populations civiles est contradictoire avec cet effort. Mais si le système concentrationnaire et le génocide ne s'inscrivent pas dans la logique militaire, alors il reste à les expliquer comme une seule et même entreprise dont la nature profonde est civile.

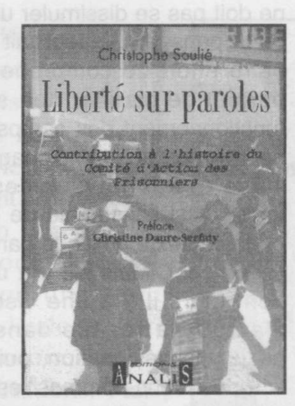
Cette entreprise, il ne faut pas la comprendre comme un face-à-face entre des bourreaux et leurs victimes, mais comme un "dispositif" en cercles se chevauchant les uns les autres : les bourreaux, les agents-fonctionnaires et les "spectateurs", constitués par les nations européennes. L'aveuglement de ces derniers, fruit d'une construction politique, a fait d'eux une pièce essentielle du dispositif de destruction. Les victimes, quant à elles, cheminent vers le centre du système – gigantesque trou noir dans lequel elles sont happées. L'idée force de cette analyse est de montrer comment la situation extrême s'est tissée au fil des millions de gestes quotidiens accomplis par des individus dans l'exercice de leurs fonctions habituelles.

Cette approche politique n'évacue pas la question de la responsabilité des acteurs du génocide : en l'étendant au-delà des agents directs du crime, elle la complexifie, mais ce faisant elle en fait une question insistante posée à cha-

cun, aujourd'hui comme hier. Pour l'auteur, la recherche ne s'oppose pas au souvenir : elle en est le nécessaire complément. Seule en effet, la compréhension de ce dont les hommes ont été les acteurs ou les jouets est susceptible de prévenir le retour d'une telle barbarie : là est le véritable impératif d'Auschwitz.

Presses Universitaires de Grenoble, BP 47, 38040 Grenoble cedex 9, 337 pages, 160 F.

LIBERTE SUR PAROLES
par Christophe Soulié



La prison est bien ancrée dans les esprits. De gauche, de droite ou du centre, aucun parti politique ne remet en cause fondamentalement son existence. Tout au plus, les uns s'inquiéteront de l'intrusion du secteur privé dans ce qu'ils désignent, non sans euphémisme, comme un service public. Dans le même temps, les autres hurleront après son “humanisation” induisant le fantasme de la “Prison Quatre Etoiles”.

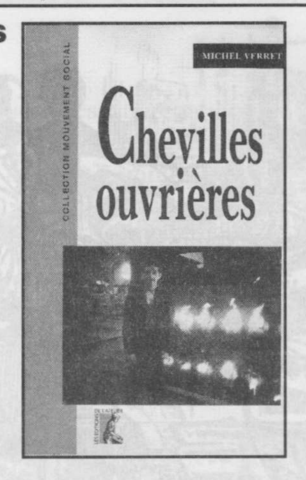
Pourtant, après deux siècles d'existence, son bilan est globalement négatif. Le système pénitentiaire a largement démontré son inutilité, tout comme la défunte peine de mort. Dans la foulée de mai 68, des détenus se sont regroupés dans le Comité d'Action des Prisonniers. Au centre de leurs revendications, la suppression pure et simple de la prison. Leur moyen d'action, la réalisation et la diffusion d'un journal. L'entreprise durera de 1972 à 1980.

Pour la première fois, des détenus dits de droit commun, prennent la parole collectivement, non seulement pour dénoncer leurs conditions de détention mais aussi pour en tirer des conclusions politiques.

Comment cette parole des ténèbres a-t-elle pu avoir droit de cité ? Comment a-t-elle conquis sa légitimité ? Quel a été son message ? Qu'a-t-elle dévoilé ? Autant de questions qui amènent à parler de la prison, du droit, de la loi ou de la justice, du point de vue des détenus, à travers la parole du Comité d'Action des Prisonniers.

Editions Analis, BP 28, 33031 Bordeaux cedex, 286 pages, 120 F.

CHEVILLES OUVRIERES
par Michel Verret

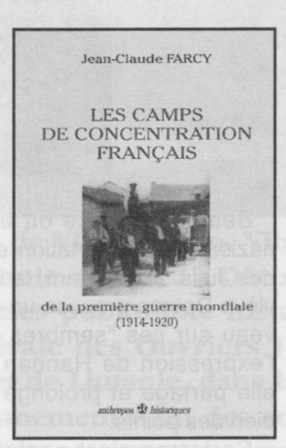


A l'heure de la mondialisation, de l'éclatement du statut et des droits des chômeurs et salariés, de la défaite du marxisme, le sociologue Michel Verret s'interroge : peut-on encore parler de la classe ouvrière ?

Cette interrogation est au centre des recherches de l'auteur qui, en assemblant textes inédits et écrits antérieurs s'attache à affiner les outils d'une sociologie concrète du monde ouvrier. Comme cette cheville, *tige d'assemblage qui sur son axe, joint, maintient, amarre* (Le Robert), la classe ouvrière a-t-elle une place centrale dans le monde populaire si tant est que le peuple reste, lui-même, axe d'histoire ? Avec la mondialisation, la montée de l'individualité, la place nouvelle du temps libre, la question ouvrière est devenue plus que la question de l'homme dans l'ouvrier : c'est la question de l'Humain dans l'Homme.

Les Editions de l'Atelier, 254 pages, 130 F

LES CAMPS DE CONCENTRATION FRANÇAIS DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE (1914-1920)
par Jean-Claude Farcy



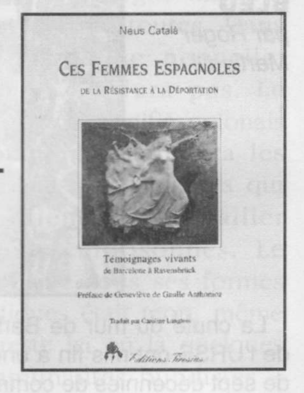
Les camps de concentration sont généralement associés à la seconde guerre mondiale. Il y eut cependant entre 1914 et 1920, sur le territoire français, plusieurs dizaines de milliers d'internés dans des camps portant ce nom. Ressortissants des pays ennemis – Austro-allemands, Ottomans... – Alsaciens-Lorrains, mais aussi Neutres et Français suspects ou indésirables évacués de la capitale et de la zone des armées ont ainsi vécu enfermés entre murs et barbelés pendant tout ou partie de la guerre (certains jusqu'en 1920) dans quelques 70 “camps de concentration” ou “dépôts d'internés” de l'Ouest et du Sud-Est.

Rapports administratifs des préfets et directeurs des camps, témoignages, pétitions et lettres clandestines d'internés font revivre les conditions de cet internement, ses motivations comme les résistances et révoltes qu'il suscite.

Constitués officiellement à des fins militaires – priver l'ennemi de combattants, éliminer toute entrave à l'effort de guerre – ces camps, qui ont leur équivalent en Allemagne et dans les autres pays engagés dans le premier conflit mondial, nous confirment que le phénomène concentrationnaire marque profondément le XXe siècle.

Anthropos Historiques, 373 pages, 250 F.

CES FEMMES ESPAGNOLES DE LA RESISTANCE A LA DEPORTATION
par Neus Català



Mais où sont les jalons, les traces, les marques, l'empreinte du combat exceptionnel et héroïque de ces femmes exceptionnelles et héroïques, nulle part... Depuis cinquante ans elles attendent, celles qui de Perpignan ou de Villeneuve-sur-Lot, celles de Montpellier, de Marseille, de Toulouse, de Paris ou d'ailleurs, celles de là-bas et d'ici, celles qui sur notre sol de France se levèrent.

Qu'on sache ici que d'autres tâches plus glorieuses les unes que les autres les habillent et que l'on ne pourra plus s'arrêter à de banales fonctions spécifiques, chez nous, de ces femmes espagnoles, et qu'on veut par dérision méprisante. Je vous sais maintenant, femme espagnole, debout de la résistance à la déportation à Ravensbrück. Elles furent de tous les combats, toujours debout – de la guerre civile à la répression de Franco – de la lutte contre l'occupant nazi sur le sol français – de la défense de la dignité de l'Homme dans les camps de la mort.

Madame de Gaulle Anthonioz écrit dans sa préface : “Neus Català... je l'ai connue au camp de Compiègne et j'ai tout de suite été attirée par son visa-

ge... elle était une républicaine espagnole, engagée dans la Résistance française : plus de 35 000 des compatriotes de Neus ont été fusillés, sont morts dans les combats ou dans les camps de concentration. Auparavant, ils avaient lutté les premiers contre le nazisme."

Editions Tirésias, 21 rue Letort, 75018 Paris, 356 pages, 135 F.

SYNDICATS NOUS VOILA ! *par Jean-Pierre Le Crom*



Selon les idées reçues, seule une poignée de syndicalistes "traîtres" participèrent aux institutions de la Charte du travail sous Vichy, et la classe ouvrière française passa dès 1940 à la Résistance.

Jean-Pierre Le Crom présente une situation bien différente : un grand nombre de syndicalistes français, notamment parmi les cadres syndicaux, participèrent aux institutions ouvrières de Vichy, et cela jusqu'en 1943.

Cette conclusion ne va pas de soi.

Le régime de Vichy semble l'antithèse du monde ouvrier : les confédérations syndicales furent dissoutes, le parti communiste supprimé, la grève interdite, le 1er Mai transformé en journée de propagande corporatiste.

Cependant, participer aux organisations syndicales de Vichy n'impliquait pas nécessairement une adhésion totale au régime.

La participation fut compatible avec une large gamme d'opinions. Certains tentèrent d'être présents dans les nouvelles institutions tout en critiquant leurs contraintes ; à l'extrême, quelques-uns accusèrent Vichy de tiédeur dans son entrée dans le nouvel ordre européen ; d'autres encore conclurent, à partir des expériences de 1936 à 1940, que la confrontation figée entre travail et capital et le romantisme des barricades étaient devenus des notions stériles et périmées.

La réceptivité à Vichy d'un certain nombre de syndicalistes français en 1940 serait incompréhensible sans les déceptions et les bouleversements qui suivirent le "mai radieux" de 1936 : le déclin du Front Populaire, les luttes entre communistes et non-communistes au sein des syndicats réunis, le rejet de formules usées, la soif d'un nouveau départ.

Le livre de Jean-Pierre Le Crom a le mérite de rendre compréhensible ces itinéraires douloureux et pas toujours intéressés. Un livre important pour cette années 1995 qui fêtera tout à la fois le centième anniversaire du syndicalisme et le cinquantième anniversaire de l'Armistice.

Les Editions de l'Atelier, 410 pages, 190 F, disponible à la librairie de Gavroche.

"DICTIONNAIRE PORTATIF DU FUTUR BACHELIER" *par Bruno Hongre*



Les medias* nous imposent un vocabulaire dont le sens est, le plus souvent, détourné, par effet de mode* ou par une volonté de manipulation. Ainsi en est-il, par exemple du mot "libéralisme*", dont la racine latine "liber" et l'usage idéologique suggèrent une liberté que contredit son utilisation en économie. La loi du marché favorise la liberté du plus fort au prix de contraintes et de soumission accrues pour les plus faibles.

C'est parce qu'il a observé cet usage perverti mais aussi la méconnaissance d'un certain nombre de définitions dans le langage ou les devoirs que Bruno Hongre, professeur de Lycée, a rédigé ce dictionnaire "portatif" (référence ou révérence à Voltaire ?) afin de fournir aux élèves un instrument pratique autant que critique de compréhension, sinon de décryptage, de leur époque où la "langue de bois*" tient si souvent lieu de discours officiel. A noter, l'exemple donné à l'article "ankylose": "son esprit s'ankylose: il reste béat devant la télévision."

Les prochains candidats aux épreuves du baccalauréat – aussi bien, d'ailleurs que les bacheliers des décennies précédentes, soucieux de ne pas perdre le contact avec la la modernité* – y trouveront des définitions actualisées d'un certain nombre de concepts* ou de notions plus ou moins anciens. Les jeunes générations y apprendront peut-être que le "microscosme*" existait avant que Raymond Barre en renouvelle l'usage. Le "libertinage*" n'est pas seulement ce qu'on croit. Les articles "christianisme", "judaïsme" ou "islam", voire "communisme", "totalitarisme" ou "utopie" précisent, grâce à quelques repères chronologiques les étapes d'un espoir ou d'une illusion. Le lycéen, amateur de belle littérature – il en existe encore – y trouvera la définition – rare – d'un certain nombre des figures de style* ou de rhétorique* comme "hypallage" ou "oxymore" et même - délicieux anachronisme - des indications sur les techniques de versification comme l'"enjambement", la "diérèse" ou la "synérèse" ("furi-eux" ou "furieux").

Vocabulaire philosophique à la manière des vieux manuels de Lalande ou de Cuvillier? Plutôt "vademecum*" de culture à l'usage de l'"honnête homme*" du XXè et, sans doute du début du XXIè. Ce "Dictionnaire portatif" mérite un succès prolongé.

J.-J. L.

Aux Editions Marabout, 48,00 F.

* Voir la définition dans le "Dictionnaire…".

"LA RADIO RENDEZ-VOUS SUR LES ONDES " *par Antoine Sabbagh*



Un nouveau volume dans la collection "Découvertes" de Gallimard. C'est comme toujours un album dont la qualité de l'iconographie constitue le principal atout. Puisque la vocation de la série est celle d'ouvrages à feuilleter, il suffirait d'en rester là.

On peut toutefois regretter que le texte accorde si peu de place aux réussites de la radio dans les domaines de la culture ou de la création. Certes, Orson Welles a déclenché une belle panique à New York en mettant en ondes, en 1938, "La Guerre des Mondes" de son presque homonyme H.G. Wells mais le palmarès des radios de service public est autrement éloquent. A. Sabbagh semble ignorer le monumental ouvrage que l'auteur

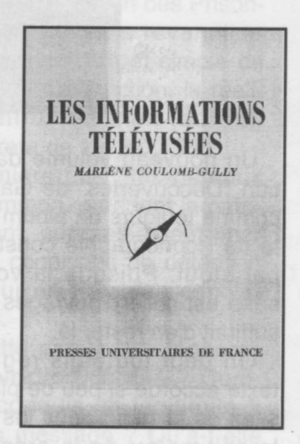
anglais Sir Asa Briggs a consacré à la BBC qui, comme la Radiodiffusion Française, a développé, dès les années 30, un art radiophonique spécifique dont on se débarrasse trop rapidement en le déclarant académique. L'évocation des programmes musicaux qui répondent encore à l'attente des nombreux auditeurs est réduite à la portion congrue. Une lecture négligente de la documentation attribue la création de la taxe radiophonique, en 1933, à Georges Mandel qui n'était pas ministre des PTT, à l'époque. Faute vénielle. Plus fâcheuse est la reproduction d'un lieu commun tenace mais erroné. La première station d'émission de programmes radiophoniques "réguliers et annoncés" n'a pas fonctionné à Pittsburgh, en 1920, mais aux Pays-Bas, un an plus tôt. Erreurs de détail, certes mais la collection "Découvertes" "cible" la jeunesse. Il est fâcheux que des étudiants y trouvent des "détails" de ce genre qu'ils ne manqueront pas de reproduire voire de déformer.

Les historiens professionnels, sans doute marqués par un enseignement universitaire de type "clanique", s'attachent beaucoup plus aux liens entre pouvoirs et médias qu'à leur fonction sociale, jadis célébrée par une rhétorique prospective qui voyait dans la radio un moyen d'informer, d'éduquer et de distraire. On peut ne voir, dans un tel choix, qu'un débat "académique". On peut aussi déplorer la soumission des médias à la logique commerciale qui privilégie l'événementiel spectaculaire au détriment de la démarche humaniste.

J.-J. L.

* *Gallimard "Découvertes",*

"LES INFORMATIONS TÉLÉVISÉES" *par Marlène Coulomb-Gully*



La collection "Que sais-je ?" est, pour beaucoup, une référence dans le domaine de la vulgarisation, la première approche d'un sujet inconnu. Il est vrai que son champ est encyclopédique. Naguère, ses auteurs avaient le souci de présenter des faits exacts sans y ajouter de commentaires ou d'opinions personnelles. Aujourd'hui, il faut personnaliser le message, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, le déformer. La radio et la télévision croient placer l'auditeur au cœur de l'actualité en sollicitant l'avis de "Monsieur Tout le Monde" sur tout et n'importe quoi, en tous cas, sur des sujets qu'il connait mal ou pas du tout. C'est ce que les spécialistes appellent le "micro-trottoir". On imagine les dérives sémantiques qu'un psychanalyste lacanien pourrait faire subir à l'expression !

Les scientifiques avaient jadis le scrupule de ne livrer que des faits qu'il fallait observer, vérifier et confronter. Les sociologues sont-ils des scientifiques ? On peut en douter à la lecture de la littérature qu'ils ont consacrée depuis quelques lustres à la sphère audiovisuelle. L'hypothèse y tient souvent lieu de conclusion dans un domaine où les faits sont plus qualitatifs que mesurables. Certes, le discours des medias est, le plus souvent manipulatoire, mais comment le prouver. Comment apprécier le degré de complicité du diffuseur qui se contente de reproduire la bonne foi apparente d'un candidat à quelque élection que ce soit ? Comment dénoncer la dépendance d'un système d'information dont les responsables sont désignés par la connivence établie entre le pouvoir politique et le pouvoir affairiste ?

Au prix de nombreuses erreurs de détail, M. Coulomb-Gully décrit ce qu'elle croit être l'évolution d'une télévision soumise vers une télévision libérée. On peut rêver et c'est parfois possible sans forcer la valeur de l'hypothèse. La télévision propose actuellement une oasis de liberté inconnue jusqu'à présent. Celle qui est laissée aux "Guignols de l'info" dont la dérision ravageuse grossit les situations et exprime plus surement le vrai que tous les "en direct" du monde ! Il faut surtout en profiter, avant qu'une nouvelle connivence les envoie à la trappe.

J.-J. Ledos

N° 2922 collection "Que sais-je ?"

MANES SPERBER, PSYCHOLOGIE DU POUVOIR

1938 : L'Europe glisse irrémédiablement vers la guerre. En mars, c'est le troisième procès de « vieux bolchéviks » ; simultanément Hitler réalise l'Anschluss ; la guerre d'Espagne se poursuit. Le 11 juillet, Daladier fait voter la loi sur l'organisation de la Nation en temps de guerre. En août, le gouvernement anglais envoie lord Runciman à Prague comme médiateur entre Tchécoslovaques et Allemands, émissaire qui cherche plus à contraindre le faible à accepter le diktat du fort, un peu à la manière des négociateurs de l'O.N.U. d'aujourd'hui en ex-Yougoslavie, qui proposent des plans de paix qui entérinent l'agression et font d'avantage de concessions à l'agresseur. Le 30 septembre, les accords de Munich scellent le destin des alliés d'Europe centrale de la France. C'est la curée. Il est presque « Minuit dans le siècle ».

Aussi surprenant soit-il, à la veille du déchaînement du cataclysme, il y eut des hommes qui s'obstinèrent à penser dans l'urgence les phénomènes décisifs de leur siècle. 1938 : c'est l'année où Éric Voegelin publie à Vienne, en avril, *Les Religions politiques*, où Ignazio Silone écrit *L'École des Dictateurs*, où Jean Grenier, professeur de Camus, publie *L'Esprit d'orthodoxie*, enfin où, Manès Sperber est sur le point de publier à Vienne son essai *Analyse de la Tyrannie* dont la composition est saisie par les nazis. Ces livres de réflexion se font échos au plus profond de la nuit totalitaire. Et c'est une chance qu'ils aient pu nous parvenir, témoins d'une époque si sombre.

Sperber est inspiré par le maître-livre du *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie, le jeune ami de Michel de Montaigne (« Il n'existe pas de tyrans sans ceux qui le font et sans ceux qui croient en lui », écrit Sperber), mais c'est surtout à partir de son expérience personnelle qu'il tente de comprendre les mécanismes de la dictature. Ancien élève du psychologue Alfred Adler, militant communiste, il a assisté au développement du mouvement nazi lorsqu'il vivait à Berlin. Il s'est interrogé sur la tactique suivie par Staline dans les affaires allemandes et, après la Seconde Guerre mondiale, il en arriva à une conclusion terrible : Staline a sciemment favorisé la prise du pouvoir par les nazis. Les mots d'ordre, les revirements tactiques, le front commun avec les nazis comme lors du référendum prussien de 1931 ou la grève des transports de Berlin en 1932, beaucoup d'éléments confortent cette analyse...

Ce qui intéresse profondément Manès Sperber c'est de comprendre, même s'il eut plus souvent l'occasion de pleurer et rarement celle de rire, ce qui pousse l'individu à se donner corps et âme à un mouvement totalitaire. Bien évidemment sa recherche s'appuie sur la psychologie adlérienne et le dictateur en sa personne l'intéresse également. Il y a deux personnages tutélaires (parfois un troisième : Mussolini) qui han-

tent son essai : Hitler et Staline, qui jamais ne sont nommés, car Manès Sperber ambitionne de les dépasser pour arriver à l'essence même du phénomène dictatorial. Cette démarche rend son livre passionnant sans lui conférer une exclusive dimension historique. C'est un livre qui peut être lu et relu, qui nourrit la réflexion du lecteur, c'est une sorte de miroir qu'il tend à l'homme du XXe siècle.

La philosophie de Sperber n'est pas une philosophie noire. S'il décrit et décortique l'attraction qu'exerce les systèmes totalitaires, il essaie également de comprendre, dans un texte plus récent, comment fonctionne la relation entre adaptation et résistance à la terreur, comment et pourquoi de jeunes Allemands, par exemple, se sont lancés dans la lutte antinazie et l'ont payée de leurs vies comme Hans et Sophie Scholl du groupe de la *Rose blanche*.

Le livre de Manès Sperber, si tardivement traduit en français, doit prendre indubitablement place auprès des grandes œuvres qui interrogent l'histoire et la politique : On songe bien sûr au *1984* d'Orwell, mais aussi au *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly ou même au *Prince* de Machiavel car Manès Sperber nous parle des passions humaines qui s'incarnent dans la politique... À vous de lire et de choisir à côté desquelles vous le rangerez dans votre bibliothèque...

Qui aurait pu croire en 1938 qu'un tel texte pourrait parvenir jusqu'à nous, à la manière de la lumière des étoiles qui perce l'obscurité.

P.S. : Il est regrettable que les notes de caractères historiques destinées en principe à éclairer le lecteur soient inexactes ou parfois fantaisistes dans leur formulation.

J.L. PANNE

Editions Odile Jacob, 208 pages, 130 F

LA DESOBEISSANCE, HISTOIRE DU MOUVEMENT LIBERATION SUD

par Laurent Douzou

A travers ce livre sur la naissance, l'histoire et l'organisation d'un des mouvements de Résistance parmi les plus connus mais qui n'avait jamais été étudié jusqu'à maintenant Libération zone sud, Laurent Douzou en dresse la première synthèse.

A l'automne 1940 est fondé un premier mouvement, *La Dernière colonne.* De celui-ci, émerge, en juillet 1941, Libération Sud, dont l'organe porte le même nom, et qui durant toute la guerre participe au combat et à l'organisation de la Résistance.

Si l'histoire du mouvement est bien retracée, il est quand même possible d'émettre des réserves quant aux conclusions que tire son auteur sur les tentatives d'infiltration communiste. En effet, s'il n'y pas eu, peut-être, de stratégie concertée pour prendre le contrôle du mouvement, il ne faut pas sous estimer les capacités des militants communistes à infiltrer un appareil, même pour ceux qui entre 1939 et 1941, n'étaient plus directement en contact avec le Parti. L'objectif et les buts ne sont pas dans ce cas là, jamais observables à première vue.

S.B.

Paris, Editions Odile Jacob, 480 pages, 180 F.

MARIE GUILLOT. DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES À CELLE DU SYNDICALISME

par Slava Liszek,



« Marie Guillot est morte à Lyon le lundi 5 mars. Elle était cruellement malade depuis plusieurs années et les jeunes ne l'ont guère connue. Mais il ne faut pas que nous laissions mourir son nom. Il est de ceux qui sont l'honneur de la classe ouvrière française, à qui elle aura donné toute son intelligence et tout son cœur, toute son activité, toute sa vie. Nous devons sauver son nom de l'oubli... » Voilà comment le poète Marcel Martinet exprimait son émotion et sa reconnaissance envers une humble institutrice : Marie Guillot. Fille d'un journalier décédé lorsqu'elle était encore enfant, elle dut franchir la barrière de la misère pour accéder à cette profession qui faisait tant rêver les enfants du peuple. Marie Guillot appartient à cette génération d'instituteurs et d'institutrices qui considéraient leur métier avec un grave sens de la responsabilité envers les enfants. Cela n'avait rien d'incompatible avec leur engagement personnel dans la lutte pour le droit à se syndiquer qu'ils revendiquaient à une époque où les fonctionnaires de l'État en étaient privés. La meilleure preuve est que *L'École émancipée*, le bulletin de la Fédération des syndicats d'instituteurs, publiait une riche et abondante rubrique pédagogique. Mais Marie Guillot devait se battre également pour l'entière reconnaissance des droits des femmes aussi bien au sein du syndicat qui demeure réticent à leur accorder l'égalité qu'au sein de la société hostile à leur émancipation.

Ce qui frappe dans le personnage de Marie Guillot – le livre de Slava Liszek le fait bien sentir – c'est la droiture, en toute chose, mais aussi le courage et la persévérance. Alors que l'Union sacrée et la fureur belliciste ont balayé les organisations syndicales, elle renoue très vite avec les membres du noyau de *La Vie ouvrière*. Le 15 octobre 1914, elle écrit à Pierre Monatte : « J'ai enfin de vos nouvelles (...) je n'ai pas changé mon fusil d'épaule... Signe des temps ! Etre félicité pour cette raison qu'on ne laisse pas affoler par les vents de folie (...) J'ai été comme à moitié abrutie pendant trois semaines ; je n'ai pas écrit une seule lettre. Ensuite je me suis demandée où vous trouver (...) Ah ! nous aurons à faire pour nous tenir au-dessus de l'écume et nous retrouver à l'ancre ! (...) Ce qui m'épouvante plus que tous les carnages, c'est la vague de haine qui se lève, toujours plus haute, et qui détourne de leurs buts les énergies ouvrières. »

Tout au long de la guerre, Marie Guillot devait œuvrer dans la mesure de ses moyens et en dépit de son isolement en Saône-et-Loire, à ranimer la flamme de l'internationalisme. Après la guerre, elle se lance dans le combat pour la rénovation du syndicalisme et devient membre du Comité exécutif des Comités syndicalistes révolutionnaires. Révoquée en janvier 1921, elle ne devait être réintégrée qu'en 1924.

Pendant cet intervalle professionnel, elle se consacre exclusivement au syndicalisme, devient trésorière de la C.G.T. unitaire fondée par les syndicalistes communistes, les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes unis dans leur opposition au réformisme de la C.G.T. conduite par Léon Jouhaux. Très vite, elle se heurte à ceux qui comme Gaston Monmousseau font le choix, non seulement d'adhérer à l'Internationale syndicale rouge – la « petite sœur » de l'Internationale communiste – mais reprennent aussi à leur compte sans recul ni critique la conception bolchévique des relations Syndicat/Parti selon laquelle ce dernier doit

toujours dominer l'organisation de masse. En conséquence cette organisation des travailleurs que doit être le syndicat perd son autonomie et sa capacité à orienter lui-même les luttes, ce que n'admet pas Marie Guillot. Bref, elle s'affirme comme syndicaliste révolutionnaire et, après l'amère expérience de la C.G.T.U., rejoindra la Ligue syndicaliste de Pierre Monatte. Il est peut être excessif d'écrire (voir la 4e de couverture) que son « combat était alors à contre-courant de l'Histoire... » Marie Guillot aurait certainement récusé ce fatalisme. Et cela revient à laisser entendre que « l'Histoire » a donné raison aux communistes de la C.G.T.U., autrement dit qu'elle donne raison aux vainqueurs temporaires au regard d'une longue évolution qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours...

Pour restituer l'itinéraire de Marie Guillot, sans ignorer ses drames personnels, et l'évolution de ses convictions, MMe Slava Liszek cherche à rendre l'intensité de sa vie dans toutes ses dimensions : professionnelle, féministe et syndicale. Parfois, elle emprunte un peu trop – à mon goût – le style familier du journalisme, fleuri de points d'exclamations, mais qu'importe puisque l'appel de Marcel Martinet est enfin entendu.

J.L. PANNE

L'Harmattan, coll. « Les chemins de la mémoire », 315 pages, 160 F

MEMOIRES 1, LA BRISURE ET L'ATTENTE
par Pierre Vidal Naquet



Depuis un certain temps les historiens publient leurs mémoires. Après avoir décrit l'histoire des autres, ils rédigent leur propre histoire – l'ego histoire. Pierre Vidal Naquet nous livre aujourd'hui le premier tome de ses *Mémoires, la Brisure et l'attente,* dans lequel il retrace les vingt-cinq premières années de sa vie.

Né le 23 juillet 1930, Pierre Vidal Naquet est issu de la bourgeoisie juive parisienne, parfaitement assimilée qui ne connaissait guère les tracas de ses frères fraîchement arrivés de Pologne ou des autres pays d'Europe centrale et orientale. Ses mémoires décrivent la vie de son milieu. En effet les Juifs de France avaient une confiance absolue dans la Patrie des Droits de l'Homme et se revendiquaient d'un certain patriotisme, héritier des Lumières et de la Révolution.

Avec l'invasion allemande, la famille Vidal Naquet se réfugie à Marseille. Ses parents entrent dans la Résistance et sont arrêtés le 15 mai 1944 puis déportés. Avec la Libération vint l'insoutenable attente, puis la connaissance du drame. La vie continuant, Pierre Vidal Naquet passe le bac puis entre en classe préparatoire dans l'espoir d'intégrer l'Ecole Normale Supérieure. Dans le même temps il anime une petite revue, *Imprudence.* Il se sent proche du Parti communiste, et faillit y adhérer «pour faire de l'opposition». Ces années étaient aussi celles du Procès Kravtchenko et du Procès Rajk que Pierre Vidal Naquet dénonce. Mais, paradoxalement il participe au Mouvement de la Paix (satellisé par le Parti communiste).

En 1955, il passe et réussit l'agrégation d'Histoire. Cette année est aussi l'année du durcissement de la guerre d'Algérie. Vidal Naquet en devient un des adversaires les plus farouches. Ce qu'il nous livrera certainement dans le prochain volume de ses mémoires.

La Brisure et l'Attente est un récit émouvant dont nous ne pouvons que conseiller la lecture.

S.B.

Paris, Ed. Le Seuil/ La Découverte, 300 pages.

L'ASSASSINAT DE KIROV DESTIN D'UN STALINIEN, 1888-1934,
par Alla Kirilina



L'assassinat de Kirov marque le début des grandes purges staliniennes des années trente. Très longtemps les historiens ont cru que Kirov avait été assassiné sur ordre de Staline. L'ouverture des archives de l'URSS vient apporter des éléments nouveaux, qui démentent cette hypothèse.

Serge Mironovitch Kirov est né le 27 mars 1888. Militant révolutionnaire russe, il devient après Octobre 1917, responsable du Parti Bolchevique. Au milieu des années vingt, il est envoyé par Staline comme Premier secrétaire de l'organisation du Parti de Leningrad. L'objectif est d'éliminer la Nouvelle Opposition qui s'y développe, tâche dont il s'acquitte. Il reste pendant une dizaine d'années à la direction de la ville de Leningrad, jusqu'au premier décembre 1934, date à laquelle il est assassiné, non pas comme on l'a longtemps cru par un représentant de Staline mais par un militant du Parti. Les motifs de son assassin, Léonid Nikolaiev, sont d'ordre individuel. Il n'y a donc pas de complot, mais Staline à parfaitement su utiliser cet acte. Dès lors il pouvait parler de complot, inventer un centre antisoviétique à Leningrad et lancer la machine infernale des procès de Moscou.

Ce livre apporte la réponse à la question et à l'affirmation que faisait Anatoli Rybakov : « Quel que soit l'assassin [de Kirov], il y a une certitude : nous entrons dans la nuit.» (Les enfants de l'Arbat, Albin Michel, 1987, p. 576).

S.B.

Paris, Le Seuil, 283 pages, 140 F.

MECISLAS GOLBERG, PASSANT DE LA PENSEE
par Catherine Coquio



Mécislas Golberg est une des figures les plus méconnues de l'histoire du mouvement anarchiste. Les textes rassemblés par Catherine Coquio sur ce militant offrent enfin la possibilité de découvrir cet activiste libertaire aux visages multiples.

Mieczyslaw dit Mécislas Golberg est né le 21 octobre 1869 à Plock, dans la

Pologne russe. Pour échapper au numerus clausus qui empêchait les Juifs de suivre des études, il partit apprendre la médecine et les sciences sociales à l'Université de Genève, puis vint s'installer à Paris. Dès le début de l'année 1892, il commence à publier des poèmes dans des revues polonaises. Quelques temps plus tard, il commence à écrire dans les revues libertaire : *Le Courrier Social Illustré* et *Le Libertaire* et fonde dans le même temps son journal, *Sur le Trimard. L'organe des revendications des «Sans Travail»*. Dont l'orientation anti-syndicaliste peut sembler étonnante pour un libertaire, mais qui se voulait être un refus de la glorification du travail et un éloge de la paresse précédant, en cela, le livre de Paul Lafargue.

Les études de Golberg étaient hétéroclites. Il s'intéressa aussi à l'anthropologie de l'Afrique noire, à la sociologie et participa au combat politique de son temps.

Comme son ami Bernard Lazare, il fit partie de la première génération Dreyfusarde. Il se lança aussi, comme Lazare, dans le combat pour un sionisme libertaire, au travers notamment, de son journal, *Le Flambeau* et de la publication de son livre *Lazare le ressuscité* commencé en 1894.

Paria dans son pays d'accueil, incompris par sa famille politique, Mécislas Golberg mourut dans la misère le 28 décembre 1907.

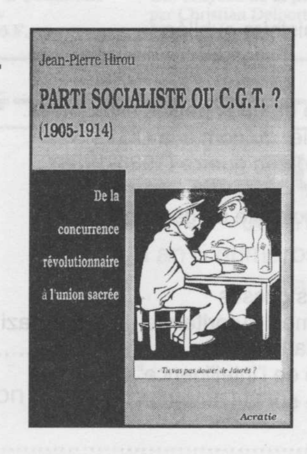
Un livre d'une belle facture, même si la lecture de certaines études reste relativement obscure.

S.B.

Maison neuve et Larose, 504 pages, 168 F.

PARTI SOCIALISTE OU C.G.T. ?

par Jean Pierre HIROU



L'ouvrage que nous propose Jean Pierre Hirou est, au travers des congrès du Parti socialiste et de la Confédération Générale du Travail, une étude sur les débats d'idée qui traversèrent le mouvement ouvrier entre 1905 et 1914.

Durant cette période, deux conceptions du mouvement ouvrier vont s'opposer. L'une représentée par la social démocratie, incarnée par le Parti socialiste et l'autre la C.G.T. d'obédience syndicaliste révolutionnaire.

La naissance du Parti socialiste, Section Française de l'Internationale Ouvrière, est difficile. En effet, l'unification des courants guedistes (Parti socialiste de France), des jaurèsiens (Parti socialiste de France), des hervétistes (Fédérations autonomes) et des allemanistes (Parti ouvrier socialiste révolutionnaire) ne se fait pas sans heurts. Le parti oscille régulièrement entre deux conceptions l'une révolutionnaire et l'autre réformiste qui finira par l'emporter.

Face au Parti socialiste en mutation, la C.G.T. se réaffirme syndicaliste révolutionnaire, la Charte d'Amiens dont les résolutions, qui avaient déjà été adoptés en 1895 – de refus de tout contrôle par les politiques – sont réaffirmés. Elles sont nées d'un compromis, qui permet d'éviter un double écueil : ancrer la C.G.T. comme centrale uniquement libertaire et d'entrer en concurrence avec le PS. ce qui conduit la C.G.T., comme le note l'auteur, à «marquer davantage une réaction de défense face à l'influence croissante de la politique de la SFIO qu'une affirmation triomphante des principes du syndicalisme révolutionnaire»

Malgré ses affirmations la C.G.T. est traversée par des courants (anarcho-syndicaliste ; syndicaliste-révolutionnaire et socialiste) qui, essayent de prendre le contrôle de la centrale. La C.G.T. bascule en 1912-1913 vers le Parti socialiste.

Un des intérêts de l'ouvrage (en plus de la chronologie qui offre des repères utiles pour le lecteur) est l'étude que l'auteur effectue des différents discours. Ainsi il décline et analyse des thèmes qui furent l'objet de débats dans ces organisations, comme, par exemple, les élections, la paysannerie, les femmes et le colonialisme. J'émettrai, cependant, une réserve en ce qui concerne les débats sur le colonialisme. En effet, l'indépendance n'est, à cette époque, pas encore demandée, même par les colonisés. Il semble donc difficile que les militants puissent la réclamer.

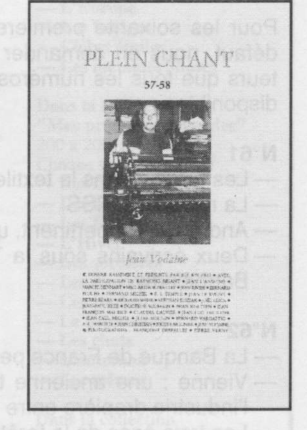
Cet ouvrage reprend et analyse de manière synthétique et stimulante les débats qui traversèrent le mouvement ouvrier, avant la fracture que représente la première guerre mondiale.

S.B.

Ed. Acratie, 317 pages, 150 F.

REVUES

PLEIN CHANT 57-58 : Jean Vodaine



Poète et peintre, Jean Vodaine est raconté ici dans un dossier rassemblé et présenté par Joe Ryczko qui explique dans sa préface : Pourquoi Vodaine :

"Parce que soixante-treize ans ne sont pas venus à bout de son bel enthousiasme. Parce qu'il demeure réfractaire à la vulgarité de la société de consommation. Parce qu'il a le sens de la démesure. Parce qu'il a une vie de bohème plutôt qu'une vie rangée. Parce qu'il n'a jamais fait de plan de carrière, ni de courbettes. Parce qu'il reste imprévisible. Parce qu'il ne court pas après l'argent. Parce qu'il sait donner. Parce qu'il n'a pas son permis de conduire, dans un pays qui ne rêve que d'automobiles et d'autoroutes. Parce qu'il préfère les chemins de traverse. Parce qu'il a connu la condition ouvrière. Parce que Vodaine reste un slave. Parce qu'il a fait le choix de la France. Mais pas celle qui est étriquée, frileuse, qui se recroqueville sur son pot-au-feu. Pas celle qui s'arc-boute sur ses charentaises. Pas celle qui a la mémoire courte. Pas celle qui ferme la porte au nez du pauvre. Pas celle qui parle franglais. Pas celle pour laquelle la culture populaire se résume au rap, au tag, au coca ! Pas celle qui se sent obligée d'amener ses enfants au Mac Donald ! Ou qui rêve d'aller au Disneyland ! Pas celle qui renonce, qui se soumet ou se tait. Mais une certaine France ; celle qui avance avec panache. Celle des lumières, celle du courage. Celle qui crée, qui invente. Celle qui défend la liberté et cultive un art de vivre incomparable. Celle même qui a fait Vodaine."

La découverte (ou la redécouverte) d'un personnage attachant dans une revue dont le style et la qualité ne sont plus à vanter.

S'adresser directement à Plein Chant, Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente. Le numéro 90 F.

Liste des principaux articles parus depuis le N°61

Pour les soixante premiers numéros, consulter le N°61, ou à défaut, nous en demander la liste. Nous rappelons à nos lecteurs que tous les numéros, sauf le N°2 et le N°9, sont encore disponibles.

N°61
— Les grèves dans le textile (1920-1936), l'exemple d'Elbeuf.
— La radio en URSS.
— André Gill l'impertinent, un caricaturiste de la fin du 19e.
— Deux écrivains sous la Terreur : Jacques Cazotte et l'abbé Barthélemy.

N°62
— La Banque de France pendant la Commune.
— Vienne : une ancienne tradition ouvrière. Les ouvriers dans l'industrie drapière entre 1880 et 1890.
— Les trois âges de la forêt. L'histoire du paysage forestier français.
— Aristide Delannoy, un caricaturiste méconnu de la "Belle Epoque".
— Les Forges de Paimpont (17-19e siècle).

N°63-64
— L'enfermement des communistes en France (1940-1944).
— La tourmente révolutionnaire. Des principes égalitaires à l'Empire.
— Portrait et itinéraire de Jean Grave. Son hebdomadaire dura 30 ans.
— Boucheries et bouchers au XIXe siècle.
— Les peuples de l'Autriche-Hongrie.
— Les Brésiliens à Rouen en... 1550. A propos de la conquête de l'Amérique.

N°65
— De "Royales Affaires" autour d'une forêt. (1770-1790)
— Les siècles obscurs du Moyen-Age.
— Une déportation oubliée : Fréjus 1er et 2 février 1943.
— Il y a 200 ans, la naissance de la Première République (21-22 Septembre 1792).
— Gus Bofa et le "Salon de l'Araignée" (1920-1930).
— Roger Salengro (1936) - De la calomnie au suicide.

N° 66
— Rossel, un officier pendant la Commune.
— Pierre Martin, militant anarchiste de la fin du siècle dernier.
— La disette en Bretagne (1853-1861).
— Le théâtre populaire avant Molière.
— Le bouilleur ambulant.

N°67
— Mayne Reid, le Révolutionnaire (I).
— Marie et François Mayoux, instituteurs pacifistes et syndicalistes.
— Justice criminelle et supplices sous l'Ancien Régime.
— Madeleine Pelletier, médecin socialiste et féministe (1874-1939).
— Les méfaits du tabac.
— Les étrangers en France en 1909.

N° 68
— La bataille de Montreuil-Bellay le 8 juin 1793.
— Les élections de 1848 et la propagande bonapartiste.
— L'anarchisme, face cachée de la révolution chinoise.
— L'histoire à la télévision.
— la coopération.
— Les misères et malheurs de la guerre.

N° 69-70
— Le 1er mai et la conquête des huit heures.
— Mayne Reid le Révolutionnaire (II).
— La fin de l'ancienne Hongrie et les révolutions de 1918-1919.
— Il y a 25 ans, des affiches sur les pavés de mai 68.
— Chanteurs et chansons des rues.

N° 71
— L'Eglise et l'esclavage
— Mayne Reid le Révolutionnaire (Fin)
— Les crayons de la propagande (1940-44)
— De l'Ere vulgaire à l'Ere républicaine (1793)
— Les nouvelles passerelles de l'extrême-droite
— Léon Sédov, fils de Trotsky, victime de Staline.

N° 72
— Progrès technique et conditions de travail dans les mines au XIXe siècle.
— Victor Schoelcher, apôtre de l'abolitionnisme (1806-1893)
— Impressions de Hongrie (1993)
— Les derniers sans-culottes (1798-1815)
— Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme.

N° 73
— La CRISE ou "La misère dans l'abondance"
— Les Espagnols à Paris et sa région en 1926
— Conditions de travail dans les mines (II), les accidents dans les puits (19e s.)
— Vie et mort d'un réseau de résistance dans le Sud Saumurois.
— La collaboration dans l'Eure.

N° 74
— J'étais médecin des Tsiganes à Auschwitz (I)
— Les Jésuites à Nantes
— Montéhus, la lutte en chantant
— Progrès technique et conditions de travail dans les mines du XIXe (III), l'éclairage et ses dangers
— Le goulag chinois, linceul du silence.

N° 75-76
— La vie tragique des ouvriers d'un grand chantier (Blaizy 1845-1851)
— 25 avril 1974 : Révolution des œillets, révolution tranquille
— J'étais médecin des Tsiganes (II)
— 1894 Les procès anarchistes et la fin des attentats
— Affaire Dreyfus : Le testament du colonel Picquart
— L'objection sans militarisme

N° 77
— 1944 les civils dans la bataille de Normandie
— Service militaire : chronique d'une mort annoncée
— J'étais médecin des Tsiganes à Auschwitz (fin)
— Il y a 100 ans : Emeutes xénophobes après l'assassinat du président Carnot
— Renaud Jean ou l'histoire oubliée

N° 78
— L'Odyssée tragique de deux petites filles juives.
— "Normandie", premier du nom à la CGT
— Souvenirs d'Espagne en guerre (1936-1938)
— L'Affaire Guinguoin
— Marceau Pivert "Socialiste de gauche"

N° 79
— Poulbot, le père des gosses
— (1920-1944) Régimes autoritaires et ordre nazi en Europe danubienne et balkanique (1)
— Jean Zay, "ministre de l'intelligence"
— Quelques vérités… sur la Libération

N° 80
— Paul Hadol et sa ménagerie : ou le cirque d'un caricaturiste antibonapartiste
— L'Australie, paradis socialiste
— Un roman oublié "Didier homme du peuple"
— Les instituteurs vus par *l'Assiette au beurre* en 1903

Librairie de GAVROCHE

Les commandes sont à adresser à EDITIONS FLOREAL, BP 872, 27008 - EVREUX

Les Paysans : les républiques villageoises de l'An mil au 19e siècle
par H. Luxardo
256 pages, illustré — **30 F.**

La Guerre détraquée (1940)
par Gilles Ragache
256 pages, illustré — **40 F.**

Contrebandiers du sel
par Bernard Briais
La vie des faux-sauniers au temps de la gabelle
288 pages, illustré — **50 F.**

Les Grandes Pestes en France
par Monique Lucenet
288 pages, illustré — **55 F.**

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851
par L. Willette
256 pages, illustré — **30 F.**

DOSSIERS D'HISTOIRE POPULAIRE :
— **Luttes ouvrières — 16e/20e siècle**
— **Les paysans — Vie et lutte du Moyen-Age au 1er Empire**
— **Courrières 1906 : crime ou catastrophe ?**
— **Les années munichoises (1938/1940)**
Les 4 dossiers — **60 F**

C'est nous les canuts
par Fernand Rude
Sur l'insurrection lyonnaise de 1831
286 pages — **25 F.**

Un maquis d'antifacistes allemands en France (1942-1944)
par E. et Y. Brès
350 pages, illustré — **140 F.**

Carl Heil speaker contre Hitler
par Eveline et Yvan Brès
189 pages — **135 F.**

Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire
Plus de 200 chansons sociales en fac-similé.
306 pages — **330 F.**

La Chanson de la Commune
par Robert Brécy
316 pages — **350 F.**

Histoire de la littérature libertaire en France
par Thierry Maricourt
491 pages — **150 F**

Henri Poulaille
par Thierry Maricourt
253 pages — **185 F**

Dictionnaire des auteurs prolétariens
par Thierry Maricourt
275 pages — **129 F**

Instituteurs pacifistes et syndicalistes
Mémoires de François Mayoux
366 pages — **195 F**

N'oublie jamais Nicolas
par Gaston Haustrate
288 pages — **110 F**

L'enfer de la charité
par Gaston Haustrate
214 pages — **110 F**

La flamme sauvage
par Ludovic Massé
222 pages — **150 F**

La guerre de partisans dans le sud-ouest de la France 1942-1944
par Jean-Yves Boursier
224 pages — **130 F**

La guerre française d'Indochine
par Alain Ruscio
279 pages — **69 F**

Enragés et curés rouges en 1793 : Jacques Roux, Pierre Dolivier
par Maurice Dourmanget
171 pages — **90 F**

Deux enragés de la Révolution : Leclerc de Lyon et Pauline Léon
par Claude Guillon
255 pages — **140 F**

Marius Jacob, l'anarchiste cambrioleur
par William Caruchet
340 pages — **148 F**

Les crayons de la propagande
par Christian Delporte
224 pages — **195 F**

Barbelés à Argelès et autour d'autres camps
par Francisco Pons
282 pages — **140 F**

La collaboration dans l'Eure 1940-1944
par Julien Papp
278 pages — **150 F**

Olympe de Gouges, Ecrits politiques 1792-1793
Tome 1 — **130 F**
Tome 2 — **130 F**

Le droit de cuissage, France 1860-1930
par Marie-Victoire Louis
400 pages — **130 F**

Ces barbelés oubliés par l'Histoire
par Jacques Sigot
351 pages – **138 F**

Le Petit Père Combes
par Jacques Risse
236 pages – **130 F**

Paul Robin (1837-1912)
par Ch. Demeulenaere-Douyère
478 pages – **308 F**

Le gâchis audiovisuel
par J.-J. Ledos, J.P. Jézéquel et P. Regnier
222 pages — **87 F**

Décolonisation du Viêt-Nam
par Trinh Dinh Khai
208 pages — **120 F**

Frères d'ailleurs
par M.-J. Mossand
194 pages — **80 F**

Paul Robin (1837-1912) un militant de la liberté et du bonheur
par Ch. Demeulenaere-Douyere
478 pages — **308 F**

Poulbot le père des gosses
par Francis Robichon
112 pagesillustré **250 F**

L'Etat des prisons, des hôpitaux et des maisons de force en Europe au XVIIIe siècle
par John Howard
599 pages — **200 F.**

Femmes et citoyennes
par Patricia Latour
128 pages — **120 F.**

Syndicats nous voilà !
par Jean-Pierre Le Crom
410 pages — **190 F.**

Le Rouge et le Bleu
par Roger Martinelli
288 pages — **120 F.**

COLLECTION "LA PART DES HOMMES"
Lissagaray, le plume et l'épée
par René Bidouze
238 pages — **125 F**

Jules Guesde, l'apôtre et la loi
par Claude Willard
123 pages — **93 F**

Gracchus Babeuf avec les Egaux
par Jean-Marc Schiappa
265 pages — **125 F**

Moi, Clément Duval, bagnard et anarchiste
par Marianne Enckell
254 pages — **125 F**

Eugène Varlin, Chronique d'un espoir assassiné
par Michel Cordillot
268 pages — **125 F**

Madeleine Pelletier Une féministe dans l'arène politique
par Charles Sowerwine et Claude Maignien
252 pages — **125 F**

Clara Zetkin, féministe sans frontière
par Gilbert Badia
336 pages — **125 F**

Léon Sedov, fils de Trotsky, victime de Staline
par Pierre Broué
496 pages — **125 F**

Renaud Jean, le tribun des paysans
par Gérard Belloin
336 pages — **125 F**

POUR LA JEUNESSE :

Dans la collection "Mythes et Légendes"
225 x 285, illustré
Chaque volume — **65 F**
La Chevalerie
L'Egypte
Les Loups
— **L'Amazonie**
— **Les Gaulois**
— **Les dragons**
— **La création du monde**
— **Les Incas**
— **La Grèce**
— **Les Vikings**
— **Les animaux fantastiques**
— **Les ours**
— **Vers l'Amérique**
— **L'Europe**
— **Les Indiens**
Ciel et étoiles
— **Les métamorphoses**

Dans la collection "Mes premières légendes"
200 x 200, illustrées
Chaque volume — **45 F**
— **Les Baleines**
— **Les Géants**
— **Les Fées**
— **L'Hiver**
— **Les sorcières**
— **Les musiciens**
— **Les couleurs**
— **Le printemps**
— **Les chats**
— **L'automne**
— **Les trésors**

Dans la collection "Histoires vraies"
Chaque volume — **33 F.**
— **Le Secret du grand-frère**, une histoire de canuts
— **Léa, le Galibot**, une histoire de mineurs
— **Le Ruban noir**, une histoire de tisserands
— **La Revanche du p'tit Louis**, une histoire de forgerons
— **Les cordées de Paris**, une histoire de ramoneurs
— **Les jumeaux de Carmaux**, une histoire de verriers
— **Frères du vent**, une histoire de mousses
— **Les Princes du rire**, une histoire de jongleurs
— **Quand la Charlotte s'en mêle**, une histoire de dentellières
— **Le sauvetage du proscrit**, une histoire de typographe
— **Le paquet volé**, une histoire de saute-ruisseau
— **Les fendeurs de liberté**, une histoire d'ardoisiers.
— **L'audace de Nicolas**, une histoire de cheminots
— **Voyage au bout de la Loire**, une histoire de mariniers
— **Le cadeau d'Adrienne**, une histoire de porcelaines
— **Fleurs d'Ajonc**, une histoire de petite bonne
— **Le rêve de bel humeur**, une histoire de marchand de livres
— **papillon de papier**, le petit rat de l'opéra.
— **La robe de bal**, une petite couturière
— **Les moutons d'Armel**, un berger de Provence



BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 83
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom .... Prénom ....

Profession ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 13 895.29 N PARIS

L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Celle que nous publions dans ce numéro est plus importante que les précédentes dans le but de nous assurer un revenu supplémentaire destiné à compenser la baisse des abonnements que nous enregistrons depuis plus d'un an – pourquoi ne subirions-nous pas, nous aussi, la crise économique actuelle ? –. Aussi, nous remercions particulièrement les lecteurs qui nous passent des commandes de livres d'occasion, et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...
Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

- **Amnesty International Rapports 1979, 1981, 1982, 1983, 1989, 1990.** Chaque .... 30 F
- **Aron (Robert), Charles de Gaulle.** Lib.Ac.Perrin 1964, 266p .... 35 F
- **Augoyard (Jean-François), Pas à Pas.** *Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain.* Seuil 1979, 189p ... 30 F
- **Babelon (Jean), L'Amérique des conquistadores.** Hachette 1947, 288p .... 50 F
- **Bardoux (A.), La comtesse Pauline de Beaumont.** *Etudes sur la fin du XVIIIe siècle.* Calmann Lévy 1889, 426p .... 50 F
- **Bardoux (Jacques), La délivrance de Paris.** *Séances secrètes et négociations clandestines.* A.Fayard 1958, 387p .... 80 F
- **Barret & Gurgand, Ils voyageaient la France.** *Vie et traditions des Compagnons du Tour de France au XIXe siècle.* Hachette 1980, 467p .... 70 F
- **Beccaria (Laurent), Helie de Saint Marc.** Perrin 1988, 316p ill. index .... 50 F
- **Benjamin (René), Gaspard.** *Les soldats de la guerre.* Fayard 1915 ...... 40 F
- **Bérenger (Jean), Lexique historique de l'Europe danubienne.** A.Colin Coll U. 1976, 255p .... 40 F
- **Berl (Emmanuel), Les impostures de l'Histoire.** Grasset 1958, 219p .... 50 F
- **Berreby (J.-J.), Le Golfe persique.** *Mer de légende, réservoir de pétrole.* Bibl.Hist.Payot 1959, 228p .... 60 F
- **B.I.T., Cours d'éducation ouvrière :**
  - **Les négociations collectives.** Genève 1960, 177p .... 50 F
  - **La prévention des accidents.** Genève 1961, 195p .... 50 F
- **Bloch-Morhange (Jacques), Réponse à de Gaulle.** Plon 1966, 159p .... 35 F
- **Blum (Léon), Souvenirs sur l'Affaire.** Gallimard 1935, 181p .... 45 F
- **Boris (Claude), Les tigres de papier.** *Crise de la Presse et autocritique du journalisme.* Seuil 1975, 314p .... 30 F
- **Borkin (Joseph), L'I.G. Farben.** *ou la puissance, les crimes et la chute d'une entreprise multinationale et nationaliste.* Ed. Alta 1979, 338p .... 60 F
- **Bouvier & Maynial, Une aventure dans les mers australes.** *L'expédition du Cdt Baudin (1800-1803).* Mercure de France 1947, 232p .... 60 F
- **Bouyer (Christian), Les hommes d'argent.** *L'histoire des grandes fortunes de France du XVIIe siècle à 1914.* O.Orban 1990, 296p .... 45 F
- **Bragard, Gilbert et Sinet, J.M. le feuilleton niçois.** La découverte 1990, 334p .... 40 F
- **Bredin (Jean-Denis), Sieyes la clé de la Révolution française.** De Fallois 1988, 611p index .... 60 F
- **Cahen, Ronze et Folinais, Histoire du Monde de 1919 à 1937.** Aubier 1937, 414p .... 50 F
- **Cartier (Raymond), Les secrets de la guerre dévoilés par Nuremberg.** Fayard 1946, 318p .... 50 F
- **Casson (Lionel), Les marins de l'Antiquité.** *Explorateurs et combattants sur la Méditerranée d'autrefois.* Hachette 1961, 293p glossaire .... 50 F
- **Cathala (H.P.), Le temps de la désinformation.** Stock 1986, 271p .... 45 F
- **Cavanna, Les grands imposteurs.** Presses de la Cité 1991, 261p .... 35 F
- **CEDETIM, Les immigrés,** Lutter/Stock 1975, 383p .... 35 F
- **Chavet et Warnier, Esperanto manuel.** Lib. Espérantiste 1922, 166p .... 25 F
- **Conte (Arthur), Lénine, Staline.** L.A.Perrin 1970, 287p .... 35 F
- **Cooper (David), Mort de la Famille.** Combats Seuil 1972, 160p .... 30 F
- **Dalencourt (Dr François), L'expédition de Miranda.** *Le premier effort de libération Hispano-Américaine.* Berger-Levrault 1955, 328p .... 90 F
- **Debray (Régis), Que vive la République,** O.Jacob 1989, 218p .... 35 F
- **Debray (Régis), Critique de la raison politique.** Gallimard 1981, 373p .. 60 F
- **Essel (André), Je voulais changer le monde.** *Par le patron-révolutionnaire de la FNAC.* Stock 1985, 453p .... 45 F
- **Ewald, L'école des esclaves.** *Le conflit Citoën en 1982.* Table ronde 1983, 273p .... 45 F
- **Ferrero (Guglielmo), Discours aux sourds.** Sagittaire 1924, 181p .... 50 F
- **Finel (Patrice), Du Mitterrandisme au socialisme Manifeste pour le changement.** L'Harmattan 1991, 184p .. 30F
- **Funck-Brentano (Fr.), Ce qu'était un roi de France.** Hachette 1947, 247p .... 40 F
- **Gallo (Max), Le Grand Jaurès.** *Biographie.* R.Laffont 1985, 637p index .... 50 F
- **Geoffroy de Grandmaison, Napoléon et ses récents historiens.** Lib.Ac.Perrin 1896, 340p index (lég. défr.) .... 80 F
- **Geoffroy de Grandmaison, Napoléon et les cardinaux noirs 1810-1814.** Perrin 1895, 291p index (lég. défr.) .... 80 F
- **George (Pierre), Géographie économique et sociale de la France.** Ed. Soc. Int. 1938, 272p .... 50 F
- **Giroud (Françoise), Jenny Marx ou la femme du diable.** Laffont 1992, 249p .... 40 F
- **Goldschmidt (Bertrand), Le complexe atomique.** *Histoire politique de l'Energie nucléaire.* Fayard 1980, 493p index .... 50 F
- **Griffiths (David Albert), Jean Reynaud encyclopédiste de l'époque romantique.** *D'après sa correspondance inédite.* Marcel Rivière et Cie 1965, 483p index .... 100 F
- **Gugenheim (Jacques), Lettre ouverte au Général de Gaulle.** *L'Economie distrbutive.* OCIA 1947, 167p .... 40 F
- **Hacquard (Georges), Histoire d'une institution française : l'Ecole alsacienne.** *Naissance d'une école libre*

✂ -

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants :

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	20,00
	Total	

Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal

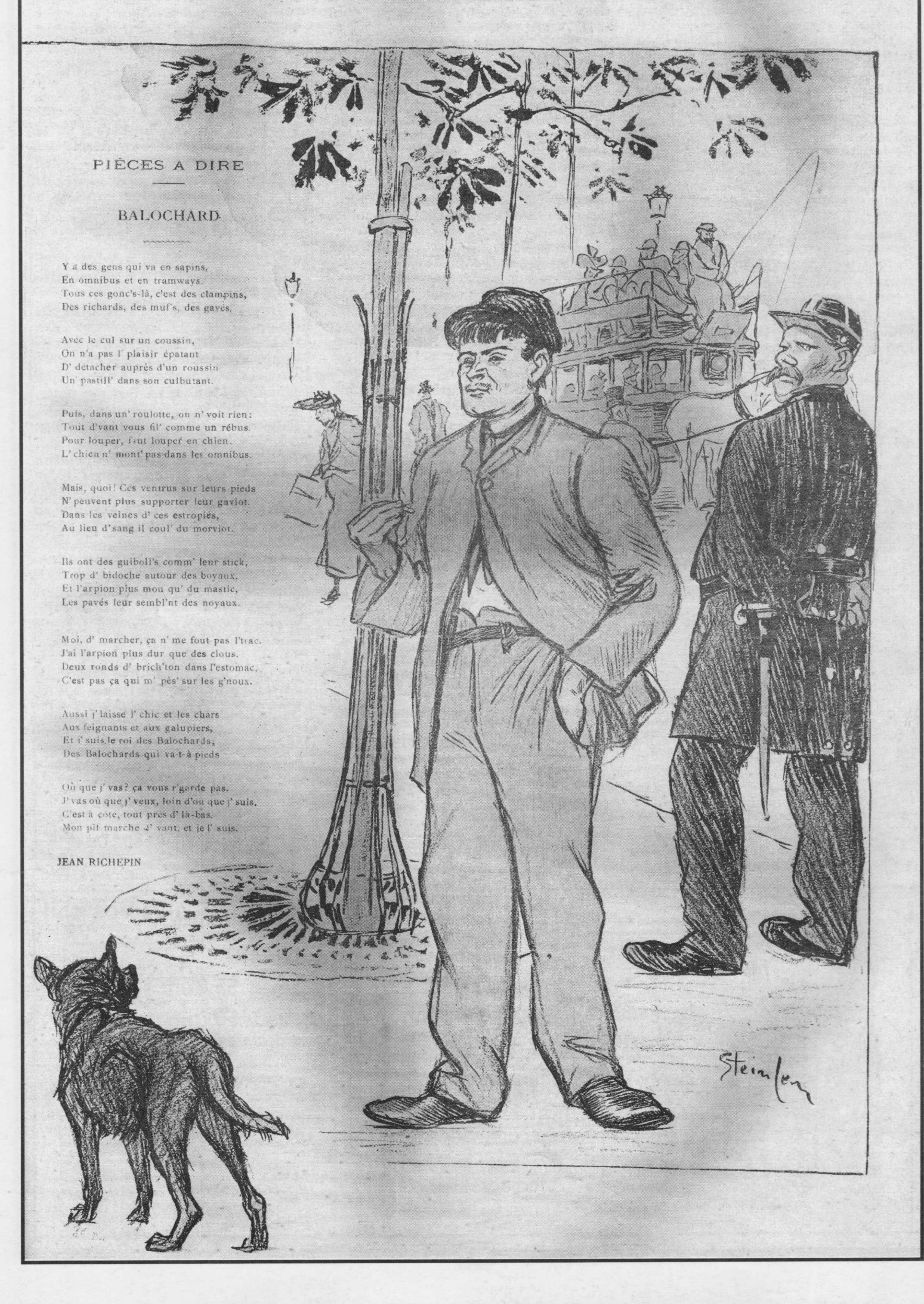
*1871-1891.*Ed.Garnier 1982, 356p index .... 60 F
- **Hamon & Rotman, L'affaire Alata.** *Pourquoi on interdit un livre en France.* Seuil 1977, 108p .... 35 F
- **Hubert (Gérard), Les sculpteurs italiens en France sous la Révolution, l'Empire et la Restauration 1790-1830.** De Boccard 1964, index ill. .... 80 F
- **Ikor (Roger), La tête du poisson.** *Les sectes un mal de civilisation.* A.Michel 1983, 235p .... 40 F
- **Ikor (Roger), Ô soldats de quarante !...** A.Michel 1986, 260p .... 35 F
- **Jolly (Pierre), Necker.** Les Œuvres Fr. 1947, 373p .... 60 F
- **Juquin (Pierre), Autocritiques.** Grasset 1985, 263p .... 30 F
- **Kendall (Paul Murray), Richard III.** Fayard 1979, 451p index .... 50 F
- **Lacouture (Jean), Pierre Mendès France.** Seuil 1981, 550p index .... 50 F
- **Lacretelle (Charles), Histoire de France depuis la Restauration.** Delaunay 1829-1835, 4 vol. Ed.or. br. .... 250 F
- **Lagarde (Pierre), Clefs pour la régionalisation.** Seghers 1977, 194p .... 20 F
- **Levi (Jean), Les fonctionnaires divins.** *Politique, despotisme et mystique en Chine ancienne.* Seuil 1989, 314p .... 70 F
- **Lyssenko (Vladil), Capitaine Lyssenko.** *Mémoires d'un capitaine au long cours de la marine soviétique.* Ed.Mar.d'Outre-Mer 1980, 317p (défr.) .... 45 F
- **Mabille de Poncheville, Petite histoire de la Flandre française.** *livre scolaire.* S.I.L.I.C. s.d. 150p ill. .... 80 F
- **Maire et Piaget, Lip 73.** Combats Seuil 1973, 139p .... 30 F
- **Mérilys (Jean), Les grands aventuriers de l'Est européen.** Ed. Ocia 1943, 237p .... 50 F
- **Murat (Inès), Colbert.** Fayard 1980, 456p .... 50 F
- **Pacepa (Gal Ion), Horizons rouges.** *Dans les coulisses de la maison Ceausescu par l'ancien chef des services secrets roumains.* Presse de la Cité 1987, 324p .... 50 F
- **Parmelin (Hélène), Libérez les communistes.** Stock 1979, 329p .... 40 F
- **Péan (Pierre), V.** *L'affaire des " avions renifleurs ".* Fayard 1984, 265p .... 40 F
- **Perceval (Emile de), Le Vte Lainé et la vie parlementaire au temps de la Restauration.** *Un adversaire de Napoléon.* H.Champion 1926, 2 vol. (395+553pp) index .... 300 F
- **Perrault (Gilles), La longue traque.** J.-Cl. Lattès 1975, 526p .... 60 F
- **Pfister (Thierry), La vie quotidienne à Matignon au temps de l'Union de la Gauche.** Hachette 1985, 365p .... 50 F
- **Phlipponneau (Michel), Au joint français les ouvriers bretons...** P.U.de Bretagne 1972, 135p .... 30 F
- **Polac (Michel), Mes dossiers sont les vôtres.** Balland 1986, 278p .... 40 F
- **Renan (Ernest), Histoire des origines du christianisme.** Calmann-Lévy 1927-1930 :
  - **Les Apôtres.** 386p .... 70 F
  - **Saint Paul.** 2 vol (303+344pp) avec une carte dépl. .... 130 F
- **Rostand (Jean), Carnet d'un biologiste.** Stock 1959, 179p .... 45 F
- **Rousselet (Marcel), Les Souverains devant la Justice de Louis XVI à Napoléon III.** A.Michel 1946, 406p (lég. défr.) .... 60 F
- **Rufin (J.-Chr.), L'Empire et les Nouveaux Barbares.** J.-Cl.Lattès 1992, 249p .... 50 F
- **Schifres (Michel), La C.F.D.T. des militants.** Stock 1972, 258p .... 35 F
- **Shawcross (William), Dubcek.** Stock 1990, 339p .... 40 F
- **Soljénitsyne, Lettre aux dirigeants de l'Union soviétique.** Seuil 1974, 140p .... 30 F
- **Sorel (Albert), Nouveaux essais d'Histoire et de Critique.** Plon 1910, 308p (défr.) .... 50 F
- **Sorel (Georges), Réflexions sur la violence.** M.Rivière 1946, 457p .... 50 F
- **Stone (Irving), Jack London l'aventurier des mers.** Stock 1969, 312p .... 50 F
- **Sudre (René), Le huitième Art.** *Mission de la radio.* Julliard 1945, 210p .... 50 F
- **Thomazi (A.), Les flottes de l'or.** *Histoire des galions d'Espagne.* Bibl. Hist.Payot 1956, 229p .... 70 F
- **Touraine (Alain), Lettres à une étudiante.** Seuil 1974. 252p .... 40 F
- **Vergnet (Paul), Les catholiques dans la Résistance.** Ed. des Saints Pères 1946, 312p .... 60 F
- **Wendel (H.), Danton.** Payot 1978, 389p .... 50 F

FEMINISME

- **Blanc (Olivier), Olympe de Gouges.** Syros 1981, 239p index .... 40 F
- **Brion (Hélène), La voie féministe.** Syros 1978 117p .... 40 F
- **Cresson (Edith), Avec le soleil.** J.-C. Lattès 1976, 223p .... 30 F
- **Deraismes (Maria), Ce que veulent les femmes.** Syros 1980, 144p .... 40 F
- **Gaspard, Servan-Schreiber et Le Gall, Au pouvoir, citoyennes !** Seuil 1992, 187p .... 40 F
- **Goldman (Emma), La tragédie de l'émancipation féminine.** Syros 1978, 112p .... 40 F
- **Guadilla (Naty Garcia), Libération des femmes : le m.l.f..** PUF 1981, 146p .... 30 F
- **Halimi (Gisèle), La cause des femmes.** Grasset 1978, 204p .... 30 F
- **Lamy (Etienne), La femme de demain.** Perrin 1919, 289p .... 40 F
- **Manceaux (Michèle), Les femmes de Gennevilliers.** Mercure de France 1977. 192p .... 30 F
- **Markale (Jean), La femme celte.** Payot 1987, 413p .... 60 F
- **Millett (Kate), La politique du Mâle.** Stock 1979, 461p .... 50 F
- **Pelletier (Madeleine), L'éducation féministe des filles.** Syros 1978, 176p .... 45 F
- **Pernoud (Régine), La Femme au temps des Cathédrales.** Stock 1980 .... 40 F
- **Roudy (Yvette), A cause d'elles.** A.Michel 1985, 237p .... 35 F
- **Roussel (Nelly), L'éternelle sacrifiée.** Syros 1979, 112p .... 40 F
- **Soprani (Anne), La Révolution et les Femmes de 1789 à 1796.** MA Ed. 1988, 238p .... 45 F
- **Zeyons (Serge), La Révolution des Femmes au coeur de l'Asie soviétique.** Ed.Soc. 1971, 183p .... 25 F

Nous disposons d'une importante collection d'ouvrages édités par *L'Amitié par le livre* à Blainville-sur-Mer dans la Manche, dont un grand nombre en édition originale. La liste est adressée sur simple demande à la Librairie Floréal.

BALOCHARD



PIÈCES A DIRE

BALOCHARD

Y a des gens qui va en sapins,
En omnibus et en tramways.
Tous ces gonc's-là, c'est des clampins,
Des richards, des muf's, des gavés.

Avec le cul sur un coussin,
On n'a pas l' plaisir épatant
D' détacher auprès d'un roussin
Un pastill' dans son culbutant.

Puis, dans un' roulotte, on n' voit rien:
Tout d'vant vous fil' comme un rébus.
Pour louper, faut louper en chien.
L' chien n' mont' pas dans les omnibus.

Mais, quoi! Ces ventrus sur leurs pieds
N' peuvent plus supporter leur gaviot.
Dans les veines d' ces estropiés,
Au lieu d'sang il coul' du morviot.

Ils ont des guiboll's comm' leur stick,
Trop d' bidoche autour des boyaux,
Et l'arpion plus mou qu' du mastic,
Les pavés leur sembl'nt des noyaux.

Moi, d' marcher, ça n' me fout pas l'trac.
J'ai l'arpion plus dur que des clous.
Deux ronds d' brich'ton dans l'estomac,
C'est pas ça qui m' pès' sur les g'noux.

Aussi j'laisse l' chic et les chars
Aux feignants et aux galupiers,
Et j' suis le roi des Balochards,
Des Balochards qui va-t-à pieds

Où que j' vas? ça vous r'garde pas.
J' vas où que j' veux, loin d'où que j' suis.
C'est à côté, tout près d' là-bas.
Mon pit marche d' vant, et je l' suis.

JEAN RICHEPIN